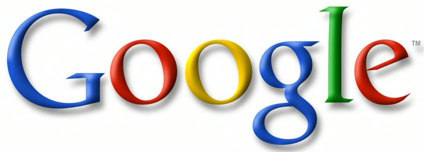


Histoires
DGE



HISTOIRES DROLATIQUES

DE L'EMPEREUR

NAPOLÉON I[er]

RACONTÉES PAR

H. de Balzac, A. Tousez et F. Soulié

SUIVIES DE

COMME QUOI NAPOLÉON n'a jamais existé, &.

RECUEILLIS

PAR ARTHUR DELANOUE



PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

1854



HISTOIRE

DE

L'EMPEREUR

racontée dans une grange

PAR UN VIEUX SOLDAT

ET RECUEILLIE

PAR H. DE BALZAC

LES DEUX SOLDATS

— Je vais vous montrer, dit le médecin à l'officier, en arrivant dans une petite gorge par laquelle les deux cavaliers débouchèrent dans la grande vallée, un des deux soldats qui sont revenus dans ce pays après la chute de Napoléon. Si je ne me trompe, nous allons le trouver à quelques pas d'ici recreusant une espèce de réservoir na-

turel où s'amassent les eaux de la montagne, et que les atterrissements ont comblé. Mais pour vous rendre cet homme intéressant, il faut vous raconter sa vie. — Il a nom Gondrin, reprit-il ; il a été pris par la grande réquisition de 1792, à l'âge de dix-huit ans, et incorporé dans l'artillerie. Simple soldat, il a fait les campagnes d'Italie sous Napoléon, l'a suivi en Égypte, est revenu d'Orient à la paix d'Amiens ; puis, enrégimenté sous l'Empire dans les pontonniers de la garde, il a constamment servi en Allemagne. En dernier lieu, le pauvre ouvrier est allé en Russie.

— Nous sommes un peu frères, dit l'officier de cavalerie ; j'ai fait les mêmes campagnes. Il a fallu des corps de métal pour résister aux fantaisies de tant

de climats différents. Le bon Dieu a, par ma foi, donné quelque brevet d'invention pour vivre à ceux qui sont encore sur leurs quilles après avoir traversé l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, le Portugal et la Russie.

— Aussi allez-vous voir un bon tronçon d'homme, reprit le médecin. Vous connaissez la déroute, inutile de vous en parler. Mon homme, un des pontonniers de la Bérézina, a contribué à construire le pont sur lequel a passé l'armée, et pour en assujettir les premiers chevalets il s'est mis dans l'eau jusqu'à mi-corps. Le général Éblé, sous les ordres duquel étaient les pontonniers, n'a pu en trouver que quarante-deux assez poilus, comme dit Gondrin, pour entreprendre cet ouvrage. Encore le général s'est-il mis à

l'eau lui-même en les encourageant, les consolant, et leur promettant à chacun mille francs de pension et la croix de légionnaire. Le premier homme qui est entré dans la Bérézina a eu la jambe emportée par un gros glaçon, et l'homme a suivi sa jambe. Mais vous comprendrez mieux les difficultés de l'entreprise par les résultats : des quarante-deux pontonniers, il ne reste aujourd'hui que Gondrin; trente-neuf d'entre eux ont péri au passage de la Bérézina, et les deux autres ont fini misérablement dans les hôpitaux de la Pologne. Ce pauvre soldat n'est revenu de Wilna qu'en 1814, après la rentrée des Bourbons. Le général Éblé, de qui Gondrin ne parle jamais sans avoir les larmes aux yeux, était mort; le pontonnier, devenu sourd, infirme, et qui

ne savait ni lire ni écrire, n'a donc plus trouvé ni soutien, ni défenseur. *Il est arrivé à Paris en mendiant son pain*; il a fait des démarches dans les bureaux du ministère de la guerre pour obtenir, non les mille francs de pension promis, non la croix de légionnaire, mais la simple retraite à laquelle il avait droit après vingt-deux ans de service et je ne sais combien de campagnes : il n'a eu ni solde arriérée, ni frais de route, ni pension. Après un an de sollicitations inutiles, pendant lequel il a tendu la main à tous ceux qu'il avait sauvés, le pontonnier est revenu ici désolé, mais résigné. Ce héros inconnu creuse des fossés à quinze sous la toise. Habitué à travailler dans les marécages, il a, comme il le dit, l'entreprise des ouvrages dont ne se

soucie aucun ouvrier. En curant les mares, en faisant les tranchées dans les prés inondés, il peut gagner environ trois francs par jour. Sa surdité lui donne l'air triste ; il est peu causeur de son naturel, mais il est plein d'âme. Nous sommes bons amis. Il dîne avec moi les jours de la bataille d'Austerlitz, de la fête de l'empereur, du désastre de Waterloo, et je lui présente au dessert un napoléon pour lui payer son vin de chaque trimestre. Le sentiment de respect que j'ai pour cet homme est d'ailleurs partagé par toute la commune, qui ne demanderait pas mieux que de le nourrir : s'il travaille, c'est par fierté. Dans toutes les maisons où il entre, chacun le salue et l'invite à dîner. Je n'ai pu lui faire accepter ma pièce de vingt francs que comme por-

trait de l'empereur. L'injustice commise envers lui l'a profondément affligé, mais il regrette encore plus la croix qu'il ne désire sa pension. Une seule chose le console : quand le général Éblé présenta les pontonniers valides à l'empereur, après la construction des ponts, Napoléon a embrassé notre pauvre Gondrin, qui, sans cette accolade, serait peut-être déjà mort; il ne vit que par ce souvenir et par l'espérance du retour de Napoléon : rien ne peut le convaincre de sa mort, et, persuadé que sa captivité est due aux Anglais, je crois qu'il tuerait, sur le plus léger prétexte, le meilleur des Alderman voyageant pour son plaisir.

— Allons! allons! s'écria l'officier en se réveillant de la profonde attention avec laquelle il écoutait le méde-

cin, allons vivement, je veux voir cet homme.

— L'autre soldat, reprit le médecin, est encore un de ces hommes de fer qui ont roulé dans les armées. Il a vécu comme vivent tous les soldats français, de balles, de coups, de victoires ; il a beaucoup souffert et n'a jamais porté que des épaulettes de laine ; son caractère est jovial ; il aime avec fanatisme Napoléon, qui lui a donné la croix sur le champ de bataille à Valoutina. Vrai Dauphinois, il a toujours eu soin de se mettre en règle ; aussi a-t-il sa pension de retraite et son traitement de légionnaire. C'est un soldat d'infanterie, nommé Goguelat, qui a passé dans la garde en 1812. Il est en quelque sorte la femme de ménage de Gondrin ; tous deux demeurent chez la

veuve d'un colporteur, à laquelle ils remettent leur argent; la bonne femme les loge, les nourrit, les habille, les soigne comme s'ils étaient ses enfants. Goguelat est ici le piéton de la poste. En cette qualité, il est le diseur de nouvelles du canton; l'habitude de les raconter en a fait l'orateur des veillées, le conteur en titre. Gondrin le regarde comme un bel esprit, comme un *malin*. Quand Goguelat parle de Napoléon, le pontonnier semble deviner ses paroles au seul mouvement des lèvres. Ce soir, à la veillée qui a lieu dans une de mes granges, si nous pouvons les voir sans être vus, je vous ferai entendre la véritable histoire de Napoléon, celle qui se conte au peuple. Mais nous voici près de la fosse, et je n'aperçois pas mon ami le pontonnier.

Le médecin et le commandant regardèrent attentivement autour d'eux; ils ne virent que la pelle, la pioche, la brouette, la veste militaire de Gondrin auprès d'un tas de boue noire; mais nul vestige de l'homme dans les différents chemins pierreux par lesquels venaient les eaux, espèces de trous capricieux presque tous ombragés par des petits arbustes.

— Il ne peut pas être bien loin. Ohé! Gondrin! cria Benassis.

Le militaire aperçut alors la fumée d'une pipe entre les feuillages d'un éboulis, et la montra du doigt au médecin, qui répéta son cri. Bientôt le vieux pontonnier avança la tête, reconnut le médecin et descendit par un petit sentier.

— Hé bien, mon vieux! lui cria le

médecin en faisant une espèce de cornet acoustique avec la paume de sa main, voici un camarade, un Égyptien, qui t'a voulu voir.

Gondrin leva promptement la tête vers Genestas, et lui jeta ce coup d'œil profond et investigateur que les vieux soldats ont su se donner à force de mesurer promptement leurs dangers; il vit le ruban rouge du commandant, et porta silencieusement le revers de sa main à son front.

— Si le petit tondu vivait encore, lui cria l'officier, tu aurais la croix et une belle retraite, car tu as sauvé la vie à tous ceux qui portent des épaulettes et qui se sont trouvés de l'autre côté de la rivière le 1er octobre 1812; mais, mon ami, ajouta le commandant en mettant pied à terre et lui prenant la

main avec une soudaine effusion de cœur, je ne suis pas ministre de la guerre.

En entendant ces paroles, le vieux pontonnier se dressa sur ses jambes après avoir soigneusement secoué les cendres de sa pipe et l'avoir serrée, puis il dit en penchant la tête :

— Je n'ai fait que mon devoir, mon officier, mais les autres n'ont pas fait le leur à mon égard. Ils m'ont demandé mes papiers! Mes papiers, leur ai-je dit, mais c'est le vingt-neuvième bulletin.

— Il faut réclamer de nouveau, mon camarade; avec des protections, il est impossible aujourd'hui que tu n'obtiennes pas justice.

— Justice!... cria le vieux ponton-

nier d'un ton qui fit tressaillir le médecin et le commandant.

Il y eut un moment de silence, pendant lèquel les deux cavaliers regardèrent ce débris des soldats de bronze que Napoléon avait triés dans trois générations. Gondrin était certes un bel échantillon de cette masse indestructible qui se brisa sans rompre. Ce vieil homme avait à peine cinq pieds; son buste et ses épaules s'étaient prodigieusement élargis; sa figure, tannée, sillonnée de rides, creusée, mais musculeuse, conservait encore quelques vestiges de martialité. Tout en lui avait un caractère de rudesse; son front semblait être un quartier de pierre; ses cheveux, rares et gris, retombaient faibles comme si dejà la vie manquait à sa tête fatiguée; ses bras,

couverts de poils aussi bien que sa poitrine, dont une partie se voyait par l'ouverture de sa chemise grossière, annonçaient une force extraordinaire; enfin, il était campé sur ses jambes presque torses comme sur une base inébranlable.

— Justice! répéta-t-il, il n'y en aura jamais pour nous autres. Nous n'avons point de porteurs de contraintes pour demander notre dû. Et comme il faut se remplir le bocal, dit-il en se frappant l'estomac, nous, nous n'avons pas le temps de l'attendre. Or, vu que les paroles des gens qui passent leur vie à se chauffer dans les bureaux n'ont pas la *vartu* des légumes, je suis revenu prendre ma solde sur le fonds commun, dit-il en frappant la boue avec sa pelle.

— Mon vieux camarade, cela ne peut pas aller comme ça ! dit l'officier. Je te dois la vie, et je serais ingrat si je ne te donnais un coup de main. Moi, je me souviens d'avoir passé sur les ponts de la Bérézina, je connais de bons lapins qui en ont aussi la mémoire toujours fraîche, et ils me seconderont pour te faire récompenser par la patrie comme tu le mérites.

— Ils vous appelleront bonapartiste ! Ne vous mêlez pas de cela, mon officier. D'ailleurs, j'ai filé sur les derrières, et j'ai fait ici mon trou comme un boulet mort. Seulement je ne m'attendais pas, après avoir voyagé sur les chameaux du désert et avoir bu un verre de vin au coin du feu de Moscou, à mourir sous les arbres que mon père a plantés, dit-il en se remettant à l'ouvrage.

— Ce pauvre vieux! dit le commandant. A sa place, je ferais comme lui : nous n'avons plus notre père. Monsieur, dit-il au médecin, la résignation de cet homme me cause une tristesse noire; il ne sait pas combien il m'intéresse, et va croire que je suis un de ces gueux dorés insensibles aux misères du soldat.

Il revint brusquement, saisit le pontonnier par la main, et lui cria dans l'oreille :

— Par la croix que je porte, et qui signifiait autrefois *honneur*, je jure de faire tout ce qui sera humainement possible d'entreprendre pour t'obtenir une pension, quand je devrais avaler dix refus de ministre, solliciter le roi, le dauphin et toute la boutique!

En entendant ces paroles, le vieil

ouvrier tressaillit, regarda l'officier, et lui dit :

— Vous avez donc été simple soldat ?...

Le commandant inclina la tête. A ce signe, le pontonnier s'essuya la main, prit celle du commandant, la lui serra par un mouvement plein d'âme, et lui dit :

— Mon général, quand je me suis mis à l'eau là-bas, j'avais fait à l'armée l'aumône de ma vie ; donc il y a eu du gain, puisque je suis encore sur mes ergots. Tenez, voulez-vous voir le fond du sac ? Eh bien ! depuis que *l'autre* a été dégommé, je n'ai plus goût à rien. Enfin, ils m'ont assigné ici, ajouta-t-il gaîment en montrant la terre, vingt mille francs à prendre, et je me paye en détail.

— Allons, mon camarade, dit l'officier, ému par la sublimité de ce pardon, tu auras du moins ici la seule chose que tu ne puisses pas m'empêcher de te donner.

Le commandant se frappa le cœur, regarda le pontonnier pendant un moment, et remonta sur son cheval.

— Après le dîner, dit le médecin, vous verrez et vous entendrez Goguelat l'orateur.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR

— Allons maintenant à ma grange, dit le médecin à son hôte; j'ai quelques compères qui doivent faire jaser Goguelat, notre piéton, sur le dieu du du peuple. Mon valet d'écurie nous a dressé une échelle pour monter par une lucarne en haut du foin, à une place d'où nous verrons toute la scène. Croyez-moi, ce ne sera pas la première

fois que je me serai mis dans le foin pour écouter un récit de soldat ou quelque conte de paysan. Mais cachons-nous bien! si ces pauvres gens aperçoivent quelqu'un d'étranger, ils font des façons, et ne sont plus eux-mêmes.

— Et moi, mon cher hôte, dit Genestas, n'ai-je pas souvent fait semblant de dormir pour entendre mes cavaliers au bivouac? Tenez, je n'ai jamais ri aux spectacles de Paris de si bon cœur qu'au récit de la déroute de Moscou, racontée en farce par un vieux maréchal-des-logis à des conscrits qui avaient peur de la guerre. Il disait que l'armée française faisait dans ses draps; qu'on buvait tout à la glace; que les morts s'arrêtaient en chemin; qu'on avait vu la Russie blanche; qu'on

étrillait les chevaux à coups de dents ; que ceux qui aimaient à patiner s'étaient bien régalés ; que les amateurs de gelée de viande en avaient eu leur soûl ; que les femmes étaient généralement froides, et que la seule chose qui avait été sensiblement désagréable était de n'avoir pas eu d'eau chaude pour se raser. Enfin, il débitait des gaudrioles si comiques, qu'un vieux fourrier, qui avait eu le nez gelé, et qu'on appelait *Nezrestant*, en riait lui-même.

— Chut ! dit Benassis, nous voici arrivés ; je passe le premier, suivez-moi.

Tous deux montèrent à l'échelle et se blottirent dans le foin sans avoir été entendus par les gens de la veillée, au-dessus desquels ils se trouvaient assis de manière à les bien voir. Groupées

par masses autour de trois ou quatre chandelles, quelques femmes cousaient, d'autres filaient, plusieurs restaient oisives, le cou tendu, la tête et les yeux tournés vers un vieux paysan qui racontait une histoire. La plupart des hommes se tenaient debout ou couchés sur des bottes de foin. Ces groupes, profondément silencieux, étaient à peine éclairés par les reflets vacillants des chandelles entourées de globes de verres pleins d'eau qui concentraient la lumière en rayons, dans la clarté desquels se tenaient les travailleuses. L'étendue de la grange, dont le haut restait sombre et noir, affaiblissait encore ces lueurs qui coloraient inégalement les têtes, en produisant de pittoresques effets de clair-obscur. Ici brillait le front brun et les yeux clairs

d'une petite paysanne curieuse; là des bandes lumineuses découpaient les rudes fronts de quelques vieux hommes, et dessinaient fantasquement leurs vêtements usés ou décolorés. Tous ces gens attentifs et divers dans leurs poses exprimaient sur leurs physionomies immobiles l'entier abandon qu'ils faisaient de leur intelligence au conteur. C'était un tableau curieux où éclatait la prodigieuse influence exercée sur tous les esprits par la poésie. En exigeant de son narrateur un merveilleux toujours simple ou de l'impossible presque croyable, le paysan ne se se montre-t-il pas ami de la plus pure poésie ?

— Voyons, Goguelat, dit le garde champêtre, racontez-nous l'empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le

piéton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même! Nous les connaissons pour vous les avoir vu dire bien des fois; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'empereur! crièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat. Eh bien! vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette?

— Non! l'empereur! l'empereur!

Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir tout chargé de misère, d'évé-

nements et de souffrances, qui distingue les vieux soldats; il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune; puis il s'appuya le corps sur la jambe gauche, avança la droite et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel, afin de se mettre à la hauteur de l'homme dont il allait dire l'histoire.

— Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien : une

idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc elle demande que Dieu le protége, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

Maintenant, suivez-moi bien, et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel.

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être suscepti-

ble de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi, particulièrement à Eylau. Je le vois encore, monté sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa bataille et dit :

« — Ça va bien ! »

Un de mes intrigants à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh ! raflé ! plus de panache. Vous entendez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même

ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier, et qu'il fondait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine ! Ah bien oui ! en chef tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits ; une pauvre armée nue comme un ver.

« — Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la

boule que d'ici à quinze jours vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfants, faut marcher pour les aller prendre à Milan, où il y en a. »

Et l'on a marché. Le Français, écrasé, ıt comme une punaise, se redresse. Nous étions 30,000 va-nu-pieds contre 80,000 mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre ; et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, l'on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe

ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très-bien, leur chippe quelquefois des 10,000 hommes d'un seul coup en vous les entourant de 1,500 Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, et les fouaille partout. Voilà des troupes qui se remplument; parce que, voyez-vous, l'empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors le péquin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventôse 96,

qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes; mais après la campagne nous voilà maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne: tout était brossé. Nous avions mangé trois armées successivement différentes et dégommé quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blancs, et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux. La paix était conquise. Un homme aurait-il pu faire cela? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Évangile, commandait la bataille le jour, la préparait la

nuit, que les sentinelles le voyaient toujours aller et venir, et ne dormait ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat te l'adopte pour son père. Et en avant! Les autres, à Paris, voyant cela, se disent :

« — Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique; il s'en contentera peut-être ! »

Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on lui donne ordre de faire faction en Égypte. Voilà sa ressemblance avec le Fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulièrement endiablés, et leur dit comme ça :

« — Mes amis, pour le quart d'heure on nous donne l'Égypte à chiquer. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements, comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant !

« — En avant, en avant, mes amis ! disent les sergents. »

Et l'on arrive à Toulon, route d'Égypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais, quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit :

« — Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protége ! »

Qui fut dit fut fait. En passant sur

la mer nous prenons Malte, comme une orange pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Égypte. Bon. Là, autre consigne. Les Égyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramydes grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

« — Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de

dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde et battre les peuples sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien d'abord, parce que nous aurons tout après! Et marchez! »

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors, le Grand-Turc, l'Asie, l'Afrique, ont recours à la magie, et nous envoient un démon nommé le Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui, tous deux, vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu; mais moi je n'ai pas de raisons pour

vous en faire certains. C'était les puissances de l'Arabie et les mamelucks, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon, et lui prendre le sceau de Salomon, un de leurs fourniments à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

Ah ça! dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon? Était-ce naturel?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies et se transportait en un clin d'œil d'un lieu à un autre, comme un oiseau. Le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le

jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros comme des œufs de pigeon, marché que le mameluck de qui elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement.

Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh et devant les pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux desquelles on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mameluck à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui

s'empare de la Haute et Basse Égypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, puis, chose particulière, une infinité de lézards, un tonnerre de pays où chacun pouvait prendre ses arpents de terre, pour peu que ça lui fût agréable. Pendant qu'il s'occupe de ses affaires dans l'intérieur, où il avait idée de faire des choses superbes, — un institut rempli de savants et des manufactures de tout, — les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet son cher père, veut se

venger de l'Angleterre, et lui prendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paye aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte!... Alors tout le monde défile à c'te parade, d'où l'on ne revient pas sur ses pieds. Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte; il n'y avait pas à dire : Mon bel ami! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que ça lui fît rien du tout.

Ah ça! mes amis, croyez-vous que c'était naturel?

Les mamelucks, sachant que nous étions tous dans des ambulances, veulent nous barrer le chemin; mais, avec Napoléon, c'te farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres :

« — Allez me nettoyer la route. »

Junot, qu'était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que 1,000 hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre quartier général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était laissé détruire le tempérament par les gens de Paris, qui gardaient la

solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits, les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi à l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'était des imbéciles qui s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc, nos armées étaient battues, les frontières de la France entamées : L'HOMME n'était plus là. Voyez-vous je dis *l'homme*, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous autres qui étions les hommes ! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de 300 hommes, et, avec une seule division, il a vaincu la grande armée des Turcs, forte de 25,000 hommes, et il en a bousculé dans la mer

plus d'une grande moitié, rrah! Ce fut son dernier coup de tonnerre en Égypte. Il se dit en voyant tout perdu là-bas :

« — Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille. »

Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force, pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Égyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est la manière de guillotiner dans ce pays-là; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde; et, aussitôt que l'Égyptien a eu bu de

l'eau, il a tortillé de l'œil avec un plaisir infini. Mais ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait *la Fortune*, et, en un clin d'œil, à la barbe de l'Angleterre, qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de passer les mers en une enjambée. Était-ce naturel? Bah! aussitôt qu'il est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui convoque le gouvernement.

« — Qu'avez-vous fait de mes enfants les soldats? qui dit aux avocats; vous êtes un tas de galapias qui vous fichez du monde, et faites vos choux gras de la France. Ça n'est pas juste,

et je parle pour tout le monde qu'est pas content. »

Pour lors, ils veulent babiller et le tuer; mais minute! Il les enferme dans leur caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul; et, comme ce n'était pas lui qui pouvait douter de l'Être suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content : *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *segondo*, le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapia-*

mus de la loi qu'était devenue injuste; *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir, comme on en avait malheureusement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son œil vous traversait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, parait en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. Les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine! Haouf! Ici la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi.

« — Nous n'en jouons plus, que disent les Allemands.

« — Assez comme ça, disent les autres. »

Total : l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Paix générale, où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est là que l'empereur a inventé la Légion d'honneur, une bien belle chose, allez !

« — En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage ! Donc, la partie civile qui fera des actions d'éclat sera sœur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur. »

Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Égypte. Tout était changé ! Nous l'avions laissé général, en un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait, à la satisfaction géné-

rale, on peut le dire, il y eut une sainte cérémonie comme il ne s'en était jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. En Égypte, dans le désert, près de la Syrie, L'HOMME ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire :

« — Ça va bien. »

Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois, s'est dressé devant lui, sur ses pieds, l'Homme Rouge qui lui dit :

« — Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande,

souverain de l'Espagne, du Portugal, provinces illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne, premier aigle de la Légion d'honneur, et tout. »

Cet Homme Rouge, voyez-vous, c'était son idée, à lui; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour communiquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela; mais l'Homme Rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même, et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles. Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'empereur va droit à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là com-

mence véritablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duchés qui pleuvent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France; et la Légion d'honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur lesquelles je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur, qui savait qu'il devait être l'empereur de tout le monde, pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fées, là où il n'y en avait pas plus que sur ma main. Une supposition, vous reveniez d'Espagne, pour passer à Berlin; eh bien! vous retrouviez des *arches* de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni

plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports; vous dépense des millions de milliasses, et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il en aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire quelque chose, comme il avait quatre frères et trois sœurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour :

« — Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flam-

bants tout comme moi! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout; que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on lui dise, comme sur ma monnaie, *Dieu vous protége !*

« — Convenu ! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette. »

Ah! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous! et, s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper; heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leur trône, se font naturellement tirer l'oreille; et alors, en avant, nous autres! Nous

marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps-là, des hommes et des souliers! Alors on se battait à coup de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça sur les géographies. (Là le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait :

« — Ça, ce sera un royaume! »

Et c'était un vrai royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir; les généraux ma-

réchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un Gascon, traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or ! Enfin, les simples sapeurs qui savaient lire étaient princes tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon, comme les rayons du soleil ! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chance de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un caporal de la garde était comme une curiosité qu'on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles ! Austerlitz, où l'ar-

mée a manœuvré comme à la parade ; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac, comme si Napoléon avait soufflé dessus ; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans bouder. Enfin, y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches, quoiqu'il tînt sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal ! un sergent et même un soldat pouvait lui dire :

« — Mon empereur. »

Comme vous me dites à moi quelquefois :

« — Mon bon ami. »

Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres ; enfin il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi, qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous êtes là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire ; alors nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait ; mais, quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac ; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait au pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets sans dire gare. Enfin, les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier :

« — Vive l'empereur ! »

Était-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qui était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien dont on parle partout, et pas seulement dans nos pays, où vous entendez dire qu il a tout fait, mais en Europe. Et c'est si vrai, que, moi qui vous parle en ce moment, je suis allé sur le Danube, où

j'ai vu les morceaux d'un pont bâti par cet homme, qui paraît qu'a été, à Rome, parent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui fut une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce que les gabelous n'en ont pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome : une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ah çà! y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut! Et la

gale à qui ne dira pas qu'il a été envoyé par Dieu même pour faire triompher la France. Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe, et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

« — Soldats, vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe ; reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes, qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou. »

Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement

bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes.

« — Hourra ! disent les Russes. »

Et voilà la Russie tout entière, des animaux de Cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevari général, dont il fallait se garer. Et, comme avait dit l'Homme Rouge à Napoléon : C'est l'Asie contre l'Europe.

« — Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner. »

Et voilà fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon. L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau ! Les aigles n'ont jamais autant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais ne se tenaient pas de joie,

parce que l'empereur avait idée de les relever; de là que la Pologne et la France ont toujours été frères. Enfin : « a nous la Russie! » crie l'armée. Nous entrons bien fournis; nous marchons, marchons : point de Russes. Enfin nous trouvons mes mâtins campés à la Moskowa. C'est la que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille! L'empereur était inquiet, il avait vu l'Homme Rouge qui lui dit :

« — Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. »

Pour lors proposa la paix. Mais, avant de la signer :

« — Frottons les Russes, » qui nous dit.

« — Tope! » s'écria l'armée.

« — En avant! » disent les sergents.

Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là, qui ne sont pas commodes du tout! Mais c'est égal! « Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon soûl! » Nous étions devant le grand ravin; c'était les premières places! Le signal se donne : sept cent pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas.

« — En avant! nous dit-on, voilà l'empereur! »

C'était vrai, passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup

de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah ! mon Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats. C'est égal ! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas, et des épaulettes pour les intrigants qui savaient lire. Victoire! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait 25,000 Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé : au lieu d'épis, mettez des hommes! Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle autour de lui. Pour lors, il nous câline, car il était aimable, quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de loup. Alors mon câlin distribue soi-même les croix salue les morts, puis nous dit :

« — A Moscou!

« — Va pour Moscou! » dit l'armée.

Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville! que ça été un feu de paille de deux lieues qui flambe pendant deux jours, que les édifices tombaient comme des ardoises! Il y avait des pluies de fer et de plomb fondus qui étaient naturellement horribles; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit :

« — Assez comme ça; tous mes soldats y resteraient. »

Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune.

Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment; le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors, ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, l'on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent; et chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin, le temps était si mauvais, que l'Empereur ne voyait plus son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, qu'il était malade de voir ses aigles à contrefil de la victoire! Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on

peut vous affirmer, par ce qu'il y a de plus sacré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers, qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé, et se sauver des Russes, qui avaient encore du respect pour la grande armée, rapport aux victoires. Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, Gondr·

est un troupier fini, un troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards. J'ai vu, reprit-il, l'empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Était-ce encore naturel ? Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Égyptiens. Bah ! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles ; parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi

qu'il pleurait là nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là; et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, et de grandes pertes, que je dis. Les alliés avaient mangé nos vivres. Tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'Homme Rouge. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la garde impériale, le croient mort et trament une conspiration où l'on met dedans le préfet de police pour renverser l'empereur. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti :

« — Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir. »

Bah! ses généraux battent la breloque, car sans lui ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises,

font des bêtises, et c'était naturel ; Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or : ils devenaient gras à lard, qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce que plusieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais l'empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, auxquels il changea le moral parfaitement, et en fit des chiens finis à mordre quiconque, avec des bourgeois en garde d'honneur, une belle troupe qu'a fondu comme du beurre dans la poêle. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous. Mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent des batailles de mon-

tagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen... Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque, que dans ce temps-là un bon grenadier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours; mais sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait :

« — Je veux passer ! » nous passions.

Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire en mon par-

ticulier que ça m'a rafraichi la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du nord, qui est friand du midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont de simples soldats seraient peu capables ? Ça manquait à sa pa-

role trois fois par jour, et ça se disait des princes ! Pour lors l'invasion se fait. Partout où notre empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterrer tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisse venir sous Paris, pour les avaler d'un coup, et s'élever au dernier degré du génie par une bataille plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes; voilà les ragusades qui commencent, et les bonheurs qui finissen'

l'impératrice qu'on embête, et le drapeau blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux, qu'il avait faits ses meilleurs amis, l'abandonnent pour les Bourbons, de qui n'avaient jamais entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau.

« — Soldats ! »

Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car, on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes; donc il nous dit dessus le perron de son château :

« — Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des

braves. Défendez mon petit, que je vous confie : vive Napoléon II ! »

Il avait idée de mourir ; et, pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que, comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman ; mais le poison ne lui fait rien du tout. Autre chose ! se reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci, qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, barbaresques et autres qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient

son pavillon en disant qu'y toucher c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de la France. Alors s'embarque sur la même coquille de noix d'Égypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie : Vive l'empereur ! et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide : le Dauphiné s'est très-bien conduit; et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui le 20 mars était redevenu l'Empire français,

L'homme se trouvait ce jour-là dans Paris, ayant tout balayé ; il avait repris sa chère France, et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots :

« — Me voilà !... »

C'est le plus grand miracle qu'a fait Dieu ! Avant lui jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau ? L'on croyait la France abattue ! Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors, là, la garde meurt d'un seul coup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste sans trouver la mort. Nous avons vu ça, nous autres ! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ plein de notre sang ses

drapeaux et ses aigles; ces pauvres aigles, toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles : En avant! et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement lui donner la queue d'une aigle. Plus d'aigles!... Le reste est suffisamment connu. L'Homme Rouge passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est

obligé de rester là, jusqu'à ce que l'homme Rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux-ci disent qu'il est mort. Ah! bien oui, mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Écoutez. La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et Voilà ce qui est vrai comme l'Évangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurai

donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours!... Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat!

— Vive le général Éblé! cria le pontonnier.

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir dans le ravin de la Moskowa? dit une paysanne.

— Est-ce que je sais? Nous y sommes entrés un régiment; nous n'y étions debout que cent fantassins, parce qu'il n'y avait que des fantassins capables de le prendre! L'infanterie, voyez-vous, c'est toute l'armée...

— Fischtre, et la cavalerie donc! s'écria l'officier en se laissant couler du haut du foin et apparaissant avec une

rapidité qui fit jeter un cri d'effroi aux plus courageux. Eh! mon ancien, tu oublies les lanciers rouges de Poniatowski, les cuirassiers, les dragons, tout le tremblement. Quand Napoléon, impatient de ne pas voir avancer sa bataille vers la conclusion de la victoire, disait à Murat :

« — Sire, coupe-moi ça en deux! »

Là-dessus, nous partions d'abord au trot, puis au galop; *une, deux!* l'armée ennemie était fendue comme une pomme avec un couteau. Une charge de cavalerie, mon vieux, mais c'est une colonne de boulets de canon!

— Et les pontonniers! cria le sourd.

— Ah ça! mes enfants, reprit l'officier tout honteux de sa sortie en se voyant au milieu d'un cercle silencieux et stupéfait, il n'y a pas d'agents pro-

vocateurs ici ! Tenez, voilà pour boire en son honneur.

— Vive l'empereur ! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut ! enfants, dit l'officier en s'efforçant de cacher sa profonde douleur. Chut ! *il est mort* en disant : « GLOIRE, FRANCE ET BATAILLE ! » Mes enfants, il a dû mourir, lui, mais sa mémoire... jamais.

Goguelat fit un signe d'incrédulité, puis il dit tout bas à ses voisins :

— L'officier est encore au service, et c'est leur consigne de dire au peuple que l'empereur est mort. Faut pas lui en vouloir, parce que, voyez-vous, un soldat ne connaît que sa consigne.

En sortant de la grange, le commandant entendit une paysanne qui disait :

— Cet officier-là, voyez-vous, est un ami de l'empereur et de M. Benassis.

Alors tous les gens de la veillée se précipitèrent à la porte pour revoir le commandant, et, à la lueur de la lune, l'aperçurent prenant le bras du médecin.

— J'ai fait des bêtises, dit l'officier, rentrons vite! Ces aigles, ces canons, ces campagnes!... je ne savais plus où j'étais.

— Eh bien ! que dites-vous de mon Goguelat? lui demanda le médecin.

— Monsieur, avec des récits pareils, la France aura toujours dans le ventre les quatorze armées de la République, et pourra parfaitement soutenir la conversation à coups de canon avec l'Europe... Voilà mon avis.

LA VIE

DE

L'EMPEREUR

RACONTÉE

PAR ALCIDE TOUSEZ

AU LECTEUR

Plusieurs écrivains plus ou moins habiles, plus ou moins connus, ont eu la prétention de nous donner une *Histoire populaire de l'empereur Napoléon*; il n'y en a peut-être aucune, dans le genre bouffon, qui vaille la suivante, improvisée au théâtre par Alcide Tousez, et récitée par cet acteur lui-même, avec cette verve de spirituelle bêtise dont personne n'a pu encore lui dérober la palme et le secret.

HILAIRE LE GAI.

LA VIE DE L'EMPEREUR

« Silence!... Je vais vous raconter l'histoire de Napoléon, particulier très-connu, né dans l'île de Corse, petit gueux de pays situé à deux portées de fusil de la mer, et ousque les habitants ont l'habitude fatigante de s'assassiner de père en fils. Ses parents, qui étaient dans une parfaite débine, le mettent à l'école militaire, rempli de dispositions,

avec un petit chapeau à trois cornes, les mains sur le dos, imitant déjà son portrait. Ce jeune homme travaillait beaucoup qu'il en avait les yeux creux, et la figure, parlant par respect, couleur d'une culotte de nankin. Voyant ça, les maîtres d'école dirent : « Voilà un jeune « homme qui a réellement du goût pour « l'artillerie. » Alors, à force de piocher, étant parvenu à un âge très-jeune, le voilà général... très-maigre, toujours très-maigre, mais des grands cheveux par exemple. Le gouvernement de cette époque, qui était composé de cinq particuliers ornés de plumes, le gouvernement le fait venir et lui dit : « Ah ça, « mon bonhomme, c'est pas tout ça... « il faut que tu t'en ailles en Italie, « ousque les Autrichiens nous embê- « tent à quarante sous par tête, et il

« faut que tu leur donnes une poussée « que le diable en prenne les armes. » Lui, qui entend ça avec sa figure jaune et ses grands polissons de cheveux qu'il avait toujours, il leur dit : « Convenu ! « assez causé ! » Et il file en Italie — qui est la patrie du vermichel et des cordes à violon. — Il traversa le Saint-Bernard; une montagne élevée, très-bien élevée, trois fois Montmartre, ousqu'il y a une fameuse hospice, tenue par des moines. Ils ont des chiens caniches qui sont chargés par le gouvernement d'aller gratter les particuliers sous les neiges. C'est une grande philanthropie de la part de ces caniches-là; moi je n'aimerais pas ça, n'ayant pas été dressé à la chose... Faut être petit, faut être pris tout petit pour cette profession-là. Une fois en Italie, il ad-

ministre aux Autrichiens une pile des plus célèbres et revient à Paris avec des millions de milliasses de drapeaux et autres objets glorieux, plein les Invalides. Mais, un instant, voilà mon luron qui part pour l'Égypte... Ah! Dieu de Dieu, mes pauvres amis, c'est là un territoire maussade, — à ce que m'a dit mon cousin Baptiste, qui était tambour dans la 27me, et qui jouit d'une jambe de bois pour le quart d'heure, — un pays où il fait 160 degrés de chaleur en plein cœur de l'hiver, et où vous ne rencontrez pour vous désaltérer que du sablon fin, fin, fin, fin, et des *cocodrilles* qui se promènent comme des bons bourgeois, avalant les chrétiens avec armes et bagages, selon les botanistes. Pas à dire, y a pas d'auberges, la grêle en nature; et puis des vieilles

colonnes cassées, hors de service, et des grands scélérats de pains de sucre, en pierre, ousque ces gens-là tiennent leurs rois au frais ; ce qui paraît leur plaire généralement dans cette contrée complètement émaillée de chameaux. C'est à cette époque-là que les Mamelucks ont eu de l'agrément, tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur suprême d'attraper un boulet de canon se sont trouvés provisoirement noyés dans le Nil. Napoléon, qui n'était alors que Bonaparte, voyant cette grande infusion de Mamelucks, dit : « Voilà qui « est délicieux! » après ça il repart pour la France, laissant dans le pays un appelé le général Kléber. Ce général s'est même trouvé assassiné par un gueux de l'endroit qui fut fait mourir au moyen d'une baïonnette sur quoi

on le pria de s'asseoir, qui est la manière de guillotiner parmi ces peuples mahométans. Alors Napoléon épousa son épouse, belle femme très-jolie et remplie de plusieurs qualités et de douceur, étant née à la Martinique — pays des cannes à sucre. — Le voilà donc qui recommence à dauber sur les ennemis et qu'il leurs y en donne à Eylau, à Friedland, à Austerlitz; ah! nom d'un petit bonhomme! quelle contre-danse! et quels scélérats de vaincus! tous étrangers, ils parlent tous allemand, je ne sais pas comment ils font pour se comprendre. Cependant Napoléon se disait : « Un petit « moment, si je venais à décéder, qui « est-ce donc qui prendrait les brides « du gouvernement. Je suis vexé parce « que voilà Joséphine, — qui est ma

« femme, — que j'ai pour elle la plus « grande considération, mais mon Dieu! « mon Dieu! l'impératrice est si ma- « jeure qu'elle ne pourra jamais me « faire cadeau du moindre petit roi de « Rome; ma position est de la dernière « trivialité. » Il va donc droit à l'empereur d'Autriche, qui était un grand maigre, parfaitement poudré avec une grande queue. Napoléon lui tient ces propres paroles : « A la demande gé- « nérale du public, j'aurais besoin de « votre fille dont je suis très-épris, « n'importe laquelle. » L'empereur d'Autriche, voyant un homme très-bien et qui avait une bonne place, lui donne sa fille complétement. Un quart d'heure après, Napoléon va se promener en Russie avec 800,000 lapins... Mais ils recontrent un voleur de froid,

un froid que le feu gelait, et qui ne s'est un peu réchauffé qu'à la grande incendie de Moscou. Après avoir brûlé leur ville de fond en comble, les ennemis sont donc venus à Paris, et ces gascons-là disaient qu'ils nous avaient vaincus. Voyant tant de monde acharné à son individu, c'est alors que le pauvre empereur dit cette parole à jamais célèbre : « Je m'en vas ! » Comme de fait, il alla faire un tour à l'île d'Elbe, d'ousqu'il revint nous faire une petite visite d'amitié ; après quoi l'infortuné héros fut, par les Anglais, conduit de brigade en brigade jusqu'à l'île de Saint-Hélène. Et à présent croiriez-vous bien que dans cette Angleterre, dans ce pays si renommé pour sa générosité et pour les qualités brillantes de son cirage, on veut faire croire que Na-

poléon est mort ! Et dire que chez nous, il y a des gens assez petits pour ajouter foi à une pareille indécence ! Lui, mort ? jamais !... Ils ne le connaissent pas, il en est incapable. Il fait le mort, mais il creuse, il creuse..., et un beau jour il sortira de son trou avec son petit chapeau et deux millions de nègres pour le bonheur de la patrie !... Et voilà l'histoire de Napoléon. »

LA

LANTERNE MAGIQUE

HISTOIRE DE L'EMPEREUR

RACONTÉE PAR DEUX SOLDATS

SUIVIE

de divers opuscules sur Napoléon
et l'Empire

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

L'ouvrage que nous publions aujourd'hui est spécialement destiné à la jeunesse, bien que cette lecture puisse avoir des charmes pour les personnes de tous les âges.

En général, les enfants connaissent peu l'histoire contemporaine. Exclusivement livrés à l'étude des temps passés, ils sont souvent plus familiarisés avec les hauts faits des héros de Rome et d'Athènes qu'avec des exploits plus modernes.

Nos jeunes annales toutefois n'offrent pas moins d'intérêt que celles des anciens. Ils ont été grands, mais nous avons eu, nous aussi, nos moments de gloire et de grandeur. S'ils ont repoussé l'ennemi de leur territoire, nous avons comme eux vaillamment défendu notre patrie. S'ils ont conquis l'Europe, nous avons promené dans toutes les contrées nos drapeaux victorieux.

Il est donc utile que la jeunesse s'instruise des grands événements du XIXe siècle; qu'elle apprenne à admirer et à vénérer les grands hommes auxquels la France a dû d'être la première des nations.

La *Lanterne magique* présente l'histoire de l'empereur et de l'empire d'une manière pittoresque, et propre à saisir l'imagination. Cet opuscule prêtait essentiellement à l'illustration, et nous n'avons rien épargné pour en reproduire par le dessin et la gravure les scènes les plus importantes.

Nos lecteurs trouveront, à la suite de la

Lanterne magique, quatre fragments de M. Frédéric Soulié, aussi remarquables par le style que par la pensée, et qu'on nous saura gré sans doute d'avoir conservés.

M. Frédéric Soulié, dans le cadre ingénieux qu'il a adopté ne pouvait présenter qu'une esquisse rapide et brillante. La forme dramatique de sa narration lui a nécessairement interdit de longs détails. Il nous a donc semblé indispensable de compléter par quelques notes la partie instructive de la *Lanterne magique*, et d'indiquer la série chronologique des faits qui peuvent mettre le lecteur à même d'apprécier Napoléon comme homme, comme législateur, et comme capitaine.

Nous avons confié ce travail à un jeune littérateur, M. Emile de la Bédollière, déjà chargé par nous d'un important ouvrage sur les *Victoires et conquêtes* des Français.

Dans toutes nos publications comme dans celles-ci, nous avons constamment un double but, l'instruction et l'amusement. C'est pour

demeurer fidèles à notre règle de conduite que nous avons pris tous ces soins. Nous espérons en être récompensés par les suffrages du public, que nous avons eu le bonheur de nous concilier jusqu'à présent.

ALPHONSE HENRIOT.

LA LANTERNE MAGIQUE

Nous étions au mois de février 1822, j'habitais la province, et je passais la soirée avec mon père chez un négociant de notre petite ville, ancien lieutenant de hussards. Nous étions une douzaine d'amis, un vieux colonel de la garde, un chef de bataillon que nous appelions le commandant, un ex-payeur de l'armée et deux ou trois jeunes gens

de notre société intime. Il y avait cinq à six femmes, parmi lesquelles Mme Bénard, maîtresse de la maison, petite Parisienne très-moqueuse et très-royaliste, mais bonne au fond, et à laquelle on passait sans lui en vouloir les épithètes de brigand et de monstre qu'elle donnait à tout propos à Napoléon, car elle avait perdu son père et ses deux frères dans les guerres de l'empire.

Sa mère demeurait avec elle. C'était une belle et digne femme, qui pleurait quelquefois au souvenir de ceux qu'elle avait aussi perdus, mais qui ne mêlait jamais une parole de malédiction à ses larmes.

Une orpheline élevée à Saint-Denis, appelée Eugénie, demoiselle de compagnie dans la maison, et quelques jeunes personnes, complétaient la société.

C'était une soirée de carnaval, et l'on n'avait pas envoyé coucher les enfants. Nous avions ri, chanté, dansé, fait des crêpes, bu du punch ; on racontait des histoires folles ; on en riait encore plus follement ; la gaieté était à son plus beau degré de tapage et de désordre, lorsqu'à travers le bruit du vent qui faisait crier la lourde girouette de la maison, à travers les flots de pluie qui fouettaient les vitres, un cri se fait entendre dans la rue :

— *Voilà la lanterne magique !*

— Ah ! entendez-vous ? dit un des enfants, c'est la lanterne magique ; papa, voyons la lanterne magique.

Le plaisir et la gaieté rendent enfants : nous nous écriâmes tout d'une voix, vieux et jeunes, hommes et femmes :

— La lanterne magique! la lanterne magique!

On expédia Pierre Flamand, vieux hussard, cocher de la maison, à la poursuite des Auvergnats, et nous nous apprêtâmes à voir *monsieur le soleil et madame la lune.*

Un moment après on introduisit dans le salon deux hommes avec leur immense boîte. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais la figure de ces deux hommes.

Le plus âgé était un grand gaillard vigoureusement taillé. Il avait un nez crochu, un petit œil malin dominé par un front chauve, élevé et traversé par une large cicatrice : il portait des moustaches et se tenait droit et raide comme un piquet.

Le second était un homme de trente-

six ans, maigre, pâle, les yeux grands et bleus, le regard triste, l'air embarrassé et souffrant.

Pendant que celui-ci arrangeait la bougie pour éclairer sa lanterne, et qu'on disposait un drap blanc au fond du salon, le premier de ces deux hommes nous considérait tous attentivement; il nous écoutait parler. Il regardait les petits rubans rouges de nos anciens militaires, et souriait en les entendant s'appeler colonel, commandant, lieutenant. Tout aussitôt il fait un signe à Pierre Flamand qui disposait des chaises pour le spectacle, et ils sortent ensemble. Un moment après, Pierre Flamand vient chercher son maître, qui sort de même, et un moment encore après, ils rentrent tous trois ensemble. M. Bénard, le maître de la

maison, s'approche de celui qui arrangeait la lanterne magique et lui parle tout bas.

Celui-ci le regarda comme s'il avait voulu lire jusqu'au fond de son âme et ne répondit rien. Le nez crochu dit alors, d'un ton de prière et d'encouragement :

— C'est des bons, allons, c'est convenu.

Son camarade rougit et détourna les yeux, remit dans leur boîte les verres peints qu'il en avait tirés et en chercha d'autres. Nous ne savions ce que voulait dire tout ce petit manége ; mais nous n'avions garde d'être curieux, et nous nous ménagions à nous-mêmes la surprise qu'on nous préparait. Enfin, chacun prit place ; on laissa les domestiques, Pierre Flamand en tête, se

grouper à la porte du salon, on éteignit toutes les lumières, et nous vîmes sur le fond blanc du salon, trois portraits :

NAPOLÉON GÉNÉRAL ;

NAPOLÉON CONSUL ;

NAPOLÉON EMPEREUR.

Il y eut un moment de surprise. Mme Bénard s'écria :

— Qu'est-ce que cela ? avec un peu d'humeur.

— Une histoire que tu ne sais pas, lui dit fermement et doucement son mari.

Nous entendîmes un petit ricanement de Mme Bénard, et elle répondit assez aigrement :

— Allons, puisque cela vous amuse.

— Voilà, voilà, voilà, s'écria le nez crochu d'une voix haute et cadencée,

c'est Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, premier conslu et empereur. Vous le voyez d'abord, avec son chapeau à plumes tricolores, ses oreilles de chien et ses bottes à retroussis. Il est maigre comme un rat d'église, et il doit ses bottes à son cordonnier.

Le voilà devenu premier consul, il a déjà son petit chapeau, les cheveux à la Titus, porte des bas de soie et des souliers à boucles; il a fait fortune.

Celui-ci c'est l'empereur, il est gros et gras, et s'est arrondi comme la France. Le voilà avec sa redingote grise, ses bottes à l'écuyère et sa lorgnette à la main. C'est son costume de route, de bivouac et de bataille. Il réfléchit et prend du tabac dans ses poches; il prépare une rincée aux ennemis. Changez.

A cette époque, la figure de l'empereur était encore une image proscrite qu'on se montrait secrètement. Ceux qui possédaient son portrait étaient de hardis patriotes. Ceux qui l'accrochaient dans leur salon passaient pour imprudents. Un silence étonné succéda à cette première apparition. Le nez crochu continua sans y prendre garde.

— Ceci n'est rien, Messieurs, Mesdames, un portrait, une figure avec un habit. Tout le monde en a, plus ou moins; ce qu'il faut voir, c'est de voir agir et parler le petit caporal. Attention, ça va commencer.

Vous voyez Toulon. Des traîtres, des contre-révolutionnaires avaient livré la ville aux Anglais. La Convention nationale, un fameux régiment de requins qui avaient cruellement embêté les

aristocrates, la Convention nationale dit à trois de ses farceurs :

« — Va-t'en me reprendre Toulon ! »

Je prierai la société de remarquer que tout le monde se tutoyait à cette époque. Ce qui explique pourquoi la Convention en parlant à trois personnes dit : « Va-t'en me reprendre Toulon. »

Le scrupule grammatical du nez crochu nous fit rire ; mais il reprit imperturbablement :

— Les trois nommés étaient les citoyens Albert, Salicetti et Barras. Ils partirent sur-le-champ pour obéir, attendu qu'ils devaient être guillotinés s'ils ne réussissaient pas. Ils priren d'abord avec eux le général Cartaux, puis Dugommier. Mais bernique ! l'Anglais ne lâchait rien, et ricanait à la barbe de leurs canons : la Convention

s'impatientait. Ça mit la peur et le feu au ventre des trois citoyens, et ils se dirent entre eux :

« — Comment faire ?

« — Tiens, dit Salicetti, il y a un petit maigre qui rôde toujours en avant des autres, il a l'air de se douter comment la chose est possible. Demandons-le lui. »

Ils firent venir le petit maigre et lui dirent :

« — Fais-nous prendre Toulon.

« — C'est facile, qu'il leur dit ; mais Toulon n'est pas devant vous, Toulon n'est pas où vous jetez vos boulets et vos obus. Toulon est là. »

Et il leur montra du doigt un fort appelé le petit Gibraltar, collé au flanc d'un rocher. Les représentants lui rirent au nez.

Dugommier, plus malin, lui dit en fronçant le sourcil :

« — Tu crois ?

« — J'y engage ma tête, répondit-il. »

C'était la manière d'alors. Qui fut dit fut fait. Le lendemain, il était logé dans le petit fort et abîmait Toulon qui était dessous lui, le grêlant de boulets à bouche que veux-tu. Là-dessus, les Anglais filèrent au plus vite et nous entrâmes dans la ville en chantant... Et je vous réponds qu'ils y allèrent.

— Ça c'est vrai ! dit Pierre Flamand à la porte du salon, en laissant échapper un gros rire de triomphe.

Nous gardâmes tous le silence : nous étions vivement intéressés. Nous entendîmes le camarade du nez crochu lui recommander de la circonspection. Celui-ci reprit bientôt :

— Voilà qui va bien, le petit caporal a fait goûter de sa soupe aux citoyens de la Convention, d'où vient qu'ils n'en veulent plus d'autre. Un jour que les farauds des sections viennent pour lui faire danser un bal où ils n'étaient pas invités, on charge le petit de les régaler. Bon, il prépare encore sa soupe, et il la leur sert si chaude sur les marches de Saint-Roch que les malins s'y brûlent la langue et s'en vont en miaulant comme des chats échaudés. La Convention est contente, et dit à Bonaparte :

« — Tu t'es bien conduit, je te donne l'armée d'Italie.

« — Fameux, qu'il se dit. »

Attention, Messieurs, Mesdames, vous allez voir ce que vous allez voir.

Voilà l'armée d'Italie ; le cadeau n'est

pas supérieur. Un tas de blancs-becs que nous étions, avec des pantalons où il ne restait pas de quoi faire une culotte courte, des souliers dont nous avions mis les semelles sur le gril pour faire des roties et souper avec. Jamais de pain le dimanche ni les autres jours. Des canons dépareillés et des mortiers où nous n'avions rien à mettre, pas même une livre de cheval pour y faire la soupe.

« — Tu es gentil, que nous dîmes, en voyant arriver le petit maigre que personne ne connaissait.

« — Qu'est-ce que ce gringalet ? se reprirent Augereau et Masséna, des vieux durs à cuire que ça embêtait, plus souvent que je vas lui obéir.

« — Suffit. »

Voilà qu'on l'agonise de criailleries.

« — N'y a rien, ni vivres, ni munitions, ni habits, ni armes.

« — Soldats, qu'il répond à tout le monde, aux généraux tout de même qu'aux fantassins ; soldats, vous n'avez ni habits, ni pain, ni rien, il y en a devant vous, venez les chercher.

« — Par où ? qu'on lui répond.

« — Par la victoire, qu'il dit. »

Ça nous enflamme les entrailles. Il a raison, se dit-on avec rage. En avant, en avant, v'là la charge qui bat.

Ça dura quatre jours : en avant à Montenotte, en avant à Millesimo, en avant à Dego, en avant en Mondovi.

« — C'est très-bien, dit le général, vous êtes de vieux soldats ; vous avez marché sans souliers, vous vous êtes battus sans canons, vous avez passé des ri-

vières sans pont, c'est parfait; mais c'est pas tout, il faut en finir.

« — C'est très-bien, que répond l'armée. »

Et v'là que ça recommence. On allait comme des chevaux échappés, on tapait à droite, on tapait à gauche; à Lodi, à Castiglione, à Bassano, bien, très-bien! Tout à coup, un tas d'impériaux, des Autrichiens de rien, se rassemblent à Arcole. Encore très-bien. Nous y filons. Attention, voici le moment.

Un gueusard de pont nous séparait des ennemis, un bouquet de canons qui crachaient une pluie de mitraille nous arrêtait. Ce n'était plus l'habitude.

« — Voltigeurs, emportez-moi ça, que dit le général en chef. »

Ils y vont. Le canon crache. Balayés à l'unanimité.

« — D'autres! dit-il encore. »

Vlan, vlan, vlan, au pas de charge; ils avancent jusqu'au milieu.

Brrraoun... les canons toussent. Plus de voltigeurs!

« — Les grenadiers en avant, crie le petit caporal. »

Les grenadiers arrivent: ça va bien, immobiles, l'arme basse, superbes! C'est un mur qui charge. Encore un tonnerre de canon, et pas plus de grenadiers que de voltigeurs.

« — D'autres! répète encore le damné caporal. »

Mais à cette fois, plus rien. On fait semblant de ne pas entendre.

Alors il saute de cheval, il empoigne notre drapeau, il passe devant

nous et nous le montre, il nous le met sous le nez, il nous le fait sentir comme qui flaire une piste; et il l'emporte en avant : nous le suivons, c'est le devoir : il l'emporte vers le pont, nous allons vers le pont : c'était la mort, c'était tout de même : il était tout seul en avant. L'ennemi le voit, on le pointe, on met le feu!! Le canon eut peur : rien de touché! Et le pont est à nous, a batterie est à nous! l'armée autrichienne est à nous.

A ce moment, et dans l'obscurité où nous ne pouvions suivre le mouvement des physionomies, nous entendîmes la respiration haletante de quelques voisins : c'étaient le vieux colonel et le commandant dont le cœur battait la charge dans leur poitrine, vieux débris d'Arcole, rajeunis à cet instant, brisés

par la chute de l'empire et se redressant à la voix d'un mendiant. Nous tous, la petite Mme Bénard elle-même, respectâmes cette émotion. Le tableau disparut : l'homme reprit :

— Mais enfin, après l'orage, on voit venir le beau temps : comme dit Pierrot dans la belle pièce du *Tableau parlant* ousque M. Elleviou était si drôle. Après le pont d'Arcole, on rebrosse un reste d'Autrichiens qui se crottaient en Italie, on fait la paix, et voilà. Mais la paix c'est pas l'affaire du soldat. Il ne restait rien à grignotter en Italie : le général en chef, qui aimait les belles peintures et les fameuses statues, en avait expédié plein des charrettes au muséum de Paris. Mais c'était des petits bouts d'hommes et de femmes, et voilà qu'il pense à aller en chercher

dans un pays où il y a des statues qui ont le nez gros comme une tour de Notre-Dame, et des montagnes comme les Alpes bâties en maçonnerie parfaite. Or, on assemble une belle armée à Toulon sans lui dire pourquoi, on l'embarque sur un tas de navires et nous sommes lancés en pleine mer. Nous filons, et voilà qu'un matin un hibou de matelot perché sur un mât crie : Terre ! Nous étions dans l'entrepont où nous faisions une partie de drogue.

« — Faut voir ça, faut voir ça ! » Et nous courons tous en haut. Nous nous attendions à trouver des magnifiques campagnes avec de superbes orangers, d'excellents pommiers et du raisin en tout temps. Quel déchet ! une nappe de sables à perte de vue, une douzaine

d'arbres plantés là comme des parasols, et au fond une sorte de ville avec un tas de clochers pointus comme des baïonnettes, que ça avait l'air d'un jeu de quilles. La mer était sens dessus dessous. C'est égal, on aborde et nous balayons un tas de chenapans déguenillés qui ne voulaient pas. Des vrais mulâtres avec des chevaux comme des rats, et des fusils si longs qu'à quinze pas ça vous tire à bout portant. Vous êtes en Egypte, qu'on nous dit. Moi qu'avais appris mon cathéchisme, — « Tiens, c'est drôle que je pense. J'ai été à Rome ousque le pape est curé, je serai pas fâché de voir la ville où notre Seigneur Jésus-Christ est venu au monde. » — Nous avions eu quelques camarades de descendus. Le général ordonne qu'on les enterre au pied

d'un fameux monument bâti il y a deux mille ans en faveur d'un général en chef, mort dans le pays, le général Pompée, un Romain soigné. Vous voyez le monument tel qu'il existe. On y a inscrit les noms des braves morts les premiers sur les terres d'Egypte.

Ça fit d'abord un fier effet : mais il y en a qui dirent qu'il y avait eu de la protection et qu'on avait exposé les uns de préférence aux autres pour leur accorder cet avantage d'être mis au rang du fameux Pompée. N'importe, on avance. On laisse Alexandrie avec le général Kléber, qui avait été blessé à l'attaque, et on s'enfonce dans les terres. Quand je dis les terres, c'est une manière européenne de s'exprimer, on s'enfonce dans le sable. Voilà, Messieurs, Mesdames, ce qu'il n'est pas

possible de vous figurer. Sous les pieds, un terrain d'enfer où l'on aurait fait cuire pour rien des œufs sur le plat, sur notre tête un soleil d'enragé qui nous rôtissait sur toutes les coutures. On se serait mis au frais sous un four de campagne. On laisse passer la première journée sans trop rien dire, mais voilà le lendemain que ça recommence, voilà que ça recommence tous les jours, et toujours du sable, en avant, en arrière, à droite, à gauche. Une poussière comme une vapeur qui brûlait les yeux et séchait la langue en parchemin. Pas un verre de vin, pas une goutte d'eau pour se rafraîchir le gosier, pas un ennemi pour se passer son humeur à le tuer. Rien, tout ça fuyait à mesure que nous marchions. Quand je dis tout ça, j'y mets de l'intention ; pour vous faire

comprendre comment toute la journée nous voyions devant nous un lac superbe où nous n'arrivions jamais. Les savants de la chose nous expliquèrent que c'était une habitude du pays par rapport aux étrangers, une sorte de trompe-l'œil naturellement égyptien, et que ça s'appelait le mirage. Merci : mais c'était peu rafraîchissant. L'armée s'embêtait du pays, lorsqu'enfin, à force de trimer, nous arrivons sur le Nil. Ce fut notre première victoire, la seconde fut de voir l'ennemi, la troisième de l'éreinter au superlatif. D'abord nous bûmes de l'eau comme des ivrognes, puis nous regardâmes venir l'ennemi. C'est pas pour dire, mais c'était gentil; des soldats magnifiques comme des tambours-majors à cheval, des rouges, des bleus, des jaunes, avec des fusils

brodés d'argent, des vestes damasquinées, des chapeaux en pouf de soie et d'or. Tout près, les montagnes des Pyramides, où il y avait de quoi écrire le contrôle en détail de l'armée pour ceux qui étaient jaloux de la colonne du fameux Pompée. On nous forme en carré, et le général en chef nous crie à tous : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » Ça voulait dire qu'il fallait y mettre de l'amour-propre. A ce moment, voilà les Mamelucks qui se lancent sur nous comme des boulets : nous faisons notre décharge et nous croisons les baïonnettes, ils viennent comme des sauterelles, ils pleuvent contre nos carrés comme de la grêle poussée par le vent : on eût dit des mouches à miel acharnées après un hérisson ; ils se piquaient sur les baïon-

nettes, ils se roulaient par terre et nous poignardaient les mollets. Quand leurs chevaux reculaient en face, ils les faisaient avancer à reculons et les renversaient sur nous. Je ne suis pas pour médire des vaincus, mais c'étaient des hommes capables d'être braves, s'ils avaient su tenir un peu l'alignement. Finalement, après s'être fait larder le plus possible, ils lâchèrent pied, et nous en fîmes un horrible dégât pour nous revenger un peu de la route. Après quoi les bagages furent à nous. Ce fut une fière ripaille, nous avions tous des châles de cachemire comme des duchesses, de l'or plein les poches, des colliers en perles fines et des pompons en diamants. Nous entrâmes ainsi au Caire. C'est là où il y avait des sérails, où on élève des escouades de femmes

qui se baignent dans des cuves de marbre avec des eaux et des pommades au jasmin et à l'œillet : c'est là !...

— Georges ! dit doucement une voix grave ; c'était le compagnon du nez crochu qui l'avertissait de supprimer les souvenirs de sérail.

— Bien, bien, reprit le démonstrateur, ce n'était que pour en goûter. Ça ne dura pas longtemps : nous apprîmes que l'Anglais avait coupé le retour et que Nelson avait fait une horrible fricassée de nos vaisseaux. Or, ne pouvant pas aller en arrière, nous marchâmes en avant. On passe Gaza et l'on arrive à Jaffa. L'ennemi nous y attendait. Il se défendit jusqu'au dernier et mourut de même. Ici les choses devinrent cruelles pour quelques-uns. La peste se mêla de la guerre, après la soif et la famine.

Le soldat français connaît la mort, ça ne lui fait pas peur. Pourvu qu'on le tue il est content; mais il hait qu'on le laisse mourir. Ceci, messieurs, est un triste tableau.

Il y en avait qui devenaient noirs comme des grives et dont la peau se crevait de partout. Ceux-là hurlaient en se roulant sur la terre qui brûlait, d'autres tombaient comme un bœuf qu'on assomme et allaient râler dans un coin; j'en ai vu qui se coupaient la gorge avec leur sabre pour se désaltérer de leur sang.

Alors on épouvanta tout le monde; les malades ne veulent plus guérir, et l'armée se recule quand un camarade vient lui tendre la main. Chacun regarde son compte comme additionné et se laisse aller à mourir. Le général en

chef apprend ça : il arrive à l'hôpital, et passe dans les rangs qui étaient par terre ; fallait voir comme les autres qui l'accompagnaient se rangeaient des matelas ; on eût dit des Parisiennes qui ont peur de la crotte. Le général, au contraire, s'approchait des plus entamés, il parlait à tout le monde. Il y avait un pauvre soldat dans un coin qui ne disait mot et qui le regardait faire.

« — Qu'as-tu ? qu'il lui dit.

« — Je meurs, répond le soldat.

« — Tu t'imagines ça, dit le général, on en réchappe quand on veut.

« — Possible ! dit le soldat, quand on n'y est pas pris ; mais, une fois touché, c'est comme la gale, faut que ça vienne ; avec l'agrément de plus que ça tue ; tenez, allez-vous-en, l'air n'est bon pour personne ici.

« — L'air de mes soldats est bon pour moi, dit Bonaparte; tu es un enfant. »

J'avais trente-deux ans.

« — Tu as eu peur. »

J'avais été à Arcole.

« — Donne-moi ta main et lève-toi.

« — Je ne veux pas, que je dis.

« — Lève-toi, qu'il reprend.

« — Je ne peux pas, que je réponds aussi en me renfonçant dans ma couverture.

« — Eh bien! je vais t'aider. »

Là-dessus, il me prend sous le bras, il me met sur mon séant, et voit que j'avais une fente à la poitrine; il y touche, il la presse, et comme je voulais l'arrêter :

« — Bon, dit-il, je te compterai ça pour une blessure quand tu seras guéri. »

Il y avait trois jours que j'étais cou-

ché, sans avoir pu remuer un bras ni une jambe; je me mis à genoux, et je lui dis alors :

« — Vous serez mon général jusqu'à la mort. »

Ah! sacredieu! c'était la mienne que j'entendais, et non pas la sienne; c'était pas pour vivre et venir raconter un jour...

— Georges! reprit la même voix avec un triste accent.

Le nez crochu se moucha et s'écria en toussant :

— Vous avez raison, au diable l'Égypte. Revenons en France, c'est plus gai et moins monotone. Toujours la même chose en petit, si ce n'est à Aboukir, où la débâcle des turbans fut sans ressource.

Nous n'en pouvions plus douter, c'é-

fait un vieux soldat qui racontait son existence à côté de celle de Napoléon. Alors l'intérêt de sa vie se trouva pour ainsi dire mêlé à cette grande histoire. C'était l'armée parlant de son général. Cependant ce n'était pas celui qui racontait qui nous occupait le plus. Son camarade, dont la voix l'avait interrompu deux fois, nous semblait devoir aussi porter en lui une part de cette grande époque. Nous nous communiquions tout bas nos suppositions, lorsque nous vîmes un nouveau tableau.

— C'est le passage du mont Saint-Bernard, dit le soldat. Napoléon, après avoir laissé son armée d'Égypte à Kléber, un beau bel homme que vous pourrez voir ici, Napoléon est revenu à Paris, porté en triomphe depuis Fréjus

jusqu'à la capitale. Il a trouvé que ça allait mal. Il met les avocats à la porte, et, du moment qu'on ne parle plus, on commence à s'entendre. Dans quelques mois, la Vendée se tait et les émigrés reviennent, l'École polytechnique s'établit.

Un soupir s'échappe de la poitrine du soldat silencieux à ce mot d'École polytechnique. Nous avions tous l'esprit tendu pour deviner l'histoire de ces deux hommes dans leurs moindres signes. Il nous sembla que ce soupir renfermait un souvenir, un regret. Le soldat qui parlait nous confirma dans cette pensée en reprenant avec affectation :

— Oui, la superbe École polytechnique, où il y avait des enfants braves comme des soldats, savants comme des

généraux. C'était une belle école. Mais voilà que pendant que Napoléon fait du bien à la France, l'Anglais recommence ses tours, et que l'Autriche et la Bavière s'élancent en avant pour son compte. Ils nous croyaient fatigués, et disaient que nous avions oublié le chemin de l'Italie. — Le premier, c'est possible, pense Napoléon; mais le proverbe est là qui dit que tout chemin mène à Rome, et il nous en fait prendre un où on ne peut pas dire qu'il n'y eût pas de pierre. En Égypte, c'était tout plaines; ici, c'était tout montagnes : n'importe, le mot de marche des Français est : *En avant, toujours en avant*; et avec ça, plaines ou montagnes sont bientôt derrière les talons. Je ne sais comment ça se faisait, mais il avait toujours de vieilles histoires en

poche pour nous piquer d'amour-propre. On nous raconte comme quoi un nommé Annibal a passé par là avec des éléphants; ça serait honteux de n'y pas monter avec des canons, et on se met à l'œuvre. Les cavaliers à pied, les canons dans des arbres creux, les roues sur les épaules, les caissons sur des brancards, les soldats attelés aux pièces, tout grimpe, tout monte, tout arrive. La montagne est escaladée d'assaut, l'armée est sur la cime et l'Italie à ses pieds.

C'est là qu'eut lieu Montebello, ce combat qui devint un duché. C'est là qu'eut lieu Marengo, cette belle bataille qui eût été le duché de Desaix, si ce brave jeune homme n'était pas mort en Italie à la même heure que Kléber était assassiné en Égypte. Napo-

léon revient à Paris. Il s'y trouve des gredins qui n'auraient pas osé le regarder en face, et qui veulent le faire sauter comme un vieux pan de mur. Mais la poudre connaissait Napoléon; elle le respectait : c'était son maître. La machine rata pour lui, et ne tua qu'une cinquantaine de pékins. Vous voyez comme la chose était faite.

— Les Anglais, vexés en tous points, font la paix à Amiens, mais en sournois et pour mieux préparer leur jeu. Ce fut l'année de la paix; il n'y eut pas grand'chose pour le soldat.

— Il y eut la création de la Légion d'honneur, dit le colonel, qui malgré lui se laissait aller à l'entraînement de ce récit.

— Bon, dit le soldat, il paraît que vous êtes un ancien de la création; moi

qui ne suis que de 1805, je l'avais oublié. Je suis d'Austerlitz.

— D'Austerlitz! dit une voix de femme profondément émue : c'était celle de Mme Bénard.

— Ne vous inquiétez pas, ma petite dame, nous y arrivons, c'est du soigné. Or je reprends. L'empereur... ça m'a fait négliger de vous dire qu'il s'était gradé empereur, roi d'Italie, et un tas d'autres choses encore. Or l'empereur était à Boulogne à tenir les Anglais le bec dans l'eau, lorsqu'il apprend que les autres, les autres empereurs s'entend, celui de Russie et celui d'Autriche, vont lui déclarer la guerre. Deux contre un, il n'y a pas de quoi l'épouffer. Il nous ramène au galop de la côte de Normandie à la frontière allemande, et la danse commence le 8 octobre. Il y

en eut des rigodons de danse à Wertinghen, à Guntzbourg, à Elchingen. Oudinot et Ney marquent la mesure. En quinze jours, il n'y a plus d'Autrichiens. L'empereur marche à Vienne, et le 13 novembre nous bivouaquons au Prater. Le 1er décembre, l'empereur se lève de bonne heure, et nous dit dans un ordre du jour :

« — Soldats! il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre. »

Et il nous menace de s'exposer si nous marchons mollement à l'ennemi.

« — C'est bientôt dit, caporal, mais nous verrons. »

Le soir, comme il se faisait tard, et que nous le croyions tout endormi dans une méchante cabane en paille que nous lui avions faite, voilà que nous

apercevons une redingote qui passait et et repassait à l'entour de nous.

« — C'est l'empereur, dit un vieux qui le connaissait rien qu'à voir la corne de son chapeau au coin d'un mur.

« — C'est l'empereur, répéta-t-on entre soi. »

Ça se chuchotte de proche en proche, et en moins de rien toute la division se doutait de la chose.

« — Faut l'éclairer, dit le vieux, de peur qu'il n'attrape une entorse pour demain.

« — C'est juste. »

Aussitôt il prend la paille de son matelas d'occasion, la tortille en bouchon, l'allume et la plante sur sa baïonnette. L'empereur passe; il lui présente les armes; ça nous paraît drôle : en voilà

dix qui en font autant, puis cent, puis dix mille, puis cent mille qui se lèvent avec des bouchons de paille enflammés au bout de leur fusil. Jamais on n'a vu une aussi belle assemblée de chandeliers. Il faisait jour comme en plein midi. Nous criions vive l'empereur, que ça faisait trembler les arbres comme un vent d'automne. Oh! c'était beau de le voir heureux ce jour-là.

« — Tu auras un bouquet soigné pour ta fête, que nous lui disions avec enthousiasme. »

Il y avait juste un an qu'il était empereur.

« — Je t'apporterai un drapeau, disait l'un; je t'amènerai un canon, criait l'autre; nous mourrons tous pour notre empereur; oui, nous mourrons! »

Et comme quelques sanglots se firent

entendre, sanglots dont nous savions seuls la cause, le soldat s'arrêta et reprit :

— Pardon, excuse, mais c'était notre pensée. L'empereur pleurait aussi, mais de joie. Enfin le jour se leva, ça ne fut pas long, l'attaque commença par la victoire ; les ennemis n'y virent que du feu ; à un seul endroit le 4e de la division de Vandamme fut culbuté par la garde impériale russe. Mille ans je vivrais, mille ans je me souviendrais du moment où l'empereur dit au maréchal Bessières.

« — Bessières, va là avec tes invincibles. »

Nous partîmes, le général Rapp en tête, et nous nous trouvâmes face à face avec la garde russe, garde impériale contre garde impériale : ça ne

dura qu'une minute, mais ça fut beau; officiers, soldats, drapeaux, canons nous les effaçâmes tous du sol qu'il n'y parut plus. C'est là où le prince Reppnin fut enlevé par le général Rapp. *Vous voyez l'instant où il paraît devant l'empereur*. Pendant ce temps, les Russes acculés sur un tas de glace s'enfuyaient bon train.

« — Faut-il les mitrailler? dit Berthier.

« — Faut les anéantir! répond l'empereur. »

Et tout aussitôt on pointe vingt canons sur la glace, on la fend, on la brise, et 30,000 hommes s'en vont, flottant comme sur des radeaux, faisant naufrage sur des glaçons qui s'enfoncent chargés de soldats, et qui reviennent à fleur d'eau, unis comme

des miroirs. Les malheureux s'accrochaient aux bords jusqu'à ce qu'un autre glaçon vînt les heurter et leur couper les bras. C'étaient des hurlements atroces qui s'entendaient à travers le canon.

— Assez, assez, cria alors une voix épouvantée.

— Horreur et malédiction, c'est là que mon père est mort, entraîné à la poursuite des ennemis.

C'était Mme Bénard qui criait ainsi en sanglotant cruellement.

— Assez, disait-elle avec désespoir, c'est infâme.

— Continuez, dit une autre voix de femme, ferme et grave, continuez; c'était la mère de Mme Bénard, cette femme forte que nous respections comme une sainte.

Le vieux soldat, tout confus et baissant la voix, reprit lentement :

— Le lendemain, l'empereur adopta les enfants des braves morts pour la patrie et décréta une pension à toutes les veuves de l'armée.

— Et vous en avez vécu toute votre vie, ma fille, dit la mère de Mme Bénard, et moi je n'ai eu que le pain que l'empereur m'a laissé pour faire de vous une femme digne du nom de votre père.

— Et moi, dit la voix de la jeune fille de Saint-Denis, je serais une mendiante, s'il ne m'avait élevée et nourrie comme la fille d'un brave officier.

Le silence le plus absolu régna après cette triste interruption; M. Bénard reprit alors :

— Allons, camarade, ce n'est pas fini.

— Non certes, répondit le soldat, il y en a encore de toutes façons. Il y a encore la campagne de Prusse et la bataille d'Iéna, la prise de Berlin et la conversation des deux empereurs avec ce cornichon de roi de Prusse sur le Niémen, puis la paix de Tilsitt. Vient ensuite la guerre d'Espagne, la prise de Madrid, celle de Saragosse emportée rue à rue, maison à maison, chambre à chambre, par 40,000 Français contre 80,000 Espagnols.

Nous avons encore une guerre d'Autriche et une reprise de Vienne, et la fameuse bataille de Wagram où le duc de Raguse et Clauzel arrivèrent de deux cents lieues avec 20,000 hommes, et en se battant contre 40,0000, et ça juste à l'heure et à la minute dite par l'empereur, comme un voisin invité

pour manger la soupe, sans aller ni plus vite, ni plus doucement, et faisant route comme un courrier de la malle dont les relais sont marqués. Mais tout ça se ressemble, toujours des ennemis qui veulent s'y frotter et qui le sont régulièrement. Ça pourrait ennuyer la société, nous allons passer à un autre genre. C'était en 1810, l'empereur se sentait désolé de n'avoir pas un enfant pour lui laisser ce fameux empire qu'il avait établi. Ça se comprend, d'avoir besoin au cœur de donner ce qu'on a gagné. Pour ça, il lui fallut quitter sa femme, la bonne impératrice, et il fit venir, pour l'épouser, Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche. Ce fut une magnifique cérémonie. Il y a de quoi en admirer la représentation que vous allez voir au parfait. C'était dans

la grande salle du Louvre, où l'on avait construit une église d'occasion.

— C'est l'empereur et l'impératrice qui sont à genoux. Le curé qui les bénit, c'est le cardinal Maury, archevêque de Paris, un célèbre abbé qui prenait des pistolets en guise de burette pour dire la messe à son aise à la Convention. Derrière l'empereur, vous voyez d'abord son frère Louis, roi de Hollande, qui faisait le dégoûté de son royaume. Cet autre qui a l'air tout jeune, c'est Jerôme, roi de Westphalie, encore un frère de l'empereur, encore un roi. Plus loin, le prince Borghèse. . . . . beau-frère de Sa Majesté. Celui-ci, qui est si magnifiquement pomponné, c'est Joachim Murat, roi de Naples, un terrible soldat, encore un beau-frère. Le der-

nier, c'est le prince Eugène, vice-roi d'Italie, le fils de l'impératrice Joséphine. Vous voyez comme quoi l'empereur plaçait agréablement sa famille. Pour le moment, le roi Joseph se débarbouillait en Espagne du mieux qu'il lui était possible. Derrière l'impératrice, vous voyez la femme de Joseph, la princesse Julie, reine d'Espagne; à côté d'elle, la reine Hortense, la reine de Westphalie, la vice-reine d'Italie, la princesse Elisa, grande-duchesse de Toscane; la princesse Pauline, belle au suprême degré, deux sœurs de l'empereur; la princesse Caroline, reine de Naples : en tout, quatre rois et cinq reines.

Voilà le soigné, le reste n'est plus qu'un tas de maréchaux[1], de princes, de ministres, l'archichancelier,

l'architrésorier, tous les archiquoi de l'empire, des princesses de tous grades; des duchesses à la douzaine, des généraux à en revendre. Tout ça vêtu de velours de soie avec des habits brodés sur toutes les coutures, des plumets, de crachats en diamants, sans compter le sénat, qui faisait queue en arrière, et un régiment de chambellans rouges comme des suisses, avec des clefs d'or au derrière, enfin une cérémonie où on a calculé qu'il y avait pour 11 millions d'habits brodés. Un an après, c'était pas si magnifique, mais c'était bien plus beau. Imaginez-vous le jardin des Tuileries rempli de plus de 200,000 personnes qui marchaient doucement comme dans la chambre d'un malade, qui parlaient bas comme de peur de l'éveiller, un petit ruban de rien ser-

vait de garde autour du château et empêchait le bruit d'approcher. La princesse Marie-Louise allait accoucher; ça sera-t-il un garçon ou une fille? voilà la question, comme si chacun eût attendu son premier enfant. On s'amassait petit à petit, on savait que le canon devait annoncer la naissance, cent pour un garçon, vingt pour une fille. C'était comme un bourdonnement tout à l'entour des Tuileries. Voilà tout à coup le canon qui part, ce fut un miracle; Paris se tut, les voitures s'arrêtèrent dans les rues, les piétons se tinrent immobiles; dans la maison, chacun resta à sa place à l'endroit où il se trouvait; dans les Tuileries, rien que la respiration de 200,000 âmes qui écoutaient la tête penchée. Le canon lâche son second coup. On entend un

mot prononcé par tout le monde à la fois. — Deux, dit-on, — trois, quatre, cinq; on comptait chaque coup; ainsi ça dura depuis un jusqu'à vingt; à vingt, c'était comme si la mort eût passé sur toute la ville, un silence terrible rendait Paris muet. Le vingt et unième part, une immense acclamation lui répond. C'était tout Paris qui se redressait en criant : Vive l'empereur! Le roi de Rome est né, disait-on! Et pendant ce temps, Napoléon, derrière un carreau des fenêtres des Tuileries, pleurait de grosses larmes à travers lesquelles il regardait à la fois le peuple et son fils, ses deux enfants adorés, ses deux pauvres enfants qui n'ont plus de père.

— Ah! s'écria l'ancien payeur transporté, jamais un jour n'enferma pour

la France tant de grandeur et d'enivrement, tant de puissance et d'espoir. Oh! qu'est devenue cette gloire? que sont devenus cet avenir, cet homme et cet enfant?

— Vous allez le voir, répondit une voix sombre et fatalement empreinte d'amertume.

C'était le soldat silencieux qui venait de prendre la parole. On sentait à l'émotion de son accent que ce n'était pas de sa volonté qu'il allait parler ainsi. On comprenait que quelque chose de terrible qui lui remplissait le cœur demandait à déborder et à se répandre : nous écoutâmes.

— Bientôt mille intrigues ennemies forcent l'empereur à déclarer la guerre à la Russie. C'était la clef de voûte de son système qu'il fallait aller attacher

à Saint-Pétersbourg, c'était le monde européen dont il fallait exiler la cruelle Angleterre. Napoléon partit : 600,000 hommes le suivaient. Le 7 juin, il était à Dantzig; le 12, à Kœnigsberg, et le 24 il passe le Niémen, cinq ans jour pour jour après cette entrevue où, sur ce même fleuve, il avait donné la paix à la Russie et rendu son royaume au roi de Prusse; le 28, il entre à Wilna. C'est alors que commence cette guerre à la course, où les Français poursuivent jusqu'à Moscou des soldats et une armée, et n'atteignent que des incendies et des déserts. Oh! pour raconter les prodiges de cette campagne, les prodiges de victoires et de désastres, de constance infatigable et de désespoir infini, il faudrait à chaque jour un récit, à chaque général un historien, un

tableau à chaque combat; mais qui pourrait dire ou peindre tous les héroïsmes de cette année, parler à la fois de Murat, ce vaillant qui s'enivrait de guerre et de fanfares, jouant la vie de ses soldats comme la sienne, l'imprudent, et chassant de sa cravache les troupeaux de cosaques qui gênaient sa marche; parler de Davoust, ce lent et inflexible guerrier, ne pardonnant la guerre qu'à la victoire, et comptant chaque mort inutile comme un vol à la patrie; de Ney, ce brave des braves, si infatigable, si terrible, si grand général et si beau soldat, se donnant tout au combat, de sa tête et de son bras, de son génie et de son corps; d'Eugène, cette âme de dévouement qui se battait non en maréchal de l'empire, non en vice-roi d'Italie, mais en ami, en

fils de Napoléon, jetant sa vie à le servir pour que lui seul fût plus grand, triste et calme dans la victoire, fier et calme dans l'infortune ? Pourquoi nommerais-je Oudinot et non pas Poniatowski ? Si je racontais la mort de Gudin, il faudrait dire celle de mille autres : et faudrait dire les noms de ces braves du 46e, repoussant à Smolensk 6,000 hommes et leur soixante canons. Je sais qu'ils s'appelaient les enfants de Paris, ces voltigeurs du 9e que l'armée applaudissait, tandis qu'ils soutenaient comme un roc les efforts de toute la cavalerie russe. Mais personne ne peut plus dire quels furent ces cinquante voltigeurs du 33e, sur lesquels vint s'abattre et se briser la charge de 10,000 Cosaques. Laissons donc Ostrowno, Mohilew, Polotsk et tous ces

mille combats qui conduisirent les Français des bords du Niémen à ceux de la Moskowa. Prenons-les à cette bataille des batailles, où rien ne manqua, pas même la victoire, où tout fut immense, courage et génie, où tout fut surhumain, attaque et défense, bataille inouïe où commença l'espérance des vaincus et le désespoir des vainqueurs. Il y avait 130,000 hommes dans chaque armée, 260,000 combattants en présence et 1,200 pièces de canon prêtes à tonner. Le 7 septembre, à trois heures du matin, l'empereur était à cheval; à cinq heures, le soleil se leva sans nuage.

« — C'est le soleil d'Austerlitz, dit l'empereur. »

On battit un ban, on lut l'ordre du jour suivant :

« — Soldats, voilà la bataille que vous

avez tant désirée; désormais la victoire dépend de vous, elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, un prompt retour dans la patrie! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Wetepoketa, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée, et que l'on dise de vous : « Il était à cette « grande bataille sous les murs de Mos- « cou! »

A six heures du matin, un coup de canon, parti de la droite de notre armée, annonce la bataille, cent vingt bouches à feu entreprennent la lutte; Poniatowski et la droite s'engagent les premiers; le prince d'Ekmuhl avance avec le centre à sept heures; le prince Eugène met la gauche en mouvement.

Le 106e régiment de son corps d'armée a enlevé Borodino; il s'emporte au delà du village, l'infanterie des Russes l'enveloppe et l'écrase; le 92e se dévoue, s'élance au pas de course et le dégage, et ils rentrent à Borodino. Pendant ce temps, Davoust attaque vivement la première redoute; Compans marche en tête du 57e, il est blessé; Rapp vient prendre sa place, il marche encore le premier, il est blessé; c'était sa vingt-deuxième blessure. Les soldats se troublent; Davoust se montre devant eux, ils le suivent encore; Davoust est blessé. Alors Ney, avec ses trois divisions, accourt tête basse. Le 57e ne veut pas qu'on le devance, il resserre ses restes déchirés, et d'un dernier élan il atteint la première batterie ennemie, l'escalade et précipite les Russes qui

l'abandonnent, et cloue sur leurs pièces ceux qui s'obstinent à les défendre. Ney, lancé comme un lion furieux, atteint les autres redoutes de l'ennemi et les lui arrache. Alors la gauche des Russes étant aussi forcée, Napoléon ordonne à Murat de charger. Murat obéit et se montre le premier sur les hauteurs. Les Russes, culbutés, sont secourus par deux nouvelles divisions; elles accourent au pas de charge et surprennent Murat dans le désordre de sa victoire : les cavaliers se troublent, Murat veut les arrêter. Ils ne l'entendent pas. Cependant les rangs ennemis s'approchent. Condé y eût jeté son bâton de maréchal; Murat s'y jette lui-même; alors il se lève sur ses étriers, il frappe d'une main, de l'autre agite son panache de roi au-dessus de sa

tête découverte et appelle les soldats qui le laissaient prisonnier. A cet aspect, ils s'arrêtent, ils se rallient à sa voix; honteux et transportés de rage, ils reviennent à la charge; Ney était à leur suite, Ney promenant ses divisions sur le champ de bataille comme une massue qui frappait partout où il y avait danger. Murat, ainsi établi sur les hauteurs, était cependant dominé par la seconde ligne des batteries russes. L'empereur le voit.

« — Que Davoust les emporte, s'écrie-t-il. »

Davoust envoie Friant. Ce général se précipite, et du premier choc balaye les régiments qui couvrent les batteries.

Mais les Russes tentent un effort désespéré; artillerie, infanterie, cavalerie,

tout se meut, tout s'ébranle, tout tonne, douze cents pièces de canon déchirent les airs et font trembler le sol que les boulets labourent et creusent en larges sillons. C'est un effort immense, prodigieux, inouï, devant lequel des Français pouvaient seuls tenir un moment : ils y tinrent quatre heures, quatre heures de victoire immobile, quatre heures de carnage. Cependant nos rangs sont hachés, troués par la mitraille. Les soldats s'étonnent ; un des généraux, épouvanté de les voir ainsi tomber par milliers, ordonne un mouvement rétrograde. Murat court à lui, le saisit au collet, l'arrête.

« — Que faites-vous ? s'écrie-t-il.

« — Vous voyez, dit le général, on ne peut rester ici.

« — J'y reste bien, moi, dit Murat ;

soldats, face en tête, c'est ici qu'il faut se faire tuer. »

On resta. Ainsi de tous côtés chacun prodigue sa vie, ses efforts. Eugène, à gauche, se soutenait en désespéré contre les feux des canons qui l'écrasaient; ses soldats, à genoux dans des fossés, n'échappaient que par ce moyen au volcan de mitraille qui vomissait sur eux le fer et le plomb. Poniatowski, voyant que le centre s'est avancé, ne veut pas seul rester en arrière; il se précipite sur la position ennemie, il l'enlève : enfin Murat ordonne une charge générale sur toute la ligne; la cavalerie se déploie comme un vaste réseau et se déroule au galop d'un bout à l'autre de l'armée; elle enveloppe les Russes comme une chaîne de fer, les presse, les culbute et précipite leur re-

traite jusque dans le fond des bois. La nuit vient pour cacher leur déroute, et à la faveur de son ombre, ils osèrent se vanter d'une victoire; mais le jour du lendemain se leva pour montrer leur fuite. 30,000 Russes furent tués à cette bataille, 20,000 Français y périrent. Le 14, à une heure après midi, l'avant-garde française atteignit le mont du salut. Aussitôt elle voit devant elle Moscou, la ville sainte, Moscou et ses clochers aigus et ses dômes dorés où plane la croix grecque; Moscou, où nous attendaient en espérance le repos, l'abondance et la paix. Là, à Moscou, étaient la souveraineté de la France sur le monde, la gloire éternelle de l'armée. Tout fut oublié, fatigues, misères, morts, avenir. « Moscou! criait-on, Moscou! Moscou! » C'étaient des voix

qui avaient aussi crié : « Rome, Naples, Milan, Berlin, Vienne, Madrid, Lisbonne. » Moscou achevait, au front de l'armée, cette couronne des capitales.

— La voilà! s'écrie le vieux soldat, en nous faisant apparaître cette ville lointaine qui reluisait d'or au soleil, où les richesses des deux mondes, Asie et Europe, encombraient les bazars de leurs luxes réunis.

Et nous, transportés à ce moment, nous dans ce salon étroit où notre cœur bondissait comme au milieu d'un champ de bataille, nous criâmes aussi : « Moscou! Moscou! » et nous battîmes des mains à cette image pâle qu'éclairait la pâle lueur d'une bougie.

— Oui, s'écria le jeune soldat, c'est Moscou comme nous le vîmes une

heure, comme il ne dura qu'un jour, le temps de rêver l'empire du monde. Mais la main d'un homme, d'un forcené, à qui des Français ont fait bassement une vertu de ce que lui-même regarda comme un crime, la main d'un homme brisa tout cet avenir, engloutit les espérances et dévora l'empire français au Kremlin. A peine étions-nous dans la ville que la ville s'embrase, les toits s'écroulent et tombent avec fracas; le plomb qui les couvre ruisselle dans les rues, la cité s'abîme sur elle-même. Il fallut quitter Moscou. C'est alors que commença le grand désastre, cette longue marche de mort où l'armée ne laissa d'autre trace que ses cadavres. Ce n'étaient plus quelques hommes blessés dans une compagnie, une compagnie disparue d'un bataillon, un

bataillon qui manquait à son régiment, ou un régiment à sa division, c'étaient des corps d'armée qui mouraient tous à la fois. On ne comptait plus les morts : on avait plutôt fait de compter les vivants. Ici il n'y a plus à faire l'histoire de l'armée ni de son empereur; leur histoire fut celle de chacun : marcher à pied, sans pain, sans eau, sans munitions, sans espérance, soldats, généraux, empereur, voilà ce qu'ils firent tous. Les plus faibles tombaient et mouraient; les plus forts passaient et mouraient plus loin. L'or semait les routes à côté des membres épars des soldats. Il y en a qui buvaient le sang des chevaux; il y en a qui incendiaient des villages pour sentir une minute de chaleur. Là des misérables, frappés de vertige, s'approchaient du feu qui pre-

nait à leurs vêtements, et, fuyant avec des cris, allaient se consumer sur la glace comme les flambeaux de cet horrible convoi; d'autres les entouraient et se chauffaient à ce cadavre qui brûlait. Des mères jetèrent leurs enfants à la neige; des fils détournèrent la tête de leur père qui leur tendait les bras. Ainsi mouraient sans cesse tous ces braves d'Austerlitz et d'Iéna. Ils mouraient et ne se rendaient pas. Eugène, enveloppé avec 1,500 hommes, s'arrache à 20,000 Russes; Ney se défend, lui trentième, contre des milliers d'ennemis. L'empereur, cerné de tous côtés, son épée d'une main, un bâton de l'autre pour soutenir son corps malade, charge à pied à la tête des restes de sa garde. Un seul bataillon couvrait son flanc.

« — Ils ne sont que 500, dit Mortier.

« — Dites-leur de se battre comme 10,000, répondit Napoléon. »

Ils obéirent, les vaillants; ils moururent là. Enfin il faut céder; il faut se retirer. Quelques désespérés tentent la fuite.

« — Au pas ordinaire, crie l'empereur.

« — Au pas ordinaire, répète Davoust. »

Et le tambour bat le pas ordinaire à 3,000 Français qui passent devant 80,000 Russes.

La voix manqua au pauvre soldat. Nous-mêmes, serrés à la gorge, gardions un terrible silence. Chacun pleurait, mais tout bas. On nous disait cette histoire, où il y eut d'abord tant de joie et puis tant de larmes pour la

France, et nous savions bien que nous n'en étions pas à la plus fatale page. Le soldat continue :

— Ainsi la France avait perdu ses hommes ; elle donna ses enfants à l'empereur. Ses enfants vainquirent à Lutzen, à Dantzig, à Dresde, à Leipzig : ses beaux enfants, ses jeunes gens de salon, ses beaux gardes d'honneur, firent ce que n'avaient pu faire les grenadiers et les cuirassiers de la garde, ils écrasèrent la phalange des grenadiers russes.

— N'est-ce pas, dit la mère de Mme Bénard, avec des sanglots dans la voix, qu'ils se battirent là comme leurs pères, et que la trahison les vainquit ?

Les deux fils de Mme Bénard étaient morts à Leipzig.

— Oui, ils se battirent noblement.

Mais l'heure du malheur était sonnée, et l'Europe, levée tout entière, enferma Napoléon dans la France, comme un lion dans une arène. Oh! ce fut véritablement un lion, acculé qu'il était dans sa France, dans son asile. Il bondit de fureur, terrible, agile, rajeuni par le désespoir. Il triomphe à Champaubert, à Montmirail, à Vauchamp; il disperse et sépare ses ennemis. Il résume toute sa gloire en battant sur le sol français toutes ces nations qu'il avait vaincues chez elles. Enfin il est maître de sa fortune; il revient pour les broyer entre son armée victorieuse et les murs de Paris; mais Napoléon n'avait compté ses ennemis que parmi les étrangers. Paris ouvrit ses portes, et Napoléon dépose sa couronne. Oh! que ce dût être un affreux désespoir pour cet homme

qui avait fait de la France un pays de 51,000,000 d'habitants, de la voir ainsi foulée par le pied des étrangers, s'abandonnant elle-même plus que la fortune ne l'abandonnait. Il n'y voulut point croire, et, du fond de l'île d'Elbe, il crut sentir frémir l'indignation de la France sous l'humiliation que lui imposaient les nouveaux souverains. Il revint s'offrir à sa gloire, elle l'accepta de nouveau. Depuis Cannes, ce fut comme seize ans auparavant depuis Fréjus, il arriva en triomphe à Paris. Enfin Waterloo arriva. Pourquoi vous raconter cette bataille? La France doit l'apprendre par cœur; il faut l'enseigner à vos enfants pour qu'ils sachent que c'est là notre dernière lutte avec l'Europe, et que ce fut une défaite, et que la première bataille qu'elle livrera

doit laver Waterloo de notre histoire. Parlons donc de Napoléon durant ce jour. Je l'ai vu ; j'étais près de lui ; je l'ai reproduit sur ce verre comme il m'apparut durant cette infernale lutte entre lui et le monde.

— A midi, la bataille était gagnée ; chacun se réjouissait. Lui, l'œil tendu sur l'horizon, demanda si Grouchy venait. A deux heures, la bataille était gagnée. Les généraux qui l'entouraient parlaient déjà de Bruxelles et de la Belgique reconquise. Napoléon demanda si Grouchy venait. A quatre heures, la bataille était gagnée ; on avait près de soi Vienne et Berlin. L'empereur demanda si Grouchy venait. A cinq heures, la bataille était gagnée ; on crut revoir la Hollande et l'Italie réunies à la France, l'Autriche alliée, la Prusse

perdue, la Russie exilée chez elle. L'empereur demanda si Grouchy venait.

« — Soult, dit-il, avez-vous envoyé chercher Grouchy ?

« — Sire, répondit le maréchal, j'ai envoyé quatre aides de camp. »

L'empereur le regarda en face, il lui plongea son regard dans le cœur comme un poignard, et lui dit seulement :

« — Ah ! Monsieur, Monsieur ! Berthier en eût envoyé quatre cents. »

Puis il baissa la tête, et le premier coup de canon de Bulow fit passer un boulet au-dessus de lui ; la bataille était perdue. Il ne demanda plus rien à ses officiers et courut vers l'ennemi pour qu'il voulût bien le tuer. On le sauva, on lui épargna une balle au cœur pour le livrer à Sainte-Hélène.

— Voilà ce rocher où il mourut six

ans, prisonnier des Anglais, qui avaient compris qu'il n'y avait ni porte ni muraille que son nom n'eût bientôt fait tomber, et que 300 lieues de mers désertes, où sa voix se perdrait sans échos, pouvaient seules le garder invinciblement. C'est là qu'ils l'enfermèrent, pour que l'aigle captif brisât son âme contre les barreaux de sa cage. Et comme il tardait à mourir, ils lui resserrèrent son air et trouvèrent à l'exiler dans son exil : ce ne fut plus Sainte-Hélène qu'il resta à l'empereur de l'Europe, ce fut une maison, une chambre, moins qu'à un criminel de Botany-Bay. Ils pouvaient bien lui tirer un coup de fusil, mais la blessure eût saigné aux yeux du monde et sali toute l'histoire d'Angleterre ; et comme on ne voit pas saigner le cœur, c'est au cœur

qu'ils le frappèrent, les assassins ! l'outrageant en valets de bourreaux, lui disputant son pain, son lit, son ombre. En Sibérie, ils lui eussent disputé son soleil. Ils furent patients à la torture. L'âme de feu et le corps de fer du prisonnier mirent six ans à s'user tout à fait. Enfin, après avoir longtemps regardé à l'horizon où était la France, à l'horizon où était son fils, à l'horizon où était sa vie, il baissa encore une fois sa tête et permit à la mort qui attendait de s'approcher. Elle vint, lente et tortionnaire, avec des déchirements et des angoisses dans la poitrine. Il lui fallait de tout, à cette immense vie : de la douleur comme celle d'un Dieu tombé, de la douleur comme celle d'un misérable sur un grabat. Bientôt il pensa à la France, il se souvint de ses

vieux soldats, il leur distribua le peu qu'il avait, et quand il ne lui resta plus rien, il inscrivit leur nom sur son testament. C'était l'immortalité. Enfin, quand tout fut prêt, il plaça devant lui l'image de son fils, le pauvre père ! il s'enveloppa dans le manteau de Marengo, le vieux général ! il se jeta sur le lit de fer où il s'était reposé de quarante-neuf batailles rangées, le grand empereur ! et il mourut.

Maintenant, il dort sous un saule au pied duquel murmure un ruisseau, et rien ne trouble le silence de cette tombe, où devraient s'incliner tous les soldats du monde, que la prière furtive de quelque jeune fille qui vient y cueillir des fleurs, et les pas du soldat anglais qui veille en tremblant sur le mort qui dort à ses pieds.

A ce moment, comme par un hasard inouï, la flamme qui éclairait ce tableau s'éteignit, nous ne vîmes plus rien, mais nous entendîmes un léger murmure près de nous : c'étaient les enfants et les domestiques qui, d'instinct et de douleur, s'étaient mis à genoux et priaient. Nous n'osions que pleurer, nous. Oh! c'est qu'il faut être peuple pour faire ce qu'on sent dans son âme, sans fausse honte, sans crainte, sans calcul. Si les soldats de l'empereur eussent été toujours jeunes et pauvres, on ne nous eût pas raconté en cachette cette histoire qui était la nôtre, et cette histoire n'eût pas été celle qu'on nous racontait.

BATAILLE D'AUSTERLITZ

Quand un homme comme Napoléon se lève parmi les nations, tant qu'il vit et qu'il y marche, les agitant toutes ensemble du moindre de ses mouvements, aucun jugement n'est possible sur cet homme : l'admiration est réputée flatterie et la sévérité s'appelle haine. Un jour arrive cependant où l'homme, quelque prodigieux qu'il ait

été, doit passer sous un niveau qui le ramène à la hauteur de la plus misérable humanité; ce jour, c'est celui de sa mort, ce niveau, c'est la tombe. Alors les nations, débarrassées de cette vie importune, incapables de lever les yeux jusqu'au front du colosse tant qu'il a été debout, se prennent à mesurer le cadavre à l'aise quand il est gisant par terre; alors quelquefois elles s'étonnent de la petitesse de ce qui les a dominées, et quelquefois aussi de l'immensité de ce qu'elles ont méconnu. Ainsi fut-il de Napoléon. Ce fut le jour qu'il mourut qu'on vit la place qu'il tenait dans le monde; ce fut à l'heure qu'il tomba que ses œuvres grandirent autour de lui; et l'on pourrait dire de cette innombrable quantité d'actions éclatantes, de nobles institutions et de

bienfaits qu'il nous a légués, qu'on ne les a aperçus, comme les étoiles au ciel, que lorsque le soleil a été couché.

De toutes les gloires qui ont couronné ce nom, celle du guerrier a été la plus éblouissante. Elle est aussi la plus chère aux Français, car c'est elle à laquelle ils participaient le plus. Ils étaient les soldats vainqueurs du capitaine vainqueur; l'éclat qui rayonnait autour du chef éclairait au loin jusqu'au dernier de ses compagnons; et, pour les enfants de la France, il avait fait de leur nom un titre de noblesse, car chacun pouvait répondre hautement à Vienne, à Madrid ou à Berlin : Je suis Français, comme autrefois il eût dit : Je suis gentilhomme.

Avec lui toute cette gloire n'est pas

tombée, et si quelque guerre se rallumait entre nous et l'Europe, elle serait le premier rempart de nos frontières et l'avant-garde de nos jeunes bataillons.

C'est pour donner une idée à nos jeunes lecteurs des merveilles de cette gloire militaire, et de l'ivresse qu'elle produisait, que nous leur raconterons en quelques pages une de ces immortelles batailles dont le nom est populaire dans toutes les langues de l'univers.

Le 24 septembre 1805, l'empereur partit de Paris.

Le 21 octobre, après les combats de Wertengen, de Guntzburg, d'Albeck, d'Elohingen, de Langenau, de Neresheim et la capitulation d'Ulm, il adressait cette proclamation à ses soldats :

« SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE !

« En quinze jours nous avons fait « une campagne ; ce que nous nous « proposions de faire est rempli. Nous « avons chassé de la Bavière les trou- « pes de la maison d'Autriche et rétabli « notre allié dans la souveraineté de « ses états.

« Cette armée qui, avec autant d'os- « tentation et d'imprudence, était ve- « nue se placer sur nos frontières est « anéantie.

« Mais qu'importe à l'Angleterre ! son « but est rempli : nous ne sommes plus « à Boulogne, et son subside ne sera ni « plus ni moins grand.

« De cent mille hommes qui compo- « saient cette armée, soixante mille

« sont prisonniers. Ils iront remplacer « nos conscrits dans les travaux de la « campagne.

« Deux cents pièces de canon, tout le « parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous « leurs généraux sont en notre pouvoir. « Il ne s'est pas échappé de cette armée « quinze mille hommes:

« Soldats, je vous avais annoncé une « grande bataille; mais, grâce aux mau-« vaises combinaisons de l'ennemi, j'ai « pu obtenir les mêmes succès sans « courir aucune chance; et, ce qui est « sans exemple dans l'histoire des na-« tions, un si grand résultat ne nous « affaiblit pas de plus de quinze cents « hommes hors de combat.

« Soldats! ce succès est dû à votre « confiance sans bornes dans votre em-« pereur, à votre patience à supporter

« les fatigues et les privations de toute « espèce, à votre rare intrépidité.

« Mais nous ne nous arrêterons pas « là : vous êtes impatients de commen- « cer une seconde campagne.

« Cette armée russe, que l'or de l'An- « gleterre a transportée des extrémités « de l'univers, nous allons lui faire « éprouver le même sort.

« A ce combat est attaché plus spé- « cialement l'honneur de l'infanterie « française ; c'est là que va se décider « pour la seconde fois cette question « qui l'a déjà été une fois en Suisse et « en Hollande, si l'infanterie française « est la première ou la seconde de l'Eu- « rope.

« Il n'y a pas là de généraux contre « lesquels je puisse avoir de la gloire à « acquérir : tout mon soin sera d'obte-

« nir la victoire avec le moins possible « d'effusion de sang. Mes soldats sont « mes enfants. »

Quelques jours après, Napoléon était à Munich, il avait exécuté le passage de l'Inn, livré les combats de Ried, de Lambach, de Lover; passé l'Ens, battu les ennemis au combat d'Amstetten; le 13 novembre il était à Vienne; encore quelques jours, il s'avance en Moravie, et le 2 décembre il tenait parole à son armée à Austerlitz.

L'avant-veille il lui adresse cette proclamation :

« SOLDATS !

« L'armée russe se présente devant « vous pour venger l'armée autrichienne « d'Ulm; ce sont ces mêmes bataillons

« que vous avez battus à Hollabrunn, et « que depuis vous avez poursuivis cons« tamment jusqu'ici. Les positions que « nous occupons sont formidables, et, « pendant qu'ils marcheront pour tour« ner ma droite, ils me présenteront le « flanc.

« Soldats! je dirigerai moi-même « vos bataillons : je me tiendrai loin « du feu, si, avec votre bravoure ac« coutumée, vous portez le désordre et « la confusion dans les rangs ennemis; « mais si la victoire était un moment « indécise, vous verriez votre empereur « s'exposer aux premiers coups; car la « victoire ne saurait hésiter, dans « cette journée surtout, où il y va de « l'honneur de l'infanterie française, « qui importe tant à l'honneur de toute « la nation.

« Que sous prétexte d'emmener les « blessés on ne dégarnisse pas les rangs, « et que chacun soit bien pénétré de « cette pensée qu'il faut vaincre ces sti- « pendiés de l'Angleterre, qui sont ani- « més d'une si grande haine contre no- « tre nation.

« Cette victoire finira notre campa- « gne, et nous pourrons reprendre nos « quartiers d'hiver, où nous serons « joints par les nouvelles armées qui se « forment en France; et alors la paix « que je ferai sera digne de mon peu- « ple, de vous et de moi. »

Le soir même, l'empereur, voulant juger de l'effet qu'avait produit cette proclamation, se rend à pied dans tous les bivouacs pour les visiter incognito; mais à peine y est-il arrivé qu'il est

reconnu par les soldats ; les premiers s'imaginent, pour éclairer sa marche, de rouler la paille sur laquelle ils couchaient et de l'attacher comme un flambeau au bout de leurs baïonnettes ; mais dès que quelques-uns ont accompli leur dessein tous les bivouacs imitent cet exemple, et près de 50,000 fanaux ainsi allumés montrent à l'empereur son armée debout devant lui ; tandis que ces flambeaux s'agitaient dans l'air, d'enthousiastes acclamations accueillaient Napoléon sur son passage.

Un des plus vieux grenadiers s'approche de lui et lui dit, en faisant allusion à sa proclamation :

« — Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'aura-

à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

« — Ce sera notre bouquet! s'écrie-t-on de tous côtés. »

Lorsque l'empereur rentra à la mauvaise cabane de paille que ses grenadiers lui avaient construite, il dit aux généraux qui l'entouraient :

« — Messieurs, voilà la plus belle soirée de ma vie. »

Si les Russes avaient pu être témoins de ce spectacle, sans doute ils eussent perdu de leur jactance, et ils n'eussent point parlé aussi légèrement qu'ils le faisaient de cette armée qu'ils devaient, disaient-ils, anéantir du premier choc, et conduire prisonnière en Russie. Mais

la fortune leur devait la terrible leçon qu'ils reçurent dans cette occasion. D'ailleurs Savary, envoyé à l'empereur Alexandre, avait été témoin de la fatuité de leurs jeunes officiers et en avait rendu compte à Napoléon, qui lui-même avait reçu l'aide de camp russe Dolgorowki, dont l'impertinence l'eût sans doute indigné si elle ne lui eût fait pitié.

Napoléon, au contraire, ménagea cette sotte confiance des Russes en leur supériorité. Des démonstrations de crainte et d'embarras furent habilement ménagées en présence de l'armée ennemie, et le 2 décembre arriva.

A une heure du matin, l'empereur monta à cheval et parcourut lui-même tous les postes, s'informant partout de ce que les grands-gardes avaient pu ap-

prendre de l'armée ennemie. Il sut que les Russes avaient passé la nuit dans l'ivresse, et qu'ils traitaient avec le plus profond mépris le peu d'Autrichiens qui, échappés à la première campagne, leur conseillaient un peu de circonspection.

Enfin le soleil se leva, et alors commença cette fameuse bataille que les soldats ont appelée longtemps la bataille *des trois empereurs* (1) ; que d'autres nommaient la bataille *de l'anniversaire*, et qui a gardé le nom de bataille d'Austerlitz, que Napoléon lui a imposé.

L'empereur, entouré de tous ses maréchaux, attendit que le jour fût tout à

(1) Napoléon, l'empereur d'Autriche et celui de Russie.

fait éclairci pour donner ses derniers ordres. Bientôt les brouillards du matin se dissipent, chacun des maréchaux s'approche de l'empereur, reçoit ses instructions, et part ensuite au galop pour rejoindre son corps, entouré lui-même d'un flot d'officiers et d'aides de camp.

Lannes court prendre le commandement de la gauche de l'armée ; il avait avec lui Suchet et Cafarelli. Bernadotte est appelé à diriger le centre ; les généraux Rivaud et Drouet commandent sous lui. Enfin l'empereur confie la droite de son armée au maréchal Soult, dont le corps d'armée se compose des divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand.

Murat réunit toute la cavalerie sous son commandement, et se place entre la gauche et le centre.

L'empereur, avec Berthier, Junot et tout son état-major, reste en réserve avec dix bataillons de sa garde, dix bataillons du général Oudinot et quarante pièces de canon. Bientôt il s'élance lui-même au galop, passe sur le front de la plupart des régiments :

« — Soldats ! leur dit-il, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui écrase l'orgueil de nos ennemis. »

Au 28e de ligne, presque tout composé de conscrits du Calvados, il dit :

« — J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui ! »

Il dit au 57e :

« — Souvenez-vous que je vous ai surnommé le terrible. »

Ainsi il enflamme tous les esprits.

Partout les cris de vive l'empereur !

lui répondent, et le signal du combat est donné.

Aussitôt Soult s'avance et coupe la droite de l'ennemi. Lannes marche sur sa gauche s'échelonnant par régiments comme dans un jour d'exercice. Murat s'élance avec sa cavalerie. Une canonnade de deux cents pièces s'engage sur toute la ligne, deux cent mille hommes en viennent aux mains; c'était un bruit horrible, un choc immense, une épouvantable lutte.

Cependant un bataillon du 4e de ligne se laisse enfoncer par la garde impériale russe à cheval. L'empereur le voit :

« — Bessières, Bessières, dit-il rapidement, tes invincibles à la droite. »

Il dit, Rapp se met à leur tête, et en peu d'instants les deux gardes impéria-

les à cheval sont face à face : ce ne fut qu'un moment. Au bout de quelques minutes, colonel, artillerie, étendards, tout était au pouvoir de Rapp.

La garde impériale française à pied voit ces exploits et murmure. Quatre fois elle demande à grands cris à se porter en avant, mais l'empereur la maintient, et, malgré leur amour, les grenadiers le maudissent alors.

« — Il n'y a jamais rien pour nous, s'écrie un soldat en pleurant de rage et en jetant son fusil.

« — Soldats, vous avez aussi votre gloire, restez calmes ! Votre immobilité combat et triomphe. »

Bientôt Rapp reparaît le sabre brisé, couvert de poudre et de fumée ; il mène à sa suite le prince Repnin, qu'il vient de faire prisonnier.

Cependant, des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie voient la défaite de leur garde ; ils tentent de la faire secourir, mais Bernadotte s'avance à son tour, et la victoire n'était déjà plus douteuse. Le corps de l'ennemi, qui avait été chassé de toutes ses positions, se trouvait à ce moment dans un bas-fond acculé à un lac qu'il passait en tumulte sur la glace ; l'empereur s'y porte avec vingt pièces de canon.

« — Faut-il les mitrailler ? demanda Berthier.

« — Il faut les anéantir, » répond l'empereur.

Et aussitôt, d'après son ordre, les canons, au lieu d'être dirigés sur les troupes, sont pointés sur la glace, ils la brisent par larges glaçons où des com-

pagnies entières flottent un moment et s'abîment ensuite; dix mille hommes périssent ainsi, poussant d'horribles cris, maudissant les imprudents souverains qui les ont exposés à la colère française.

L'empereur apprit ainsi le lendemain le résultat de sa victoire à la grande armée :

« Soldats,

« Je suis content de vous; vous avez, « à la journée d'Austerlitz, justifié tout « ce que j'attendais de votre intrépidité. « Vous avez décoré vos aigles d'une im« mortelle gloire. Une armée de cent « mille hommes, commandée par les « empereurs de Russie et d'Autriche, a « été en moins de quatre heures ou « coupée ou dispersée; ce qui a échappé

« à votre fer s'est noyé dans les lacs.
« Quarante drapeaux, les étendards
« de la garde impériale de Russie, cent
« vingt pièces de canon, vingt géné-
« raux, plus de trente mille prisonniers,
« sont le résultat de cette journée à ja-
« mais célèbre. Cette infanterie, tant
« vantée et en nombre supérieure, n'a
« pu résister à votre choc, et désormais
« vous n'avez plus de rivaux à redou-
« ter. Ainsi, en deux mois, cette troi-
« sième coalition a été vaincue et dis-
« soute. La paix ne peut plus être
« éloignée ; mais, comme je l'ai promis
« à mon peuple avant de passer le
« Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous
« donne des garanties et assure des
« récompenses à nos alliés.

« Soldats, lorsque le peuple français
« plaça sur ma tête la couronne impé-

« riale, je me confiai à vous pour la « maintenir toujours dans ce haut éclat « de gloire qui seul pouvait lui donner « du prix à mes yeux. Mais dans le « même moment, nos ennemis pen- « saient à la détruire et à l'avilir; et « cette couronne de fer, conquise par « le sang de tant de Français, ils vou- « laient m'obliger à la placer sur la tête « de nos plus cruels ennemis; projets « téméraires et insensés, que, le jour « même de l'anniversaire du couronne- « ment de votre empereur, vous avez « anéantis et confondus. Vous leur avez « appris qu'il est plus facile de nous « braver et de nous menacer que de « nous vaincre.

« Soldats, lorsque tout ce qui est né- « cessaire pour assurer le bonheur et la « prospérité de notre patrie sera ac-

« compli, je vous ramènerai en France. « Là, vous serez l'objet de mes plus « tendres sollicitudes. Mon peuple vous « reverra avec joie, et il vous suffira « de dire : J'étais à la bataille d'Aus- « terlitz, pour que l'on réponde : Voilà « un brave ! »

Deux jours après, il rendait les décrets suivants et témoignait ainsi sa reconnaissance à ses braves camarades.

PREMIER DÉCRET.

« Les veuves des généraux morts à la « bataille d'Austerlitz jouiront d'une « pension de 6,000 francs leur vie du- « rant; les veuves des colonels et des « majors, d'une pension de 2,400 francs; « les veuves des capitaines, d'une pen-

« sion de 1,200 francs, les veuves des « lieutenants et sous-lieutenants, d'une « pension de 800 francs; les veuves « des soldats, d'une pension de 200 « francs. »

SECOND DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

« Nous adoptons tous les enfants des « généraux, officiers et soldats français « morts à la bataille d'Austerlitz.

ARTICLE II.

« Ils seront tous entretenus et élevés « à nos frais; les garçons dans notre « palais impérial de Rambouillet, et les « filles dans notre palais impérial de « Saint-Germain. Les garçons seront

« ensuite placés, et les filles mariées « par nous. »

ARTICLE III.

« Indépendamment de leurs noms de « baptême et de famille, ils auront le « droit d'y joindre celui de Napo- « léon. »

Quelques jours encore après, il passa la revue de toutes les divisions de son armée et donna partout des marques de son contentement. A chacune, il témoigna, dans ses ordres du jour, sa satisfaction de sa brillante conduite. Enfin, à la revue de la division Vandamme, il arrive devant le front du 1er bataillon du 4e de ligne, qui avait ployé un moment sous l'effort de la garde russe. Il s'arrête, son visage se rembrunit, il

parcourt la ligne d'un coup d'œil irrité, et tout à coup il s'écrie brusquement :

« — Soldats, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous ai donnée? vous m'aviez juré de la défendre jusqu'à la mort. »

Un silence profond répond seul à cette vive interpellation. Cependant le major du régiment s'avance.

« — Sire, dit-il, le porte-drapeau a été tué au moment de la charge : immédiatement après on nous a ordonné un mouvement sur la droite, et ce n'est qu'alors que nous nous sommes aperçus que notre drapeau avait disparu.

« — Et qu'avez-vous fait alors sans drapeau? reprend l'empereur avec sévérité.

« — Sire, ajouta le major, nous avons

été chercher ceux-ci pour prier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange. »

Et deux grenadiers avancent portant chacun un drapeau enlevé à des régiments russes.

L'empereur les considère et semble hésiter un moment. Enfin il s'adresse au régiment :

« — Soldats, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

« — Nous le jurons ! répond le régiment entier.

« — Jurez-vous, reprend l'empereur, que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su ?

« — Nous le jurons ! répond encore le régiment.

« — Et vous garderez celle que je

vous donnerai, car un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu. »

Des cris tumultueux répondent encore :

« — C'est un serment solennel et terrible à la fois.

« — Eh bien ! dit l'empereur en souriant, je prends vos drapeaux et je vous rendrai votre aigle. »

Voilà quelle fut la conduite du seul corps qui ne fut pas irréprochable dans cette bataille. En tout autre occasion ç'eût été de la gloire ; à Austerlitz ce fut à peine une excuse.

RIVALITÉ

DE

MURAT ET DE DAVOUST

Malgré l'opinion, un peu anti-française, de certain général qui se plaît à jeter sur Napoléon tout le blâme des désastres de la guerre de Russie, malgré son admiration pour toutes les défaites des Russes, durant la marche de l'empereur jusqu'à Moscou, il est juste de reconnaître qu'il se trouve ailleurs que dans son imprudence et son inca-

pacité des causes essentielles de nos malheurs, et que le grand homme ne fut pas si niais qu'on nous le montre. Peut-être les doléances de certains généraux qui ont l'air de croire que la guerre peut se faire sans bras coupés ni hommes tués, peut-être aussi la mollesse de quelques-uns et la rivalité de quelques autres n'ont-elles pas peu contribué à jeter le désordre et le découragement parmi notre armée. Voici une preuve fatale de cette rivalité qui laissait les soldats incertains et qui leur enlevait souvent l'enthousiasme qu'il fallait à cette guerre.

Napoléon venait de mettre Davoust sous les ordres de Murat, qui commandait l'avant-garde de l'armée, et l'on était arrivé à Slawkow : c'était le 27 août. Le 28, Murat pousse l'ennemi

au delà de l'Osma. Avec ses cavaliers il passe la rivière et attaque vivement les Russes, qui s'étaient logés sur une hauteur, de l'autre côté de l'eau, et qui pouvaient aisément y soutenir un combat opiniâtre; ils le firent d'abord avec quelque succès, et Murat, voulant épargner, quoi qu'on dise, sa cavalerie dans un endroit dont le terrain était difficile, fit ordonner à une batterie de Davoust de soutenir son opération et d'inquiéter l'ennemi sur ses hauteurs. Il attend quelques moments pour juger de l'effet de cette nouvelle attaque; mais tout se tait, et les Russes, profitant de cette singulière inaction, se précipitent de leurs éminences et refoulent un moment la cavalerie du roi de Naples jusqu'aux bords de l'Osma, qui coule dans les creux d'un ravin, au fond duquel

elle est menacée d'être précipitée. Murat soutient les soldats de ses paroles, de son exemple, et envoie un nouvel ordre au commandant de la batterie; mais, encore une fois, rien ne répond à cet ordre, et bientôt on apporte au roi la nouvelle que le commandant, alléguant ses instructions, qui lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre sans l'ordre de Davoust, avait formellement refusé de tirer. Un moment de colère anime la figure du roi de Naples; mais un péril plus pressant l'appelle; les Russes continuent à presser la cavalerie. Il prend aussitôt le 4e de lanciers, le précipite sur l'ennemi, et enlève en un moment les hauteurs que Davoust pouvait balayer avec son canon.

Le lendemain, les deux lieutenants

de Napoléon se trouvaient en présence de lui : le roi de Naples, fort d'avoir justifié sa témérité par un succès; le prince d'Eckmuhl, calme dans son opinion basée sur une science souvent éprouvée. Murat s'était plaint amèrement des ordres donnés par Davoust à ses subordonnés. L'empereur l'avait écouté les mains derrière le dos, la tête légèrement penchée sur sa poitrine, cachant un air de satisfaction et jouant du bout du pied avec un boulet russe qu'il faisait rouler devant lui et qu'il suivait avec attention. Davoust, irrité, ne demeura pas sans réponse.

« — Sire, dit-il en s'adressant à l'empereur, il faut déshabituer le roi de Naples de ces attaques inutiles et imprudentes qui fatiguent l'avant-garde de l'armée. Jamais on n'a prodigué si

légèrement le sang des hommes; et, croyez-moi, Sire, ils sont bons à conserver dans une campagne telle que celle-ci.

« — Et le prince d'Eckmuhl a trouvé un excellent moyen pour cela, dit Murat avec dédain, c'est d'empêcher ses soldats de se battre; je croyais qu'il gardait cette recette pour lui. »

L'opiniâtre Davoust, qui avait assez prouvé qu'il était brave et qui voulait surtout prouver qu'il avait raison, s'adressa au roi d'un ton irrité et lui dit :

« — Et à quoi nous ont servi toutes vos attaques téméraires contre une armée qui opère une retraite savamment combinée et décidée d'avance, et contre une arrière-garde qui n'abandonne chacune de ses positions que lorsqu'elle est sur le point d'être battue!

« — Et pourriez-vous me dire, répondit le roi presque en ricanant, quand elle les abandonnerait, si on ne l'attaquait pas, et si on ne la mettait pas sur le point d'être battue ?

« — Elle les abandonnerait quelques heures plus tard, s'écria Davoust, qui avait jugé sagement le plan du général russe, parce que cette retraite est un parti pris et invariablement arrêté qu'on exécutera sans combattre ou en combattant, selon ce que nous ferons. Que gagnons-nous donc à attaquer des troupes qui se retireront demain si on ne les met en fuite aujourd'hui ?

« — De la gloire ! répliqua Murat.

« — Et nous y perdrons la moitié de l'avant-garde, continue aigrement Davoust, et nous arriverons sans cavalerie à Moscou, et nous verrons si la gloire

du roi de Naples, sans un cavalier sous ses ordres, nous y sera d'un grand secours. »

Murat, exaspéré, l'interrompit violemment.

« — Monsieur le maréchal, lui dit-il, vous ne trouveriez rien d'imprudent ni d'inutile dans ma conduite si j'étais sous vos ordres comme vous êtes sous les miens ; on sait que le prince d'Eckmuhl n'aime à obéir à personne ; qu'il lui plairait même assez d'être réputé le héros de cette expédition aux dépens même des plus élevés ; mais je lui jure, moi, qu'il y a part pour tous ; qu'il tâche de trouver la sienne. »

Le reproche avait frappé juste ; Murat avait appuyé avec intention sur ces mots : *Le prince d'Eckmuhl n'aime à obéir à personne*... et Napoléon avait lé-

gèrement froncé le sourcil. Davoust, qui avait compris qu'il avait été attaqué d'un côté qui donnait prise, et pour une chose dont il était souvent accusé, même par l'empereur, Davoust se hâta de protester que c'était son dévouement seul qui le portait à parler et à agir comme il le faisait. Murat l'interrompit plus violemment encore.

« — Alors, dit-il, c'est donc haine contre moi? Eh bien! il faut en finir. Depuis l'Égypte, c'est toujours ainsi; j'en suis fatigué; et si Davoust veut se rappeler qu'il a été soldat et moi aussi, s'il veut se rappeler qu'il porte un sabre et moi aussi... je lui donne... »

A ces mots, Napoléon, jusque-là indifférent à cette querelle, relève la tête, mesure Murat d'un regard qui fit expirer la parole sur ses lèvres, et lui dit,

avec cet accent d'autorité qu'il prenait rarement, mais qui était invincible :

« — Le roi de Naples n'a que des ordres à donner au prince d'Eckmuhl. »

Murat, satisfait de cette parole qui, malgré la dureté du ton, établissait son droit de commandement, se retira à son quartier général. L'empereur, demeuré avec Davoust, lui parla doucement. Mais, mieux secondé dans sa marche ardente et dans son désir d'atteindre l'ennemi pour en obtenir une bataille, par l'impétuosité de Murat que par la sage réserve de Davoust, il lui représenta avec amitié : « Qu'on ne pouvait « avoir tous les genres de mérite ; que « mener une avant-garde n'était pas « diriger une armée, et que peut-être « Murat, avec son imprudence, eût at- « teint Bagration, que lui, Davoust,

« avait laissé échapper par sa lenteur. » Malgré la douceur avec laquelle l'empereur parla à Davoust, il fut blessé de ces reproches, et il se retira à son tour plus irrité que jamais contre le roi de Naples. Une heure après, on fit dire à celui-ci qu'on renverrait en France le premier qui tenterait de pousser plus loin cette querelle.

Le lendemain, Murat et Davoust, de concert et d'après l'ordre de l'empereur, s'emparent de Viasma. Mais le surlendemain, le désaccord recommence, Murat retrouve l'ennemi devant lui, et sur-le-champ la pensée de combattre le saisit, l'ordre de l'attaque est donné. Sa cavalerie s'élance immédiatement sur celle des Russes; l'infanterie de ceux-ci la suit; Murat veut faire avancer la sienne, c'est-à-dire celle que Da-

voust commande sous ses ordres; il court vers la division Compans et se met lui-même à sa tête. Mais au même moment arrive le prince d'Eckmuhl, qui reproche amèrement à Murat le nouvel et inutile combat qu'il vient d'engager, et lui déclare qu'il ne soutiendra pas. Il défend à Compans de marcher; Murat renouvelle ses ordres, Davoust résiste plus violemment. A cette insulte, la colère du roi de Naples, d'abord furieux, se calme soudainement; il en appelle à son rang, à son droit; Davoust n'en tient compte, et Compans, incertain, obéit aux ordres réitérés de Davoust, son chef immédiat. Alors le roi de Naples se tourne, avec un calme inouï dans son caractère et une dignité superbe, vers Belliard, son chef d'état-major :

« — Belliard, lui dit-il, allez à l'empereur, dites-lui de disposer du commandement de son avant-garde, dites-lui qu'il a un général de moins et un soldat de plus. Quant à moi, je vais tirer ces braves gens de l'embarras où je les ai mis. »

Puis, s'adressant à Davoust, il ajoute :

« — Monsieur le maréchal, nous nous reverrons !

« — Sans doute, si vous en revenez, lui répond aigrement celui-ci, en lui montrant ses cavaliers presque en déroute.

« — J'en reviendrai, » lui réplique Murat avec un regard où se peint toute sa résolution.

Aussitôt, tandis que le prince d'Eckmuhl se retire, Murat court à sa cavalerie, la rallie de la voix, lui montre au

premier rang ces panaches hardis et ces dorures étincelantes qui appellent le danger; on l'entoure, on le défend, et comme il va en avant, il se trouve qu'on triomphe encore une fois.

« — Ah! s'écrie Murat, la gloire en est encore à nous seuls! »

Il quitte à ces mots le champ de bataille et rentre dans sa tente. Il y entre seul, et, tout échauffé de son combat, la main tremblante encore des coups qu'il a portés, il écrit un billet sur un papier gaufré et parfumé. A cet instant Belliard arrive; Murat, sans l'interroger sur le résultat de son message, lui tend le billet.

« — Belliard, lui dit-il d'une voix calme, portez ce billet à Davoust.

« — C'est un cartel? lui dit Belliard sans prendre le papier.

« — C'est un cartel, répond froidement le roi de Naples.

« — Je ne le porterai pas, » réplique résolûment Belliard.

Ce fut comme une commotion électrique qui frappa Murat à cette réponse. Il se retourne vers son chef d'état-major, le visage plus étonné, peut-être, qu'irrité :

« — Et vous aussi! lui dit-il d'une voix sourde et que la colère arrêtait.

« — Sire, sire, s'écrie Belliard, vous ne me rendrez pas complice de votre perte; l'empereur est résolu, et votre renvoi suivra votre première menace.

« — Eh bien! qu'il me renvoie; il y a à mourir ailleurs qu'ici, répond avec fureur le roi de Naples. Il oublie son armée d'Espagne, qu'il me la donne, qu'il me donne un régiment, qu'il me

laisse soldat s'il veut; je lui dois mon sang, ma vie; mais mon honneur, il est à moi. Belliard! entends-tu, Belliard, que mon honneur est à moi, et que j'étais brave avant qu'il fût empereur... Va porter ce billet, te dis-je...

« — Sire, répond vivement Belliard, vous lui devez aussi une couronne, une couronne dont vous ne devez pas compromettre la dignité contre un officier de l'empire...

« — Une couronne! interrompit Murat de plus en plus exaspéré; et cette couronne m'a-t-elle empêché d'être insulté en face, m'a-t-elle fait respecter? Voici, ajouta-t-il avec une joie cruelle et en saisissant son sabre et ses pistolets, voici qui m'a fait respecter toute ma vie et qui ne m'abandonnera pas... Va donc! Belliard, va donc!

« — Vous êtes roi, lui répondit le général, et Davoust refusera.

« — Alors, s'écrie Murat, ce sera un lâche...

« — Ce n'est pas vrai, réplique soudainement Belliard en regardant fièrement le roi de Naples. »

Murat tenait un sabre et des pistolets ; à ce démenti il considéra un moment, d'un air de stupéfaction, son chef d'état-major, calme et résolu devant lui. Tout à coup le visage du roi change d'expression ; la colère l'abandonne, une douleur terrible en détend la hautaine majesté, et Murat jette avec violence ses armes ; il les brise, il déchire ses habits, il arrache ses somptueux ornements, il les foule aux pieds ; il veut parler, il suffoque, il pleure.

« — Tu as raison, crie-t-il, Belliard ;

ce n'est pas un lâche, et il refusera. C'est moi qui suis un misérable roi qui ne peux rien, un roi que peut souffleter le dernier soldat! »

Et de grosses larmes roulent dans les yeux du héros, et il laisse tomber sa tête dans ses mains. Belliard profite de ce moment de faiblesse pour lui faire de sages représentations; il le calme, flatte son orgueil, excite son courage et finit ainsi :

« — Et si l'empereur donne à Davoust le commandement de l'avant-garde, Sire, il fera tout ce que vous auriez fait. »

Cette supposition réveille Murat de sa douleur; il se lève, il parcourt sa tente, et son œil sec et brillant lance des éclairs.

« — Oui, oui, dit-il avec feu, je res-

terai. On ne se bat qu'ici, ici seulement on fait la guerre : eh bien! je la lui arracherai. Tout pour moi, rien pour lui, pas une escarmouche, Belliard, je te jure qu'il ne verra pas un ennemi. »

Et il sort de sa tente et court à un avant-poste.

Maintenant, nous le demandons au général historien, que de malheurs ont pu résulter de pareilles dispositions dans de tels hommes?

INAUGURATION

DE

L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE

29 JUILLET 1836

Le matin de ce jour, la population se porta vers les Champs-Élysées. D'abord elle regarda en courant cette longue file de colonnes et de guirlandes de planches qui devaient s'éclairer le soir et border de feu la large avenue qui mène à l'arc de l'Étoile ; puis, arrivée au but, elle s'arrêta et considéra

avec stupéfaction le géant de pierre dépouillé de ses langes de bois.

Personne, tant qu'il était resté enveloppé de ses barricades et de ses échafaudages, ne s'était imaginé la taille du monument ; nul ne s'était figuré son aspect souverain et sa majesté colossale. Aussi l'effet de son apparition parmi nous a été merveilleux. A voir les pensées et l'émotion qu'il faisait naître dans la foule, tout déserté qu'il fût des pompes triomphales qu'on lui avait promises, on sentait de quel élan eût battu le cœur de la France si on l'eût conviée à une fête solennelle d'inauguration.

C'a été une grande faute de découvrir l'arc de triomphe si on ne voulait pas l'inaugurer. Il ne fallait montrer au peuple français la hauteur de ces portes

que pour lui dire que lui seul était encore assez grand pour y passer sans paraître petit. Mais on a humilié la nation devant elle-même en faisant de l'arc de l'Étoile une vaine décoration de théâtre qui manque d'acteurs à sa taille. Ce dernier rejeton de l'empire, cet enfant posthume de la gloire de nos pères, n'a pas trouvé des bras assez forts pour le présenter aux fonts baptismaux de la patrie. Ce fils qu'ils nous avaient légué, nous l'avons nourri, mais nous ne l'avons pas adopté ; il vit, mais c'est un orphelin sans nom.

Tout cela se disait et se pensait autour de l'arc de l'Étoile, et quand la nuit est venue, on a regardé en pitié cette double ligne de feu dont on l'avait couronné ; comme pour l'essayer, comme si la capitale de la France ne s'était enri-

chie que d'un large monument bien posé pour servir de perspective à une avenue, et qui sera d'un très-bon effet pour terminer une illumination de verres de couleur.

Aussi pourrait-on penser que le hasard a été juste en éteignant cette fête de lampions qu'on avait allumés dans les Champs-Élysées. En vérité, qu'on nous pardonne de nous être laissé dominer par cette foi superstitieuse qui courait parmi le peuple, pendant qu'il cherchait la fête de sa gloire, la tête sous la pluie et les pieds dans la boue : il disait que l'ombre de son empereur s'était levée debout sur le monument, et avait soufflé sur tous ces feux, qui n'éclairaient que la peur publique.

En effet, le peuple se souvenait si bien que le soleil obéissait à la fortune

de Napoléon et de ses armées, qu'il ne doutait pas que si l'on eût dit tout haut à l'orage que ce jour leur était consacré, l'orage n'eût fait comme autrefois, et n'eût reculé devant eux.

Mais nulle voix ne s'est trouvée assez forte pour le dire, et le jour, comme on sait, n'appartient pas aux morts. Dans toutes les croyances où la foi humaine les a mêlés aux choses de la terre, elle ne leur a laissé que la nuit; la nuit aux fantômes sanglants qui se dressent au chevet du lit des coupables, la nuit aux ombres amies qui viennent s'asseoir au pied de notre couche pour nous consoler; la nuit à Napoléon et à ses armées pour venir saluer leur monument, et y passer leur silencieuse revue.

C'est pour cela que la fête qui n'a

pas eu lieu durant le jour et parmi les vivants s'est célébrée la nuit et entre les morts.

En effet, toutes les lumières éparses dans cette vaste enceinte ont disparu une à une, la foule s'est retirée triste et mécontente; le bruit de ses mille pieds, le murmure de ses mille voix s'est lentement effacé; et puis, quand la solitude a été complète et le silence profond, un bruissement nouveau a glissé dans l'air comme le vol d'un oiseau; et une ombre colossale s'est posée au sommet de l'arc de triomphe. Autour d'elle voltigeait silencieusement le manteau bleu de Marengo et de Sainte-Hélène; elle portait ce chapeau à forme basse et à large envergure qui, dans l'ombre, semblait un aigle accroupi avec ses ailes déployées; le front pen-

ché en avant, elle laissait tomber ses regards sur la terre, et la fauve clarté qui descendait de ses larges prunelles enveloppait le monument comme d'un suaire de feu.

Alors une voix s'est fait entendre, qui a passé dans le silence, comme cette lueur dans les ténèbres, sans s'y mêler.

« — A moi, mon fils ! » a-t-elle dit.

Et le tombeau prisonnier de Schœnbrunn s'entr'ouvrit comme la fosse captive de Sainte-Hélène.

C'était pour l'ombre du père et du fils deux bans à rompre : celui de la mort et celui de l'exil. Cette nuit tous deux ont secoué cette double chaîne; et l'un, parti de Vienne, l'autre de Sainte-Hélène, se sont rencontrés debout sur l'arc de triomphe.

Puis Napoléon a tiré son épée et frappé du talon de sa botte le faîte du monument.

« — A moi ! à moi ! mes braves généraux et mes braves soldats, a-t-il ajouté ; venez montrer à mon fils l'empire que je lui avais fait, et qu'il n'a pas connu. »

Comme à la parole de Dieu le monde sortit du néant, tous ces vieux soldats sortirent de la tombe, à l'ordre de leur empereur, obéissants et empressés.

« — En bataille ! mes braves, en bataille ! » dit l'ombre de Napoléon.

Et tous se sont rangés le long de cette large avenue déserte, et à la place de ces guirlandes éteintes. Alors l'empereur a levé les yeux, et son regard, s'allongeant jusqu'à l'extrémité de cette

ligne, a éclairé ces 600,000 hommes morts, portant tous au front, non plus le numéro de leur régiment, mais le nom d'une victoire. Ces 600,000 hommes lui présentèrent les armes ; et l'empereur les salua. Puis il reprit encore :

« — Vois-tu, mon fils Napoléon, voilà l'avenue qui menait autrefois à mon palais des Tuileries. J'ai passé vivant parmi tous ces héros vivants. Écoute et regarde ; je vais te les nommer et te les montrer. »

Alors, appelant au loin, il ajouta :

« — A moi, mon fidèle Berthier, à moi ! viens commander la manœuvre et faire défiler mes beaux régiments. »

Et Berthier, s'étant placé à la droite de Napoléon, donna le signal du défilé, les tambours se mirent en tête, les mu-

siques s'accordèrent, les trompettes soufflèrent dans leurs instruments de cuivre, les timbaliers frappèrent leurs caisses, les chevaux se cabrèrent en hennissant, et tout cet appareil guerrier se mit en mouvement, sans que l'oreille humaine entendît le bruit de ces pas de géants, ni l'harmonie de ces marches triomphales, car c'était la revue des morts qui commençait, et les vivants étaient exclus. Enfin les premiers soldats arrivèrent sous l'immense voûte.

« — Regarde, regarde, mon fils Napoléon : voici Desaix, le sultan juste, qui est mort en me donnant une victoire pour gage d'adieu. Voici Kléber, le dur soldat, qui n'a baissé le front que devant moi, le seul à qui j'aie osé confier l'Égypte et qui me l'eût gardée, si le

poignard n'eût fait ce que n'avait pas osé le canon qu'il avait tant de fois abordé en face. »

Kléber et Desaix passèrent, et des milliers de soldats après eux, avec leur uniforme déchiré et le pantalon rayé tricolore, et Napoléon continua :

« — Vois-tu celui qui me tend la main? c'est Lannes, mon soldat et mon ami. Salut, salut, mon vaillant soldat, tu portes les drapeaux de Lodi, et tu tiens le sabre d'honneur de Marengo ; dis à la garde consulaire que je suis content d'elle. »

Lannes passa, et des milliers de soldats après lui, et Napoléon continua :

« — Regarde, mon fils, regarde comme ils passent! Voici Augereau, l'enfant du faubourg Saint-Marceau, le duc de Castiglione; il porte aussi un drapeau;

ce n'est pas, comme ceux de Lannes, un drapeau qu'il a pris à l'ennemi; c'est le sien, à qui il fit traverser le pont d'Arcole, c'est son drapeau que la France lui a rendu tout criblé de mitraille, ne sachant à qui le confier après lui. »

Augereau passa, et des milliers de soldats après lui, et Napoléon continua :

« — Celui-là qui vient ensuite, c'est Lefebvre ; tu vois tous ces soldats qui marchent à sa suite d'un pas infatigable, c'est ma vieille garde, ma garde d'Iéna. Salue ce noble soldat, mon fils; lui seul peut-être n'a légué à ses héritiers que l'or dont j'avais galonné son habit de maréchal. Près de lui un simple capitaine, Chambure, qui défendit avec tant d'audace la ville que Le-

febvre avait prise avec tant de courage. »

Et comme Lefebvre était passé, le jeune Napoléon s'écria :

« — Qu'est cela, mon père, qu'est cela ?

« — Ce sont mes braves grenadiers ; Oudinôt n'est pas à leur tête ; Oudinot est enseveli dans sa vie plus profondément que nous dans notre tombe.

« — Et ceux là qui viennent ensemble ?

« — Les deux Kellermann, le père et le fils, le seul père qui ait mérité, sans moi, la couronne de duc que je lui ai donnée ; le seul fils qui ait mérité sous moi de porter la couronne que j'avais donnée à son père. »

Les deux Kellermann passèrent, et Napoléon ajouta, en montrant du doigt ceux dont il parlait :

« — Là, dans cette voiture, blessé comme il était à Wagram, Masséna, à qui j'ordonnais de vaincre et qui était toujours vainqueur : à côté de lui c'est Rampon, et après Rampon, l'invincible 32ᵉ demi-brigade, une citadelle de braves, commandée par le plus brave, le bouclier de mes armées porté par un bras de fer.

« — O mon père ! comme ils passent vite tout sillonnés de glorieuses blessures ! à peine m'en avez-vous nommé un sur cent de tous ces illustres généraux.

« — C'est que la nuit est courte et que l'heure vole. Pressez vos rangs, mes soldats, que je vous voie tous avant le jour. »

Et l'armée défilait rapidement, sortant de l'ombre, rentrant dans l'ombre, et à chaque division, à chaque bataille

qui traversait la porte immense, un hourra s'élevait, disant :

« — Vive l'empereur ! »

Ils virent ainsi passer les chasseurs, avec leurs colbaks aux flammes penchées, les escadrons de Polonais hérissés de lances, les hauts grenadiers sur leurs grands chevaux de bataille, les légers vélites et les lourds dragons courant sur les pas de Bessières.

Puis, c'étaient des soldats aux traits basanés par le soleil d'Espagne, vainqueurs à Saragosse, à Lérida, à Badajoz, à Tarragone, à Tudela, à la Corogne, et à leur tête Pérignon, Suchet, Junot, Dugommier, ceux qui surent combattre sans être guidés par le maître de la victoire. Et comme l'empereur et son fils les regardaient passer sans cesse ainsi que les flots d'une mer

à qui on a livré une vaste écluse, le jeune Napoléon dit à son père :

« — Et celui-ci qui porte tant de gloire sur son front modeste et qui pleure en vous tendant les bras, quel est-il, mon père ?

« — C'est mon premier fils ; celui-là, c'est ton frère Eugène Beauharnais, celui qui s'était donné à moi au point de bénir le jour où tu es né, le jour qui lui enlevait une couronne. Sous ce titre de vice-roi, regarde, il y a un cœur de citoyen ; sous cet uniforme si bravement porté, l'âme d'un sage ; sous ce dévouement de soldat, le cœur et la tendresse d'un fils. Admire-le, enfant, puisque tu n'as pu l'imiter. »

Mais comme Napoléon disait cela, voici un tourbillon de poussière qui s'élève, et son fils s'écrie :

« — Voyez, mon père, voyez ce cheval qui se cabre et qui bondit, ce sabre qui luit comme un éclair, ce panache qui domine la foule comme un drapeau.

« — Ah! c'est Murat; le voilà, mon lion à la crinière ondoyante, mon lion, qui se battait seul contre des nuées d'ennemis. Doucement, doucement, mon beau soldat! pourquoi courir ainsi devant toi? tu n'as plus 600 lieues de pays à conquérir au galop; pourquoi parles-tu à tes cavaliers et éperonnes-tu ton cheval? il n'y a pas d'ennemis derrière cette porte. Ne baisse pas ainsi la tête pour passer sous la voûte; si grand que tu sois et que je t'aie fait, je l'ai faite encore plus haute que toi, roi Murat, brave Murat, soldat à couronne. Ne regarde pas d'un œil farouche ton vieil ennemi Davoust; ne lui

montre pas la pointe de ton sabre, et ne lui fais pas signe de venir se battre à l'écart. Écoute Belliard, qui te dit qu'un roi ne jette pas son sang à un duel; et parce que tu gouvernes la mort, parce que tu la braves à toute heure, ne méprise pas celui qui s'était fait avare du sang de ses soldats.

« — Et quel est celui qui vient après eux, pâle et triste, et laissant pendre le long de sa cuisse le sabre recourbé que son bras ne peut plus soutenir?

« — C'est Poniatowski, l'enfant sans patrie, qui avait adopté la patrie la plus brave pour se croire encore dans la sienne; c'est Poniatowski, le Polonais, l'intrépide.

« — Et celui qui traîne à sa suite les prisonniers de toutes les batailles?

« — C'est Rapp, toujours blessé et

toujours guéri la veille de la victoire, qui a arrosé les champs de bataille de plus de sang qu'il n'en faudrait à la vie de dix hommes. Et maintenant, mon fils, incline-toi et fléchis le genou.»

Le jeune Napoléon obéit; et Napoléon ajouta, en lui montrant au loin une ombre qui dominait toutes les autres :

« — Voici Ney. Avant que je lui eusse donné le titre de duc, il s'appelait l'infatigable; avant que je l'eusse appelé prince, il se nommait le brave des braves. »

Et, s'adressant à lui, l'empereur continua d'une voix basse :

« — D'où viens-tu, mon brave Ney, ainsi pâle et couvert de sang? Est-ce de la Moscowa, où tu promenas ta division par le champ de bataille, comme

une massue de géant renversant les corps d'armée à chaque coup que tu frappais? reviens-tu de ta longue marche à travers les déserts et la faim? Ne sois pas ainsi abattu, mon brave Ney, tu sais bien que je vais à toi, et que j'ai pris mon bâton pour aller te chercher à pied dans la neige. Quoi! rien ne peut te rendre l'audace de tes jours de combats? Quelles sont donc, juste ciel! ces douze blessures que tu n'as pas rapportées de tes vingt-deux campagnes? Ah! je vois, les balles des vétérans de mon armée ont ouvert et percé cette noble et fière poitrine, qu'avaient respectée vingt batailles rangées et soixante combats. Regarde-le, mon fils, il est mort comme un coupable, ce grand guerrier qui était un ami, et ce n'est pas le seul, parmi ceux qui

passent, qu'on m'a tué ainsi. Vois-tu Labédoyère, mon jeune brave colonel? ils l'ont tué! Vois-tu Brune, vois-tu Ramel? vois-tu les frères Faucher? la dernière goutte de tout le sang qu'ils avaient versé pour la France, c'est la France qui l'a versée. Mais levez le front, mes braves héros, l'heure est venue où le supplice vous est compté comme une victoire; levez le front, et lisez vos noms que je consacre à l'immortalité.»

Et Napoléon ayant baissé son épée jusque sous la voûte, l'éclair de gloire qui en jaillit fit lire à tous les héros leurs noms gravés dans la pierre, et plus profondément encore gravés dans l'histoire; et les morts virent ainsi ce que n'ont point vu les vivants.

Puis le jour est venu, et avec les

ombres du ciel se sont enfuies les ombres de la tombe, et la sentinelle qui veillait à la porte de l'Arc a raconté comment, durant toute la nuit, le vent avait gémi avec de longs sifflements à travers les feuillages des Champs-Élysées et sous les voûtes de l'Arc de Triomphe.

LE TOMBEAU

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

Il y a vingt-cinq ans, le 18 juin 1815, l'empereur Napoléon livrait sa dernière bataille contre l'Europe; le 22 juin, Napoléon déposait une seconde fois sa couronne impériale; le 29, Napoléon Bonaparte quittait la Malmaison; le 15 juillet, le général Bonaparte montait sur le *Bellerophon* et était prisonnier des Anglais : il n'y eut pour lui

que vingt-sept jours entre le trône et l'exil.

Il pouvait tomber plus vite; une balle eût pu le frapper à Waterloo, mais alors il serait tombé couronné et l'épée à la main, et peut-être n'eût-on pas osé traîner son cadavre aux gémonies comme on y traîna sa vie.

Cependant la chute fut rapide; mais si rapide qu'elle fut, elle dut avoir pour lui toutes les douleurs de la plus lente agonie; rien ne lui manqua de ce qui achève les grandes infortunes. Il faut nous en souvenir pour que les folles exaspérations du passé soient un avertissement salutaire pour les haines aveugles du présent.

Il trouva la trahison dans ses conseils, il la trouva dans ses armées, il la trouva dans sa famille; ministres qu'il

avait faits, maréchaux qu'il avait faits, rois qu'il avait faits, tous fournirent à sa chute leur part d'ingratitude.

Dans la route qu'il eut à parcourir entre son dernier palais et sa première prison, il entendit plus d'une fois, à travers les gémissements du pauvre peuple, les imprécations des riches proscrire jusqu'à sa fuite et demander sa tête comme celle d'un criminel.

Tout lui disait l'anathème qui le poursuivait, tout, jusqu'à ces dévouements furtifs qui se glissaient obscurément à ses côtés et qui lui offraient à voix basse de mourir pour lui, sans que nul eût osé pousser ce courage jusqu'à le défendre tout haut.

Si vite qu'il ait quitté cette terre de France, il put encore entendre l'écho de ces acclamations joyeuses qui ac-

cueillaient l'entrée des rois vainqueurs de la patrie, en signe de haine contre celui qui l'avait faite si grande ! Parmi ces acclamations, il distingua sans doute les refrains furieux de ces farandoles frénétiques que les belles dames de Paris dansaient autour de la tente des cosaques, jetant ainsi à leurs pieds la chasteté et la pudeur du pays, pour se réjouir de ce que Napoléon ne jetterait plus leur fils à l'encontre de la lance de ces barbares. Il vit aussi la corde attachée au cou de son image de bronze et tirée par des Français ; et comme si ce n'eût pas été assez de cette insulte inutile, on lui infligea le dernier et le plus infamant supplice, on décapita sa colonne !

Il ne faut pas l'oublier, Napoléon ne quitta pas la France comme un noble

proscrit, comme un vaincu respecté, il en fut chassé comme l'ennemi public, il en fut chassé comme un fou furieux, comme un tigre altéré de sang, il en fut chassé comme un lâche, car on lui reprocha tout, jusqu'à sa vie, qu'il n'avait pu perdre à Waterloo, et qu'il portait avec tant de courage aux tortures de Sainte-Hélène (1) !

Ce qu'il souffrit dans cet exil, grâce à Dieu, ce n'est pas nous qui avons à en répondre à l'histoire. Nous avons pu le vouloir mort dans une heure de délire et d'erreur, mais ce n'est pas nous qui pendant six ans l'avons assassiné jour par jour, heure par heure, minute par minute; nous avons pu un instant lui nier sa gloire, mais nous, durant six

(1) Voir la note page 285.

ans, nous ne lui avons pas disputé son pain et son air... enfin, après vingt-cinq ans, le jour de l'expiation est venu pour tous. Que l'Angleterre trouve que ce soit assez, pour sa justification, de nous rendre le cercueil de Napoléon, elle peut le croire, et seule elle est responsable de son passé; mais ce n'est pas assez pour nous que de donner à l'empereur un tombeau aux Invalides.

En effet, est-ce le grand guerrier que vous voulez honorer en le plaçant sous ce dôme où pendent les drapeaux pris aux ennemis de la France, où veillent les vétérans mutilés de nos armées? mais alors il faudrait qu'il y fût seul, ou qu'il y fût avec d'autres que ceux qui y sont déjà. Que peut avoir de commun la tombe de Napoléon avec celles de Vauban et de Turenne? Pré-

tendez-vous donc le descendre au rang de ces grands capitaines, et n'a-t-il comme eux qu'une couronne de soldat sur la tête?

S'il doit régner là en empereur, dans sa mort comme dans sa vie, donnez donc alors pour piédestal à sa tombe les tombes de tous ses généraux : apportez-y les cendres de Masséna, apportez-y celles d'Augereau, celles de Lefèvre, celles de Bessières, celles de Brune, et celles surtout d'un homme qu'il fit plus grand après sa mort qu'il ne l'a fait pendant sa vie, apportez-y celles de Montebello qu'il a pleuré.

Si l'heure a sonné du retour des exilés, allez redemander à Naples la tête et le corps séparés de son frère Murat, à la Bavière le cadavre de son fils Beauharnais, ramenez avec lui ceux qui

sont morts comme lui loin de la patrie.

Si le temps est venu de la réhabilitation pour les proscrits, apportez là le cercueil de Labédoyère, son jeune colonel, celui de Mouton-Duvernet, son brave général, celui de Ney, son grand soldat ! ramassez toutes ces tombes semées dans le monde, celle de Poniatowski, aux bords glacés de la Bérésina, celle de Kleber, sous les sables brûlants de l'Afrique ; parcourez toutes les nations, remuez tous les champs de bataille, et de toutes ces pierres tumulaires faites une base assez vaste et assez forte pour ne pas plier sous le poids de la tombe souveraine ; élevez alors le monument de Napoléon ; élevez-le jusqu'à ce que ce dôme de pierre et d'or des Invalides le coiffe comme un casque, et alors peut-être le grand ca-

pitaine aura une tombe digne de sa gloire militaire.

Mais vous ne pouvez faire cela ; et d'ailleurs, Napoléon n'a-t-il été grand que sur les champs de bataille ? Il fut notre légitime souverain, dites-vous, et cependant il ne doit point reposer dans la sépulture ordinaire des rois.

Est-ce donc parce que Napoléon n'était point de race royale qu'il ne doit point reposer à Saint-Denis ? A-t-on craint de légitimer l'élection nationale en la mettant au rang de la légitimité de droit divin, et ne consentirait-on à consacrer l'empire de Napoléon que comme un fait de son génie, et non comme un droit du peuple ?

Si telle était la pensée du gouvernement, elle serait une faiblesse, elle serait une concession honteuse aux pré-

tentions monarchiques des souverains de l'Europe, qui veulent bien reconnaître Napoléon comme le plus magnifique aventurier qui ait passé sur un trône, mais qui n'entendent pas le sacrer leur égal, même dans la tombe.

A ce titre, ce ne seraient plus les droits de Napoléon qu'on méconnaîtrait, ce seraient ceux de la nation, et ce n'est pas probablement la royauté de juillet qui eût voulu laisser planer un tel doute sur la légitimité de pareils droits.

On ne placera donc pas la tombe de Napoléon à Saint-Denis parce que c'est la sépulture ordinaire des rois, mais parce que véritablement elle eût été à l'étroit dans cette sépulture des rois ordinaires.

D'ailleurs cet homme, qui n'eut ni

ancêtres ni descendants, qui fut à lui seul tout une dynastie, ne doit suivre personne à Saint-Denis, ni attendre personne aux Invalides, il lui faut un monument qui ne soit qu'à lui, qui ne se rattache à aucun passé, et ne puisse ouvrir sa porte à aucun avenir, et, sous ce rapport, le véritable tombeau de Napoléon c'est sa colonne.

De toutes ses entreprises monumentales, c'est la seule qu'il ait conçue tout seul, commencée tout seul et achevée tout seul ; il ne fut qu'un des ouvriers de la Madeleine, il ne fut que le fondateur de l'Arc de Triomphe : la colonne seule est son œuvre tout entière, et, depuis la base jusqu'au sommet, sa gloire toute seule en occupe la longue spirale de bronze.

Sans doute ce n'est qu'un trophée

ilitaire; mais il l'a fait assez haut pour que du sommet, où son image se tient debout, il puisse planer sur toute cette capitale, dont il voulait faire la capitale du monde. C'est par deux vastes entrées qu'il a ouvertes qu'on arrivera à sa tombe. Voilà derrière lui sa rue de la Paix, devant lui sa rue Castiglione, sa rue Mont-Thabor; à droite et à gauche, les deux ailes immenses de sa rue Rivoli; sa terrasse des Feuillants, au bout, le Louvre qu'il a commencé et celui qu'il achevait; plus loin, devant lui, sa longue ligne de quais si patiemment entreprise et sa caserne de la garde impériale si rapidement construite; ici l'hôtel d'Orsay, dont il avait assis les fondements, là le palais législatif, dont il avait élevé la façade, près de son institution de la Légion-d'Hon-

neur, et aux deux extrémités de la Seine parisienne, son pont d'Austerlitz et son pont d'Iéna; de toutes parts, enfin, qu'il voie du haut de son monument tout ce qui fut son œuvre ou sa pensée.

Et si ce voisinage de grandes choses doit réjouir cette ombre si long-temps exilée, le voisinage de cette ombre sera aussi une salutaire inspiration pour tout ce qui vivra sous son regard.

Celui qui, ayant trouvé la France ruinée par la discorde civile et le pouvoir ruiné par ses banqueroutes et son improbité, rendit à la France sa richesse, et au gouvernement son crédit, celui-là doit être vu de l'endroit où se régissent les intérêts financiers du pays.

Il est juste aussi que nul homme ne puisse passer au pied de cette colonne

pour aller prendre les sceaux de la justice souveraine, sans se souvenir que son palais touche à la tombe de celui à qui la France doit le code immortel qui la gouverne.

Et peut-être que dans cet hôtel, où se règlent nos relations avec l'étranger, aucun ministre n'osera désormais faire tenir à la France un langage indigne d'elle lorsque l'ombre de Napoléon pourra l'entendre. Sous le regard de cette vaste politique impériale, tout ministre se souviendra qu'il parle au nom de la grande nation ; il se souviendra que ce conquérant, qui dort sous ce bronze conquis, n'a tant de fois commandé la guerre que pour pouvoir ordonner la paix ; il se souviendra que les traités de ce grand politique valaient autant que ses batailles ; il se

souviendra que ce fut comme citoyen français qu'il arracha au roi d'Angleterre son titre de roi de France, insulte que la royauté légitime avait subie durant quatre siècles, et ce ministre, quel qu'il soit, lèvera la tête à l'encontre des menaces des plus puissants, lorsqu'il se sentira à deux pas du cercueil sur lequel est placée l'épée d'Austerlitz et qu'enveloppe le manteau de Marengo.

Mais ne serait-ce pas pour lui que vous devriez mettre ses cendres sous la colonne, que vous devriez le faire pour nous?

Gardez, si vous le voulez, gardez dans vos temples fermés, dans vos caveaux solitaires les restes de vos habiles ministres, ceux de vos illustres savants, ceux de vos fameux législateurs, ceux enfin de tous les grands hommes qui

n'appartiennent qu'à l'admiration de quelques-uns, mais laissez au grand air, laissez au grand soleil, laissez sur la voie publique la tombe de Napoléon.

Vous savez bien que sa gloire n'est pas de celles qui s'arrêtent à certains horizons bornés, elle est comme la lumière du soleil, qui pénètre avec le même éclat sous le marbre des palais et sous le chaume des cabanes; nous la comprenons tous comme nous comprenons le jour, et c'est au nom de la popularité de cette gloire que nous demandons la popularité de sa tombe.

Souvenez-vous aussi que l'égalité fut la loi de son règne : c'est pour cela qu'il fut notre héros; c'est pour cela qu'il est resté si grand et si saint dans nos souvenirs; c'est pour cela qu'il y a dans nos cœurs un culte enthousiaste et pro-

fond pour sa mémoire ; c'est pour cela que son tombeau doit être également accessible au plus petit comme au plus grand, au plus pauvre comme au plus riche, au dernier comme au premier de la nation ; c'est pour cela que, nous autres gens du peuple, nous ne voulons pas avoir besoin d'une entrée de faveur pour aller nous agenouiller sur le sépulcre de notre empereur à tous.

Napoléon doit être sous sa colonne pour y être seul ; il doit être sous sa colonne pour être au milieu de tous : Il est sorti du peuple, il faut qu'il retourne au peuple.

Vous craignez, dites-vous, de livrer sa tombe à l'indifférence de la multitude qui passe ; que ne craignez-vous de la reléguer dans une solitude où ne passera personne ? Si le souvenir de

l'empereur doit périr à ce point, que sa présence soit oubliée quelque part, qu'importe que ce soit dans le bruit que la foule ou dans le silence que l'abandon fera autour de son monument?

D'ailleurs, vous savez bien que depuis longtemps le doigt du peuple a marqué la place de ce tombeau; et vous savez bien aussi qu'il n'est aucune réunion d'esprits si distingués qu'ils soient, aucun tribunal de juges si éclairés qu'ils puissent être, aucun conseil de sages quelle que soit leur expérience, qui puissent mettre dans un pareil choix une plus haute convenance, une plus exacte justice, une plus religieuse grandeur que ce sublime bon sens populaire que Dieu a donné aux masses, pour que personne

ne fût plus grand que tout le monde.

Et ce bon sens souverain, il y a longtemps qu'il a dit : que la colonne de Napoléon devait être le tombeau de Napoléon.

Sire, lorsque cette pensée vous est venue de nous rendre les cendres de notre empereur mort, Dieu vous a donné une de ces inspirations avec lesquelles on parle au cœur du peuple, et qui étaient le génie de Napoléon. Ministres qui avez fait une loi de cette pensée, députés et pairs qui êtes appelés à la consacrer, il vous sera tenu compte de cette noble réparation.

Tenez, croyez-nous, ce n'est pas toujours par la juste répartition d'une froide justice, par la stricte économie de quelques deniers publics, par la régularité sévère d'un devoir accompli,

que l'on remue dans le cœur du peuple ces sympathies profondes qui font les grands dévouements, ce n'est pas avec un morceau de pain exactement coupé à la faim du pauvre qu'on apaise les tumultes de la pauvreté; c'est le plus souvent avec une larme de frère donnée à ses douleurs, avec un mot de père qui parle à ses enfants, c'est quelquefois avec un cercueil qu'on rend à sa religion.

Eh bien! faites donc cet acte tout entier comme il doit être fait; ne lui imposez ni murailles étroites, ni restrictions peureuses, ni considérations froidement calculées; suivez en plein torrent cet élan national qui vous a portés vers une noble action, et abordez-la sans peur.

Et vous, prince qui avez été choisi

pour cette sainte mission, partez, nos vœux vous suivront; partez, ne redoutez ni les vents ni les orages, car le ciel est pour les pieuses entreprises.

Vous êtes heureux, jeune homme, que le sort vous ait marqué pour un si illustre voyage. Il y a là pour vous une renommée plus assurée et plus durable que celle que vous pourriez acheter dans les combats, au prix même de votre sang. Si fier et si brave que vous puissiez être, acceptez avec orgueil ce patronage de la mort qui vous fera vivre dans le souvenir du peuple : c'est le privilége des grands hommes de sacrer d'un nom immortel quiconque a touché à leur immortalité.

Partez, prince, emmenez avec vous ce pieux vieillard qui s'appelle Las-Cases, et qui se souvint que ce nom

est un nom de résignation et de dévouement, et qui, après ce Las-Cases qui se voua à l'infortune d'un peuple, se voua, lui, à l'infortune d'un homme grand comme un peuple.

Que Gourgaud vous suive, ce fils pieux qui ne pouvait parler qu'en pleurant de sa mère, qu'il avait quittée pour Napoléon, mais qui ne pleurait pas lorsqu'il en parlait à l'exilé.

Emmenez avec vous cet illustre Bertrand, qui lui avait fait une famille de sa famille, et dont il prit souvent les deux fils sur ses genoux, en pensant que le sien, qu'il ne devait plus revoir, devait être de leur âge.

Ouvrez votre vaisseau à tous ceux qui furent de son malheur; le nombre n'en est pas si grand qu'il puisse en retarder la marche; et, lorsque vous se-

rez arrivés dans cette île solitaire, quand vous serez descendus sur cette terre brûlée, quand vous entrerez dans cette vallée obscure où gît son cercueil, tombez à genoux et pleurez sans rougir de vos larmes et de votre prosternation, car vous serez les premiers qui lui direz la douleur et le respect de la patrie. Vous emportez les larmes et l'adoration de la France dans votre cœur : soyez ses dignes représentants en face de cette majesté morte.

Partez et hâtez-vous, prince, car déjà nous vous attendons. Songez qu'il en reste bien peu de ceux qui l'ont vu assis sur son trône et sur son cheval de bataille, et que le temps va vite pour ceux qui se sont usés à le suivre.

Qu'il retrouve encore sur le sol de la France quelques-uns de ses vieux lieu-

tenants pour le saluer de l'épée qu'il leur a donnée ; pour que Soult, Oudinot, Moncey, Victor, ses quatre vieux maréchaux, puissent être les rois d'armes de cet impérial convoi. Allez vite, Monseigneur, car, si impatiente que soit votre jeunesse, il y a déjà de vieilles poitrines où le cœur bat plus vite que le vôtre à la pensée de le revoir ; il y a dans nos palais, dans nos maisons, dans nos chaumières, des puissants que vous avez faits, des citoyens rendus depuis vingt ans aux travaux de la paix, des laboureurs retournés à leurs champs qui ne se souviennent déjà plus que du jour où ils ont été ses soldats ; et tous ceux-là vous attendent déjà si impatiemment, qu'ils ont peur de mourir avant le jour sacré.

Partez, et lorsque vous ramènerez

son cercueil, souvenez-vous que, par une de ces saintes prédilections qui sont comme une prévision divine de l'avenir, Napoléon avait aimé Ossian entre tous les poëtes. Cette vague religion des morts courant sur les nuages et enveloppant la vie de fantômes aimés, charmait cet esprit sévère et droit; ces voix aériennes, gémissant dans les brumes de la nuit, faisaient résonner un écho mélancolique dans ce cœur qui se gonflait d'aise au bruit du canon et aux fanfares des trompettes.

Oh! Dieu le permettra, sans doute pour flatter cette rêverie du héros; et dans une de ces nuits du tropique, où la lune rend l'obscurité transparente, vous verrez glisser autour de votre vaisseau, et sur cet océan qui vous portera vers la France, un autre océan d'om-

bres vaporeuses qui lui feront un nocturne cortége.

Là courront, en avant et en arrière du navire, et sur leurs chevaux d'écume, emportés par le vent, ses dragons échevelés, ses lanciers aux piques pavoisées, ses guides avec leurs dolmans flottant comme des drapeaux, ses grenadiers qui marchaient comme un mur armé. D'autres le suivront aussi nombreux et aussi rapides, ses lourds cuirassiers aux armes d'acier resplendissant, ses légers vélites avec leurs colbacks aux flammes éclatantes, ses élégants hussards aux uniformes bigarrés, et sa savante artillerie qui a si souvent fait taire la foudre.

Et quelque nombreux que soient ces bataillons, il ne manquera point d'illustres chefs pour les commander.

Berthier les conduit et ordonne la marche ; Berthier, le grand chef de l'état-major de l'empereur, celui qui fut un illustre général par cela seul qu'il eut l'intelligence de son génie.

Voici Desaix, le sultan juste, qui est mort en donnant à la France une victoire pour adieu.

Voici Kléber, le dur soldat, qui n'a baissé le front que devant Napoléon, et qui lui eût gardé l'Égypte, si le poignard n'eût fait ce que n'avait osé le canon, qu'il avait tant de fois abordé en face.

Celui-ci, c'est Lannes, son soldat et son ami : il porte les drapeaux de Lodi ; il tient le sabre d'honneur de Marengo ; il mène par la main la victoire d'Essling.

Celui-là, c'est Augereau, l'enfant du faubourg Saint-Marceau, le duc de Cas-

tiglione. Il porte aussi un drapeau ; mais ce n'est pas, comme ceux de Lannes, des drapeaux pris à l'ennemi : c'est son drapeau à qui il fit traverser le pont d'Arcole ; c'est son drapeau que la France lui a rendu tout criblé de mitraille, ne sachant à qui le confier après lui.

Venez, Lefebvre, venez à la tête de votre vieille garde, né pauvre et mort pauvre, vous, vainqueur et duc de Dantzick.

Ces deux qui se tiennent par la main, ce sont les deux Kellermann, le père et le fils : le père qui avait mérité avant Napoléon le bâton de maréchal qu'il lui donna, le fils qui avait mérité sous Napoléon d'hériter de cet insigne qu'il ne lui donna pas.

Là, toujours blessé et toujours vain-

queur, c'est Masséna, que la victoire aimait comme son enfant; près de lui, Rampon et son invincible demi-brigade, une citadelle de braves commandée par le plus brave, le bouclier de l'armée porté par un bras de fer.

Ici, Suchet; plus loin, Pérignon, Junot, Dugommier, Foy, avec leurs soldats basanés par le soleil de l'Espagne, et vainqueurs à Saragosse, à Séville, à Tudela, à Badajoz, à Tarragone.

Celui qui porte si modestement sa gloire, c'est Beauharnais, qui fut son fils : âme chaste et forte, courage inébranlable, dévouement sans mesure.

Celui qui porte si hautainement sa tête et si fièrement ses armes, celui qui fait voler la poudre des flots sous son cheval bondissant, c'est Murat, le lion de l'armée, à la chevelure ondoyante,

qui se battait seul contre des milliers d'ennemis, qui s'enivrait de poudre et de fanfares, et qui jetait la vie de ses soldats à la bataille avec le même dédain qu'il y jetait la sienne.

Après lui, le prudent et sévère Davoust, qui ménageait le sang des hommes et ne le livrait qu'à des victoires certaines.

Après encore, le beau Poniatowski, l'enfant sans patrie, le brave soldat qui avait adopté la patrie des braves pour croire encore à la sienne.

Non loin, Rapp, qui a arrosé tous les champs de bataille de son sang, de plus de sang qu'il n'en eût fallu à la vie de dix hommes.

Voici Ney, le géant de la Moscowa, qui renversait des corps d'armée à chaque coup qu'il frappait. Ne cachez pas

ces douze blessures que vous n'avez pas rapportées de vos vingt-deux campagnes, monsieur le maréchal, levez la tête, car le jour est venu où le supplice vous sera compté comme une victoire.

Voici Lamarque, qui avait souffleté Hudson Lowe de son épée à l'île de Caprée, avant que l'enfant de Las-Cases ne l'eût souffleté de sa cravache à Londres.

En voici encore jusqu'au bout de l'horizon...

Mais il nous serait impossible de vous les nommer tous, prince; c'est à peine si le monument colossal de l'Arc de Triomphe a eu assez de place pour tous leurs noms, et l'histoire elle-même sera un jour embarrassée dans ce dénombrement de grands noms et d'héroïques actions. Mais vous les verrez autour de

vous avec leurs victoires; ils se lèveront tous de leurs tombes pour lui faire sur l'Océan un cortége à sa taille, et vous entendrez frissonner les voiles de votre navire au souffle silencieux de leur vol nocturne.

Et puis, au bout de ce pieux pèlerinage, vous trouverez des populations qui vous salueront de leurs cris. Vous serez honoré, pour l'avoir accompagné, comme si vous aviez combattu avec lui; vous serez béni et vous serez aimé pour avoir été respectueux envers sa cendre : et pour avoir veillé son tombeau, votre nom sera écrit dans le cœur du peuple.

Allez, Monseigneur, allez, et souvenez-vous que vous avez à remplir une des plus magnifiques pages de l'histoire.

NOTE POUR LA PAGE 237.

Le peuple encor le révère.
BÉRANGER.

En 1815, les classes supérieures de la société, nous dit-on, détestaient Napoléon; si cela est vrai, il est vrai aussi que le peuple ne s'est jamais détaché de lui; nous en donnerons pour preuve ce témoignage d'un homme qu'on n'accusera pas de flatterie, de Benjamin Constant (1), lorsqu'il parle d'un entretien qu'il eut avec lui au moment de son abdication, pendant que Napoléon parlait de dissoudre la chambre qui avait prononcé sa déchéance :

« Comme si le hasard, nous dit Benjamin Constant, eût voulu fortifier Napoléon dans le sentiment des ressources que lui promettait cette résolution désespérée au moment où il comparait ses forces avec celles de ses adversaires, l'avenue de Marigny retentit des

(1) Mémoires sur les Cent-Jours.

cris de *Vive l'empereur!* Une foule d'hommes, pour la plupart de la classe indigente et laborieuse, se pressait dans cette avenue, saisie d'un enthousiasme en quelque sorte sauvage, et tentant d'escalader les murs de l'Élysée pour offrir à Napoléon de l'entourer et de le défendre. Ces cris, poussés jadis au milieu des fêtes, au sein des triomphes, et se mêlant tout à coup à notre entretien sur l'abdication, formaient un contraste qui me pénétra d'une émotion profonde. Bonaparte promena quelque temps ses regards sur cette multitude passionnée. « Vous le voyez, me « dit-il, ce ne sont pas là ceux que j'ai com- « blés d'honneurs et de trésors. Que me doi- « vent-ils ceux-ci ? Je les ai trouvés, je les ai « laissés pauvres. L'instinct de la nécessité « les éclaire, la voix du pays parle par leur « bouche ; et si je le veux, si je le permets, « la chambre rebelle, dans une heure elle « n'existera plus..... Mais la vie d'un homme « ne vaut pas ce prix ; je ne suis pas revenu « de l'île d'Elbe pour que Paris fût inondé de « sang. »

Dans un autre passage Benjamin Constant dit encore :

« Autant la portion inférieure de la société

était dévouée à Bonaparte, autant la portion mitoyenne était défiante. »

D'ailleurs, comment accorder qu'il fût haï de tout le monde avec l'anecdote suivante qui m'a été racontée par une personne que je dois être autorisé à croire, puisqu'elle n'est pas bonapartiste.

Au moment où les jeunes gens de Paris combattaient à Montmartre comme des lions, ils apprennent l'abdication de Napoléon ; l'un d'eux, qui était un ami de famille de la personne qui m'a raconté cette anecdote, rentra dans Paris, le désespoir dans le cœur, en s'écriant : « Le gueux, le coquin, le scélérat, le monstre! nous nous faisons hacher pour lui et il abdique!... » Il devenait fou.

Comment, dis-je, accorder qu'un homme qui inspirait encore d'aussi sublimes dévouements et d'aussi vifs chagrins fût détesté comme quelques personnes le prétendent?

Voici, du reste, ce que pensait Napoléon lui-même, à Sainte-Hélène, de cette mémorable époque. On traitait devant l'empereur la question de savoir si, au retour de Waterloo, il eût pu renvoyer le Corps législatif et sauver la France sans lui. M. de Las-Cases

soutenait que Napoléon aurait presque infailliblement succombé dans la tentative.

« Eh bien ! c'est aussi mon avis, a repris l'empereur; mais est-il bien sûr que le peuple français sera juste envers moi? ne m'accusera-t-il pas de l'avoir abandonné? L'histoire décidera; je suis loin de la redouter, je l'invoque.

« Et moi-même, me suis-je demandé quelquefois, ai-je bien fait, pour ce peuple malheureux, tout ce qu'il avait droit d'attendre? Il a tant fait pour moi! Saura-t-il, ce peuple, tout ce que m'a coûté la nuit qui précéda ma dernière décision, cette nuit des incertitudes et des angoisses? »

Mémorial.

Je pourrais citer mille autres faits. Son prodigieux retour de l'île d'Elbe, trois mois auparavant, n'est-il pas un exemple frappant de sa popularité? Citons encore Benjamin Constant auquel Napoléon disait déjà à cette époque :

« Sachez que ma popularité est immense, incalculable; car, quoi qu'on en veuille dire, partout le peuple m'aime et m'estime; son

gros bon sens l'emporte sur la malveillance des salons et la métaphysique des niais ; il me suivrait en opposition de vous tous. Cela vous étonne, et pourtant il en serait ainsi. C'est qu'il ne connaît que moi : c'est par moi qu'il jouit sans crainte de tout ce qu'il a acquis ; c'est par moi qu'il voit ses frères, ses fils indistinctement avancés, décorés, enrichis ; c'est par moi qu'il voit ses bras facilement et toujours employés, ses sueurs accompagnées toujours de quelques jouissances ; il me trouve toujours sans injustice, sans préférence. Or, il voit, il touche, il comprend tout cela et rien de plus, rien surtout de la métaphysique. . . . .
. . . .

« Le peuple, ou, si vous l'aimez mieux, la multitude, ne veut que moi ; ne l'avez-vous pas vue cette multitude se pressant sur mes pas, se précipitant du haut des montagnes, m'appelant, me cherchant, me saluant ? A ma rentrée de Cannes ici, je n'ai pas conquis, j'ai administré... Je ne suis pas seulement, comme on l'a dit, l'empereur des soldats, je suis celui des paysans, des plébéiens, de la France... »

Il est certain que malgré tout ce qu'on a voulu dire de son despotisme, Napoléon n'était

animé que de bons sentiments, qu'il voulait le bien-être de la France et je dirai même de l'Europe entière; mais nous dirons avec ces proverbes, maximes ou dictons populaires :

« Le succès justifie tout.

« En tout il faut voir la fin.

« C'est la fin qui couronne l'œuvre. »

Or, il ne faut pas l'oublier, Napoléon n'a pu achever son œuvre, et la calomnie, la médisance et la haine ont eu beau jeu !

« Il me fallait vaincre à Moscou, disait-il à Ste-Hélène, alors j'aurais reconcilié les peuples avec les rois, et tout se serait arrangé. »

C'eût été alors que nous eussions pu dire avec cet autre proverbe :

« Tout est bien qui finit bien. »

Disons-le en terminant, l'histoire des dernières années de l'empire est une douloureuse histoire, qui, pour tout Français qui aime son pays, ne peut être lue qu'un mouchoir à la main.

ARTHUR DELANOUE.

3 février 1854.

COMME QUOI

NAPOLÉON

N'A JAMAIS EXISTÉ

OU

grand erratum,
source d'un nombre infini d'errata,
à noter dans l'histoire
du XIX[e] siècle

PAR FEU M. J. B. PÉRÈS. A. O. A. M.
Bibliothécaire de la ville d'Agen.

COMME QUOI

NAPOLÉON N'A JAMAIS EXISTÉ

Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié ; et notre assertion sera prouvée si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon le Grand est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux.

1° On nous dit :

Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte ;

Qu'il était né dans une île de la Méditerranée ;

Que sa mère se nommait *Letitia* ;

Qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois ;

Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils ;

Qu'il mit fin à une grande révolution ;

Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service ;

Qu'il triompha dans le Midi, et qu'il succomba dans le Nord ;

Qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant

de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil, et nous espérons que quiconque lira cet écrit en sera convaincu.

Et d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poëtes; or la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine.

Il est constant que le mot *Apollon* signifie exterminateur; et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs, à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta, lors

de l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès, prêtre du Soleil, comme on le voit au commencement de l'*Iliade* d'Homère ; et la brillante imagination des poëtes grecs transforma les rayons de l'astre en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts, et qui auraient tout exterminé si, pour apaiser sa colère, on n'eût rendu la liberté à Chryséis, fille du sacrificateur Chrysès.

C'est vraisemblablement alors et pour cette raison que le soleil fut nommé Apollon. Mais, quelle que soit la circonstance ou la cause qui a fait donner à cet astre un tel nom, il est certain qu'il veut dire exterminateur.

Or *Apollon* est le même mot qu'*Apoléon*. Ils dérivent de *Apollyo* (Απολλυω), ou *Apoleó* (Απολεω), deux verbes grecs

qui n'en font qu'un, et qui signifient perdre, tuer, exterminer. De sorte que, si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apoléon*, il aurait le même nom que le soleil, et il remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom ; car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé. Mais ce personnage est nommé Napoléon, et conséquemment il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du soleil. Oui, il y a une lettre de plus, et même une syllabe ; car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce prétendu héros était *Néapoléon* ou *Néapolion*. C'est ce que l'on voit notamment sur la place de la colonne Vendôme.

Or, cette syllabe de plus n'y met

aucune différence. Cette syllabe est grecque sans doute, comme le reste du nom, et, en grec, *né* (νη), ou *nai* (ναι), est une des plus grandes affirmations, que nous pouvons rendre par le mot *véritablement*. D'où il suit que Napoléon signifie : véritable exterminateur, véritable Apollon. C'est donc véritablement le soleil.

Mais que dire de son autre nom ? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour ? On ne le voit point d'abord ; mais on comprend du moins que, comme *bona parte* signifie bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose qui a deux parties, l'une bonne et l'autre mauvaise ; de quelque chose qui, en outre, se rapporte au soleil Napoléon. Or, rien ne se rapporte plus directement au soleil

que les effets de sa révolution diurne, et ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres ; la lumière que sa présence produit, et les ténèbres qui prévalent dans son absence ; c'est une allégorie empruntée des Perses. C'est l'empire d'Oromaze et celui d'Arimane, l'empire de la lumière et des ténèbres, l'empire des bons et des mauvais génies. Et c'est à ces derniers, c'est aux génies du mal et des ténèbres que l'on dévouait autrefois par cette expression imprécatoire : *Abi in malam partem.* Et si par *mala parte* on entendait les ténèbres, nul doute que par *bona parte* on ne doive entendre la lumière ; c'est le jour, par opposition à la nuit. Ainsi on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le soleil, surtout quand on le voit assorti avec Napoléon, qui est le

soleil lui-même, comme nous venons de le prouver.

2° Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Délos); aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée, et de préférence on a choisi la Corse, parce que la situation de la Corse, relativement à la France, où on a voulu le faire régner, est la plus conforme à la situation de Délos relativement à la Grèce où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

Pausanias, il est vrai, donne à Apollon le titre de divinité égyptienne; mais, pour être divinité égyptienne, il n'était pas nécessaire qu'il fût né en Égypte; il suffisait qu'il y fût regardé comme un dieu, et c'est ce que Pausa-

nias a voulu nous dire ; il a voulu nous dire que les Égyptiens l'adoraient, et cela encore établit un rapport de plus entre Napoléon et le soleil ; car on dit qu'en Égypte Napoléon fut regardé comme revêtu d'un caractère surnaturel, comme l'ami de Mahomet, et qu'il y reçut des hommages qui tenaient de l'adoration.

3° On prétend que sa mère se nommait Letitia. Mais sous le nom de *Letitia,* qui veut dire *la joie,* on a voulu désigner l'aurore, dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature ; l'aurore, qui enfante au monde le soleil, comme disent les poëtes, en lui ouvrant, avec ses doigts de roses, les portes de l'Orient.

Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grecque, la mère

d'Apollon s'appelait *Leto*, ou Létô (Λητώ). Mais si de *Leto* les Romains firent *Latone*, mère d'Apollon, on a mieux aimé, dans notre siècle, en faire *Letitia*, parce que *lætitia* est le subtantif du verbe *lætor* ou de l'inusité *læteo*, qui voulait dire inspirer la joie.

Il est donc certain que cette *Letitia* est prise, comme son fils, dans la mythologie grecque.

4° D'après ce qu'on en raconte, ce fils de Letitia avait trois sœurs, et il est indubitable que ces trois sœurs sont les trois Grâces, qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la sœur d'Apollon, leur frère.

5° On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères. Or, ces quatre frères sont les quatre saisons de l'année,

comme nous allons le prouver. Mais d'abord qu'on ne s'effarouche point en voyant les saisons représentées par des hommes plutôt que par des femmes. Cela ne doit pas même paraître nouveau, car, en français, des quatre saisons de l'année, une seule est féminine, c'est l'automne; et encore nos grammairiens sont peu d'accord à cet égard. Mais en latin *autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons; ainsi, point de difficulté là-dessus. Les quatre frères de Napoléon peuvent représenter les quatre saisons de l'année; et ce qui suit va prouver qu'ils les représentent réellement.

Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois; et ces trois rois sont le Printemps, qui règne sur les fleurs; l'Été, qui règne sur les mois-

sons ; et l'Automne, qui règne sur les fruits. Et comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du soleil, on nous dit que les trois frères de Napoléon, il y en eut un qui ne fut point roi, c'est parce que, des quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien : c'est l'hiver.

Mais si, pour infirmer notre parallèle, on prétendait que l'hiver n'est pas sans empire, et qu'on voulût lui attriquer la triste *principauté* des neiges et des frimas, qui, dans cette fâcheuse saison, blanchissent nos campagnes, notre réponse serait toute prête : c'est, dirions-nous, ce qu'on a voulu nous indiquer par la vaine et ridicule principauté dont on prétend que ce frère de Napoléon a été revêtu après la décadence de toute sa famille, principauté

qu'on a attachée au village de *Canino*, de préférence à tout autre, parce que *canino* vient de *cani*, qui veut dire les cheveux blancs de la froide vieillesse, ce qui rappelle l'hiver. Car, aux yeux des poëtes, les forêts qui couronnent nos coteaux en sont la chevelure ; et quand l'hiver les couvre de ses frimas, ce sont les cheveux blancs de la nature défaillante, dans la vieillesse de l'année :

Cum gelidus crescit *canis* in montibus humor.

Ainsi, le prétendu prince de *Canino* n'est que l'hiver personnifié ; l'hiver qui commence quand il ne reste plus rien des trois belles saisons, et que le soleil est dans le plus grand éloignement de nos contrées envahies par les

fougueux *enfants du Nord,* nom que les poëtes donnent aux vents qui, venant de ces contrées, décolorent nos campagnes et les couvrent d'une odieuse blancheur ; ce qui a fourni le sujet de la fabuleuse invasion des peuples du Nord dans la France, où ils auraient fait disparaître un drapeau de diverses couleurs, dont elle était embellie, pour y substituer un drapeau blanc qui l'aurait couverte tout entière, après l'éloignement du fabuleux Napoléon. Mais il serait inutile de répéter que ce n'est qu'un emblème des frimas que les vents du Nord nous apportent durant l'hiver, à la place des *aimables* couleurs que le soleil maintenait dans nos contrées, avant que par son déclin il se fût éloigné de nous ; toutes choses dont il est facile de voir l'analogie avec les fables

ingénieuses que l'on a imaginées dans notre siècle.

6° Selon les mêmes fables, Napoléon eut deux femmes ; aussi en avait-on attribué deux au Soleil. Ces deux femmes du Soleil étaient la Lune et la Terre : la Lune, selon les Grecs (c'est Plutarque qui l'atteste), et la Terre, selon les Égyptiens ; avec cette différence bien remarquable que, de l'une (c'est-à-dire de la Lune), le Soleil n'eut point de postérité, et que de l'autre il eut un fils, *un fils unique* ; c'est le petit *Horus*, fils d'Osiris et d'Isis, c'est-à-dire du Soleil et de la Terre, comme on le voit dans l'*Histoire du Ciel*, t. I, page 61 et suivantes. C'est une allégorie égyptienne, dans laquelle le petit *Horus*, né de la Terre fécondée par le Soleil, représente les fruits de l'agriculture :

et précisément on a placé la naissance du prétendu fils de Napoléon au 20 mars, à l'équinoxe du printemps, parce que c'est au printemps que les productions de l'agriculture prennent leur grand développement.

7° On dit que Napoléon mit fin à un fléau dévastateur qui *terrorisait* toute la France, et qu'on nomma l'hydre de la révolution. Or, une hydre est un serpent, et peu importe l'espèce, surtout quand il s'agit d'une fable. C'est le serpent Python, reptile énorme qui était pour la Grèce l'objet d'une extrême terreur, qu'Apollon dissipa en tuant ce monstre, ce qui fut son premier exploit; et c'est pour cela qu'on nous dit que Napoléon commença son règne en étouffant la révolution française, aussi chimérique que tout le

reste ; car on voit bien que *révolution* est emprunté du mot latin *revolutus*, qui signale un serpent roulé sur lui-même. C'est Python, et rien de plus.

8° Le célèbre guerrier du XIXe siècle avait dit-on, douze maréchaux de son empire à la tête de ses armées, et quatre en non-activité. Or, les douze premiers (comme bien entendu) sont les douze signes du zodiaque, marchant sous les ordres du soleil Napoléon, et commandant chacun une division de l'innombrable armée des étoiles, qui est appelée *milice céleste* dans la Bible, et se trouve partagée en douze parties, correspondant aux douze signes du zodiaque. Tels sont les douze maréchaux qui, suivant nos fabuleuses chroniques, étaient en activité de service sous l'empereur Napoléon ; et les quatre autres,

vraisemblablement, sont les quatre points cardinaux qui, immobiles au milieu du mouvement général, sont fort bien représentés par la non-activité dont il s'agit.

Ainsi, tous ces maréchaux, tant actifs qu'inactifs, sont des êtres purement symboliques, qui n'ont pas eu plus de réalité que leur chef.

9° On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrées du Midi, mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or, tout cela caractérise parfaitement la marche du soleil.

Le soleil, on le sait bien, domine en souverain dans le Midi, comme on le dit de l'empereur Napoléon. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est

qu'après l'équinoxe du printemps le soleil cherche à gagner les régions septentrionales, en s'éloignant de l'équateur. Mais au bout de *trois mois* de marche vers ces contrées, il rencontre le tropique boréal qui le force à reculer et à revenir sur ses pas vers le Midi, en suivant le signe du Cancer, c'est-à-dire de *l'Ecrevisse*, signe auquel on a donné ce nom (dit Macrobe) pour exprimer la marche rétrograde du soleil dans cet endroit de la sphère. Et c'est là-dessus qu'on a calqué l'imaginaire expédition de Napoléon vers le Nord, vers Moscow, et la retraite humiliante dont on dit qu'elle fut suivie.

Ainsi, tout ce qu'on nous raconte des succès ou des revers de cet étrange guerrier, ne sont que des allusions relatives au cours du soleil.

10° Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le soleil se lève à l'orient et se couche à l'occident, comme tout le monde le sait. Mais pour les spectateurs situés aux extrémités des terres, le soleil paraît sortir le matin des mers orientales, et se plonger, le soir, dans les mers occidentales. C'est ainsi, d'ailleurs, que tous les poëtes nous dépeignent son lever et son coucher. Et c'est là tout ce que nous devons entendre quand on nous dit que Napoléon vint par mer de l'Orient (de l'Égypte) pour régner sur la France, et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures du jour, les douze heures pendant lesquelles le soleil brille sur l'horizon.

Il n'a régné qu'un jour, dit l'auteur des *Nouvelles Messéniennes*, en parlant de Napoléon; et la manière dont il décrit son élévation, son déclin et sa chute, prouve que ce charmant poëte n'a vu, comme nous, dans Napoléon qu'une image du soleil; et il n'est pas autre chose; c'est prouvé par son nom, par le nom de sa mère, par ses trois sœurs, ses quatre frères, ses deux femmes, son fils, ses maréchaux et ses exploits; c'est prouvé par le lieu de sa naissance, par la région d'où on nous dit qu'il vint, en entrant dans la carrière de sa domination, par le temps qu'il employa à la parcourir, par les contrées où il domina, par celles où il échoua, et par la région où il disparut, pâle et *découronné*, après sa brillante course, comme le dit *Casimir Delavigne*.

Il est donc prouvé que le prétendu héros de notre siècle n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du soleil. Et par conséquent Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé, et l'erreur où tant de gens ont donné tête baissée vient d'un *quiproquo*, c'est qu'ils ont pris la mythologie du XIX[e] siècle pour une histoire.

P. S. Nous aurions encore pu invoquer, à l'appui de notre thèse, un grand nombre d'ordonnances royales dont les dates certaines sont évidemment contradictoires au règne du prétendu Napoléon; mais nous avons eu nos motifs pour n'en pas faire usage.

OBSERVATION DE L'ÉDITEUR.

Dans ce singulier écrit, n'aurait-on voulu que s'égayer en donnant une apparence fabuleuse à des faits si notoires, si célèbres et si récents? On a d'abord pu le croire, mais on est aujourd'hui pleinement détrompé.

On sait que, par tous les étranges paradoxes énoncés dans l'opuscule, l'auteur a voulu faire la critique de l'ouvrage éminemment paradoxal qui a pour titre *Origine de tous les Cultes.* On le sait, et d'ailleurs on le voit dans les moyens qu'il néglige comme dans ceux

qu'il emploie. Il nous dit qu'il a eu ses motifs pour ne point faire usage des ordonnances royales qui pouvaient appuyer sa thèse. Mais quels motifs peut-il avoir eus pour négliger les ordonnances de Louis XVIII, qui, dès son entrée en France, en 1814, les datait de la dix-neuvième année de son règne, ce qui faisait entièrement disparaître le règne de Napoléon? Pourquoi laisser à l'écart des arguments aussi péremptoires? C'est qu'il n'y en a pas de ce genre dans l'*Origine des Cultes*, et que, pour rendre la parodie plus directe et plus flagrante, il n'a voulu employer que des moyens dans le genre de ceux que présente cette ténébreuse production; il n'a voulu se servir que de rapprochements astronomiques et mythologiques qui sont les moyens de prédilection de

M. Dupuis, moyens par lesquels ce malheureux auteur cherche à rendre douteux tout ce que nous avons de plus authentique et de plus respectable. Il est donc évident que le but de l'opuscule est de déverser un juste ridicule sur la prétendue *Origine des Cultes*, ce qui est la meilleure des réfutations; et cette réfutation est d'autant plus forte que, dans tout le grand ouvrage de M. Dupuis, on ne saurait rien trouver d'aussi pressant en fait d'illusion; illusion néanmoins qui ne peut avoir lieu maintenant, mais par la seule raison que les événements dont il s'agit sont trop près de nous. Car si cet écrit avait paru quelques centaines d'années plus tard, il n'aurait pas manqué de produire, dans l'esprit de ses lecteurs, les doutes les plus graves sur la véracité

de l'histoire du XIX[e] siècle, relative à Napoléon; tellement qu'aujourd'hui même on ne peut guère s'en défendre qu'en se souvenant qu'on l'a vu.

HOROSCOPE
DES
DESTINÉES FUTURES DE L'ERRATUM
SUIVANT
le Journal du département de Lot-et-Garonne
N° du 2 février 1836.

« Ce petit livre ne sera pas un écrit éphé-
« mère; il subsistera, parce qu'il sera utile,
« tant que l'ouvrage de M. Dupuis sera nui-
« sible, c'est-à-dire jusqu'à ce que sa méthode
« soit entièrement discréditée, ce à quoi le
« petit livre ne cessera de contribuer; et il
« pourra fort bien arriver qu'enfin le pygmée
« en volume renversera le géant. »

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE

L'HISTOIRE DE NAPOLÉON

PAR

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE

1769, 15 AOUT. — Napoléon Bonaparte (ou Buonaparte), fils de Charles-Marie Bonaparte et de Letizia Ramolino, naît à Ajaccio (Corse), le jour de l'Assomption.

La famille Bonaparte était d'origine toscane. Quelques curieux en ont dressé la généalogie : peine inutile ; car Napoléon a prouvé mieux que personne que la noblesse est dans l'âme et non dans le blason.

La gloire des généraux de l'empire est rehaussée par l'obscurité de leur origine. Les capitaines des époques précédentes, appelés

au commandement dès le berceau, avaient une grandeur indépendante de leur capacité personnelle; illustres avant d'avoir rien fait pour le devenir, ils étaient dispensés de mériter le rang élevé qu'ils occupaient. La société, en leur conférant d'importantes fonctions, n'examinait point si la nature les avait mis à même de les remplir.

Mais les hommes dont les noms retentissent dans les fastes militaires du XIXe siècle, sortis de la foule, grands par leur propre valeur, achetaient au prix de leur sang le droit de mener leurs camarades à la victoire. Destiné par sa position sociale à végéter au fond d'une province reculée, Napoléon dut à la révolution et à son génie une gloire qui égale celle de Charlemagne, un empire dont l'Europe entière fut vassale.

Napoléon eut quatre frères : Joseph, Lucien, Louis, Jérôme; et quatre sœurs : Marie-Anne, Élisa, Pauline et Caroline. — La première, née le 14 juillet 1771, mourut peu de temps après. — Leur oncle, l'archidiacre Lucien, comprenait la supériorité de Napoléon sur le reste de sa famille, quand, à son lit de mort, il disait à ses parents assemblés : « Vous « n'avez pas besoin de songer à la fortune de « Napoléon; il la fera lui-même. Joseph, tu

« es l'aîné de la famille; mais souviens-toi « toujours qu'il en est le chef. »

1771, 21 JUILLET. — Baptême de Napoléon. Son parrain fut Laurent Giubega, et sa marraine Gertrude Bonaparte, sa tante.

1779, 23 AVRIL. — Charles Buonaparte, nommé député de la noblesse des États de Corse, vient à Paris avec Napoléon, et, par la protection de M. de Marbeuf, qui avait été commandant militaire de la Corse en 1769, le fait admettre à l'École militaire de Brienne, où il entre à l'âge de neuf ans cinq mois et cinq jours.

1783. — Le chevalier de Kéralio, inspecteur des douze Écoles militaires, accorde à Napoléon une dispense d'âge pour être admis à l'École de Paris; les moines de Brienne voulaient le garder encore un an pour le perfectionner dans le latin. « Non, dit M. de Kéralio, « j'aperçois dans ce jeune homme une étin« celle qu'on ne saurait trop cultiver. »

Une note manuscrite de M. de Kéralio, conservée par le maréchal de Ségur, alors ministre de la guerre, contient les détails suivants :

« École de Brienne. — *État des élèves du « Roi susceptibles par leur âge d'entrer « au service ou de passer à l'École de « Paris.*

« Savoir :

« M. de Bonaparte (Napoléon), né le 15 « août 1769, taille de quatre pieds dix pouces « dix lignes, a fait sa quatrième; de bonne « constitution, santé excellente, caractère « soumis, honnête et reconnaissant; con- « duite très-régulière; s'est toujours distin- « gué par son application aux mathémati- « ques; il sait très-passablement son histoire « et sa géographie; il est assez faible dans « les exercices d'agrément et pour le latin, « où il n'a fait que sa quatrième; ce sera un « excellent marin. Mérite de passer à l'Ecole « de Paris. »

Cette note, dont la conclusion fut adoptée par M. Renaud, successeur de M. de Kéralio, décida l'admission de Napoléon à l'Ecole de Paris. Il avait passé à Brienne cinq ans sept mois et vingt-sept jours.

Le futur consul et empereur eut pour professeur de mathématiques, à l'Ecole royale de

Brienne, Pichegru, futur général en chef des armées de la république française.

Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Je n'ai « été qu'un enfant curieux et obstiné. » Il est certain toutefois qu'il montra dès ses premières années les plus brillantes dispositions. On sait que, voulant joindre la pratique à la théorie de l'art militaire, il dirigeait la construction de fortifications en neige, qu'on attaquait avec une artillerie de même nature que les murs de la place.

1784, 22 octobre. — Napoléon entre à l'École militaire de Paris à l'âge de quinze ans deux mois deux jours. Voici le texte original de sa nomination :

« *A M. le marquis de Timbrune, inspec-*
« *teur général de mes Écoles royales*
« *militaires.*

« Monsieur de Timbrune,

« Ayant donné à Napoleone de Buonaparte,
« né le 15 août 1769, une place de cadet-
« gentilhomme dans la compagnie des ca-
« dets-gentilshommes, établie en mon Ecole
« royale militaire ; je vous écris cette lettre
« pour vous dire que vous ayez à le recevoir

« et faire reconnaître en ladite place de tous
« ceux et ainsi qu'il appartiendra ; et la pré-
» sente n'étant pour autre fin, je prie Dieu
« qu'il vous ait, Monsieur le marquis de Tim-
« brune, en sa sainte garde.

« Écrit à Versailles, le 22 octobre 1784.

« LOUIS. »

Il ne se distingua pas moins à Paris qu'à Brienne. De l'Eguille, son professeur d'histoire, disait de lui : « Corse de nation et de « caractère, il ira loin si les circonstances le « favorisent. »

1785, 24 FÉVRIER. — Mort du père de Napoléon. Les registres de la paroisse de Saint-Denis, à Montpellier, portent ces mots :

« L'an 1785, et le 24 février, est décédé
« Messire Charles Bonaparte, mari de dame
« Lætitia de Ramolino, ancien député de la
« noblesse des Etats de Corse à la cour, âgé
« de trente-neuf ans à peu près. »

1er SEPTEMBRE. — Napoléon est nommé lieutenant en second de la compagnie des bombardiers d'Autun, dans le régiment d'artillerie de La Fère.

Il fut envoyé en garnison à Valence, où il consacra ses loisirs à l'étude de la stratégie et à la composition d'une histoire de la Corse.

On cite de lui une réponse caractéristique qu'il fit à une dame de Valence. Cette dame, entendant vanter les exploits de Turenne, se mit à dire : « Oui, c'était un grand homme ; « mais je l'aimerais mieux s'il n'eût point « brûlé le Palatinat. — Qu'importe ? reprit « vivement le jeune lieutenant, si cet incen- « die était nécessaire à ses desseins. »

1786. — Napoléon remporte le prix proposé par l'académie de Lyon sur cette question : « Quels sont les principes et les institu- « tions à inculquer aux hommes pour les « rendre le plus heureux possible ? »

1789. — Prise de la Bastille. Commencement de la révolution française.

1790. — Napoléon, en garnison à Auxonne, publie, sous forme épistolaire, un pamphlet dédié à M. de Buotafuoco, député de la noblesse corse à l'Assemblée constituante. Ce pamphlet, qui avait pour but d'attaquer la conduite politique d'un représentant infidèle, fut imprimé à cent exem-

plaires, et publié par la société patriotique d'Ajaccio.

Les sentiments dont Napoléon était alors animé sont consignés dans une lettre qu'il adressait, le 27 juillet 1791, à M. Naudin, commissaire des guerres. Cette lettre curieuse, dont l'original est resté entre les mains des héritiers de M[me] veuve Naudin, a été publiée par les auteurs de l'*Histoire parlementaire de la révolution*. La voici, avec les fautes d'orthographe qu'a entraînées la rapidité de la rédaction.

« Monsieur,

« Tranquil sur le sort de mon pays et la « gloire de mon ami, je n'ai plus de sollici- « tude que pour la mère-patrie. C'est à en « conférer avec vous que je vais employer les « moments qui me restent de la journée. « S'endormir la cervelle pleine de la grande « chose publique, et le cœur ému des per- « sonnes que l'on estime et que l'on a un re- « gret sincer d'avoir quittés, c'est une vo- « lupté que les grands épicuriens seuls con- « naissent.

« Aura-t-on guerre ?... se demande-t-on « depuis plusieurs mois. J'ai toujours été « pour la négative. Jugez mes raisons.

« L'Europe est partagée par des souvrains « qui commandent à des hommes, et par des « souvrains qui commandent à des beufs ou « à des chevaux.

« Les premiers comprennent parfaitement « la Révolution ; ils en sont épouvantés, ils « feraient volontiers des sacrifices pécuniaires « pour contribuer à l'anéantir : mais il n'ose- « ront jamais lever le masque, de peur que le « feu ne prenne pas chez eux... Voilà l'his- « toire de l'Angleterre, de la Holande, etc.

« Quant aux souvrains qui commandent à « des chevaux, ils ne peuvent saisir l'ensem- « ble de la constitution ; ils la méprise, ils « croyent que ce cahos d'idée incohérentes « entraînera la ruine de l'empire franc... A « leur dire, vous croyriez que nos braves pa- « triotes vont s'entrégorger, de leur saug pu- « rifier cette terre des crimes commis contre « les rois, et ensuite plyer la tête plus bas « que jamais sous le despot mitré, sous le « faquir cloîtré, et surtout sous le brigand à « parchemins. Ceux-ci ne feront donc aucun « mouvement ; ils attendent le moment de la « guerre civile, qui, selon eux et leur plats « ministres, est infaillible.

« Ce pays est plein de zèle et de feu... « Dans une asssemblée composée de vingt-

« deux sociétés des trois départements, l'on « fit, il y a quinze jours, la pétition que le roi « fut jugé.

« Mes respects à Mme Renaud et à M. et « Mme de Goy. J'ai porté un toste aux patrio- « tes d'Auxonne, lors du banquet du 14. Ce « régiment-ci est très-sûr, les soldats et ser- « gents et la moitié des officiers. Il y a deux « places vacantes de capitaine.

« Respect et amitié.

« Votre serviteur,

« BUONAPARTE. »

« Le sang méridional qui coule dans mes « veines va avec la rapidité du Rhône; par- « donnez donc si vous prenez de la peine à « lire mon griffonnage.

« Valence, le 27 juillet. »

1792, 6 FÉVRIER. — Napoléon est nommé capitaine d'artillerie, et, peu de temps après, lieutenant-colonel en second au bataillon des volontaires d'Ajaccio. C'est en cette qualité qu'il rédigea un mémoire sur les troubles suscités dans cette ville par quelques factieux; mémoire adressé le 19 avril 1792 au ministre et à l'assemblée législative.

Napoléon se trouvant à Marseille dans une maison où était M. Dupuis, maître de pension, la conversation tomba sur les malheurs attachés à la couronne dans les temps de révolution.

« Savez-vous pourquoi les rois sont à « plaindre ? dit tout à coup Bonaparte. — « C'est peut-être vous qui nous le direz, ré- « pliqua M. Dupuis. — Oui, Monsieur, con- « tinua le jeune homme, et j'ose vous assurer « que votre pensionnat est plus difficile à « conduire que le premier royaume du monde. « La raison est que vos élèves ne vous appar- « tiennent point, et qu'un roi qui veut forte- « ment l'être fut toujours le maître de ses « peuples. » Tout le monde se récriant : « Criez tant que vous le voudrez, ajouta-t-il ; « si j'étais roi, je vous prouverais ce que « j'avance. »

Pendant son séjour en Corse, Napoléon lisait l'histoire de Cromwell ; son oncle, le cardinal Fesch, lui demanda un jour ce qu'il en pensait. « Cromwell, dit-il, est un bon ou- « vrage, mais il est incomplet. » L'oncle, qui croyait que le jeune homme parlait de l'histoire même, lui demanda quelle faute il reprochait à l'auteur. « Morbleu ! lui répliqua « vivement Napoléon, ce n'est pas du livre

« que je vous parle, c'est du personnage. »

20 AVRIL. — La France déclare la guerre à l'Autriche.

Napoléon quitte la Corse pour venir prendre sa sœur Marianne-Elisa, pensionnaire de l'établissement détruit de Saint-Cyr. Découragé par ce qu'il vit à Paris, il exprimait à son frère Lucien, dans une lettre du 3 juin, des idées bien différentes de celles qu'il eut depuis :

« Chacun cherche son intérêt et veut par-« venir à force d'horreur, de calomnie ; l'on « intrigue aujourd'hui aussi bassement que « jamais. Tout cela détruit l'ambition. L'on « plaint ceux qui ont le malheur de jouer un « rôle, surtout lorsqu'ils peuvent s'en passer. « Vivre tranquille, jouir des affections de la « famille et de soi-même, voilà, mon cher, « lorsque l'on jouit de quatre à cinq mille « francs de rentes le parti que l'on doit pren-« dre, et que l'on a vingt-cinq à quarante ans, « c'est-à-dire lorsque l'imagination calmée ne « vous tourmente plus. »

On trouve dans les archives de Versailles une autre lettre non moins curieuse, du même temps et du même auteur ; la voici avec son orthographe :

« MESSIEURS,

« Buonaparte, frère et tuteur de la demoi-
« selle Marianne Buonaparte, a l'honneur de
« vous esposer que la loi du 7 août et particu-
« lièrement l'article additionnelle décrété le
« 16 du même mois, suprimant la maison de
« Saint-Louis, il vient réclamer l'exécution
« de la loi et ramener dans sa famille ladite
« demoiselle sa sœur, des affaires très-ins-
« tantes et de service publique, l'obligant à
« partir de Paris sans délai ; il vous prie de
« vouloir bien ordonner qu'elle juisse du bé-
« néfice de la loi du 16 et que le thrésorier
« du district soit autorisez à lui esconter les
« 20 sols par lieue, jusqu'à la municipalité
« d'Ajaccio en Corse, lieu du domicile de la-
« dite demoiselle et où elle se doit rendre
« auprès de sa mère.

« Avec respect,

« BUONAPARTE.

« Le 1er septembre 1792. »

10 AOUT. — Les sections de Paris se déclarent en insurrection, attaquent les Tuileries et renversent Louis XVI.

Bonaparte était en curieux parmi les assaillants. Il sentit de quelle importance pouvaient être pour sa fortune future les événements qui se préparaient. Il écrivait à son oncle Paravicini : « Ne soyez pas inquiet de vos « neveux, ils sauront se faire place. »

22 SEPTEMBRE. — La Convention nationale ouvre ses séances, et proclame le gouvernement républicain.

Au mois de septembre 1792, Bonaparte alla visiter son pays natal. Il le trouva agité par une faction qui, bientôt, livra la Corse aux Anglais, et, proscrit avec toute sa famille, il s'embarqua pour la France.

Le général Paoli, chef du parti opposé à la France, disait de son compatriote Bonaparte : « Ce jeune homme est taillé à l'antique ; c'est « un homme de Plutarque. »

1793. — Bonaparte publie à Avignon, chez Sabin Tournal, le *Souper de Beaucaire*, brochure politique.

Il est employé au siége de Lyon sous le général Kellermann.

17 DÉCEMBRE. — Prise de Toulon.

Une faction avait ouvert Toulon aux An-

glais (27 août). Pendant les mois de septembre et d'octobre, deux corps d'armée, de 4,000 hommes chacun, aux ordres des généraux Cartaux et Lapoype, formèrent le blocus de la place.

Le 12 septembre, Bonaparte arrive au Beausset, quartier général de Cartaux. Il venait d'être nommé chef de bataillon, sur la recommandation du représentant du peuple Salicetti, et fut chargé de commander l'artillerie de siége, en l'absence du général Dammartin, chef de cette arme.

Vers la fin de novembre, les forces de l'armée de siége furent portées à 28,000 hommes, dont le général Dugommier prit le commandement; celles des assiégés s'élevaient à 15,000 hommes, Anglais et Espagnols.

A son arrivée Dugommier convoqua un conseil. Bonaparte fit décider qu'on commencerait l'attaque par une redoute surnommée le *Petit Gibraltar*. En effet, ce poste occupé, les escadres ennemies ne pouvaient plus mouiller dans la rade sans s'exposer à être brûlées.

A la faveur de quelques oliviers, Bonaparte s'approcha très-près du fort Malbousquet, et plaça sur la colline des *Arènes* une batterie de six pièces de 24.

Un commissaire de la Convention voulut blâmer la position des pièces : « Citoyen, lui « dit le jeune commandant, faites votre mé- « tier de député; laissez-moi faire le mien « d'artilleur. La batterie restera là; je ré- « ponds du succès. »

Le 30 novembre, 6,000 Anglais, commandés par le général O'Hara, firent une sortie, s'emparèrent de la batterie, et commencèrent à enclouer les pièces. Bonaparte accourt à la tête d'un bataillon, se jette dans un boyau qui conduisait à la batterie, ordonne tout à coup le feu, et, par son apparition subite, répand la terreur au milieu des Anglais. Le général O'Hara, blessé à la main, fut pris dans le boyau par un sergent, et ses troupes se retirèrent.

Ce fut à Toulon que Bonaparte se lia avec Junot, depuis duc d'Abrantès, un de ses meilleurs généraux. Un matin, il demande, pour dicter, un homme qui sût écrire. Junot, sergent du bataillon de la Côte-d'Or, sort des rangs, et se met à écrire sur l'affût d'un canon. Un boulet tombe auprès de lui, et couvre de terre le papier sur lequel il écrivait.

« Bon! dit-il, je n'aurai pas besoin de sable! »

La batterie des *Arènes* était constamment

exposée au feu de l'ennemi. Afin d'encourager les canonniers, Bonaparte y fit placer par Junot un écriteau sur lequel on lisait : *Batterie des hommes sans peur.* Et depuis tous se disputèrent l'honneur de servir à ce poste périlleux.

Dans la nuit du 16 au 17, par un temps d'orage, le Petit Gibraltar et le fort Faron furent emportés d'assaut.

Dans la journée du 18, les Anglais évacuèrent les autres forts et abandonnèrent la ville, après avoir mis le feu à l'arsenal, aux magasins de mâture et aux vaisseaux désarmés. L'incendie fut éteint par les forçats du bagne de Toulon, qui, après avoir sauvé au péril de leur vie les principaux établissements maritimes, reprirent les chaînes dont leur dévouement venait d'effacer l'opprobre.

Les commissaires de la Convention, présents à la prise de Toulon, étaient Fréron, Ricord, Barras, Robespierre jeune et Salicetti.

Bonaparte se distingua à l'assaut du fort de Faron. Il ne se borna point à ordonner le feu ; il remplaça successivement deux canonniers qui avaient succombé. Dugommier demanda pour lui le grade d'adjudant-général, chef de brigade, et dit aux représentants

22

du peuple : « Que ce jeune homme fixe votre « attention ; il ira loin, et, si vous ne l'avan- « cez pas, je vous réponds qu'il saura bien « s'avancer lui-même. »

1794, JANVIER ET FÉVRIER. — Bonaparte, nommé général de brigade, est chargé de faire exécuter des travaux de défense sur les côtes de l'Océan.

AVRIL. — Bonaparte sert à l'armée d'Italie sous les ordres du général Dumerbion.

29 AVRIL. — Il se distingue à la prise de Saorgio, dans le comté de Nice. Le général en chef Dumerbion écrit au comité de la guerre : « C'est au talent du général Bona- « parte que je dois les savantes combinaisons « qui ont assuré notre victoire. »

27 JUILLET (9 thermidor an XI). — Chute du parti démocratique de la Convention. En apprenant cet événement, Bonaparte voulait marcher sur Paris avec ses troupes. Proscrit pour ses opinions révolutionnaires, il fut gardé à vue au quartier général de Nice.

On l'accusait d'avoir eu des relations d'amitié avec Robespierre jeune ; d'avoir pro-

posé le plan *liberticide* d'élever une muraille crénelée autour des magasins d'armes et de poudre de Marseille, qui n'étaient point à l'abri d'un coup de main; d'avoir, dans un récent voyage à Toulon, favorisé l'évasion de plusieurs émigrés de la famille de Chabrillant, pris sur un bâtiment espagnol par un corsaire français.

1795. — Par une basse jalousie, Aubry, ancien capitaine d'artillerie, chef du comité de la guerre, retira à Bonaparte son grade, et lui offrit celui de chef de brigade dans l'armée de l'Ouest.

Il donnait pour prétexte la jeunesse du général.

« On vieillit vite sur le champ de bataille, « et j'en arrive, » lui dit Bonaparte.

Ses représentations furent inutiles.

Privé de son emploi, Bonaparte se logea avec ses amis, Junot et Sébastiani, dans un petit appartement de la rue de la Michodière. Après avoir épuisé toutes ses ressources, il vendit, pour vivre, une précieuse collection d'ouvrages militaires qu'il avait rapportée de Marseille. Il ne pouvait guère prévoir qu'un jour il aurait à sa disposition les trésors de la France.

30 AOUT. — Un décret statue que les deux tiers de la prochaine législature seront pris dans la Convention.

23 SEPTEMBRE. — Constitution dite de l'an III. Elle confiait le gouvernement à un corps législatif divisé en deux conseils : celui des *Cinq-Cents* et celui des *Anciens*, et à un directoire exécutif de cinq membres.

5 OCTOBRE (journée du 13 vendémiaire an III.) — Le décret du 30 août avait excité le mécontentement de trente-trois des sections de Paris. Bientôt 40,000 hommes s'arment et marchent vers les Tuileries où siégeait la Convention.

Témoin des premiers mouvements, Bonaparte se rend au comité de salut public. Il y trouve Barras, que la Convention venait de nommer commandant en chef de l'armée de l'intérieur. Celui-ci, qui se souvenait de Toulon, confie à Bonaparte toute son autorité militaire.

Bonaparte fit placer sur divers points autour des Tuileries quarante pièces de canon; il n'avait que 6,000 hommes environ. Les insurgés occupaient les abords de Saint-Roch, du Théâtre-Français et la Butte-des-Moulins.

Le feu commença à quatre heures après midi; à six heures les sections étaient en déroute complète. 11 à 1,200 hommes périrent.

Après cette journée, le général Vandamme disait à Bonaparte : « Qu'avez-vous fait là ? « Bon pour le moment ; mais je ne sais si « quelque jour vous n'aurez point à vous en « repentir. — Laissez donc ! répondit Bonaparte, vous ne voyez pas que c'est mon cachet que je mets sur la France ! »

16 OCTOBRE. — Bonaparte est nommé général de division. Chargé du désarmement général des sections, dont on craignait un nouveau soulèvement, il vit venir un jour chez lui un jeune enfant de douze à treize ans, qui réclamait l'épée de son père ; c'était Eugène Beauharnais, fils du général Alexandre de Beauharnais mort sur l'échafaud en 1793. L'épée fut rendue. La veuve de Beauharnais, Marie-Joséphine Tascher de la Pagerie, vint remercier Bonaparte : il s'ensuivit une liaison et un mariage.

26 OCTOBRE. — La Convention se sépare : cette assemblée avait rendu 8,370 décrets.

1796, 9 MARS. — Mariage de Bonaparte

avec la veuve du général Beauharnais. L'acte civil, enregistré au deuxième arrondissement de Paris, fait naître Bonaparte le 5 février 1768, et Joséphine le 23 juin 1767. Il est toutefois constaté que Napoléon est né le 15 août 1769, et Joséphine le 23 juin 1763.

20 MARS. — Napoléon Bonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Italie, arrive au quartier général de Nice.

Bonaparte n'avait avec lui que 34,000 hommes; les Autrichiens, au nombre de plus de 60,000 hommes, étaient commandés par le général Beaulieu.

12 AVRIL. — Première victoire à Montenotte, village du Haut-Piémont, sur le versant septentrional des Apennins. L'ennemi perd 4,000 hommes, dont 2,500 prisonniers.

13 AVRIL. — Beaulieu, à la tête de 7,000 hommes d'élite, surprend un détachement français posté à Dégo, et s'empare de cette ville. Après trois assauts infructueux, la division Masséna reprend enfin Dégo.

15 AVRIL. — L'armée autrichienne est battue à Millesimo, petite ville de Piémont, sur

la Bormida, à onze lieues de Gènes. Les journées des 13 et 14 avril lui coûtèrent 2,500 morts, 8 à 9,000 prisonniers, 22 pièces de canon et 15 drapeaux.

20 ET 22 AVRIL. — Un renfort de Piémontais, envoyé par le roi de Sardaigne, est défait à Vico et à Mondovi. Le roi de Sardaigne sollicite la paix, abandonne à la France la Savoie et le comté de Nice, et chasse les émigrés du territoire sarde.

L'armée d'Italie passe le Pô, repousse 10,000 fantassins et 2,000 cavaliers qui s'opposent au débarquement, et vient occuper Plaisance. Le duc de Parme et de Plaisance obtient la paix, moyennant une contribution de deux millions, 1,200 chevaux de trait avec leurs colliers, 400 chevaux de dragons harnachés, 100 chevaux de selle, 10,000 quintaux de blé, 5,000 d'avoine, 2,000 bœufs et 20 des plus beaux tableaux qui se trouvaient dans les deux duchés.

Parmi ces tableaux on remarquait la *Communion de saint Jérôme*, peinte par Dominique Zampieri dit le Dominiquin. Le duc de Parme et de Plaisance fit proposer en secret à Bonaparte de lui payer deux millions si on voulait lui laisser ce bel ouvrage. Bonaparte

répondit : « Honoré de la confiance de la Ré-
« publique, je n'ai pas besoin de millions;
« tous les trésors des deux duchés ne sau-
« raient valoir à mes yeux la gloire d'offrir à
« ma patrie un chef-d'œuvre du Domini-
« quin. »

12 MAI. — Bataille de Lodi.

Les troupes autrichiennes se retranchèrent derrière l'Adda pour disputer aux vainqueurs la route de Milan. 10,000 Autrichiens, aux ordres du général Sebotendorf, défendaient avec 30 pièces de canon le pont de Lodi, long de six cents pieds. Par les ordres de Bonaparte, la division Masséna, les grenadiers en tête, attaque le pont, pendant que les canons de cette division répondent au feu de l'ennemi. La charge bat, les grenadiers s'élancent aux cris de *vive la république !* La mitraille qui éclaircit leurs rangs les arrête un moment, mais les généraux français se précipitent les premiers en avant, et raniment les soldats par leur exemple ; le pont est franchi, la première ligne des Autrichiens est culbutée, et 20 pièces de canon tombent en notre pouvoir.

15 MAI. — Bonaparte, entouré de son état-major et de ses guides, fait son entrée triom-

phale à Milan. Le même jour on célèbre à Paris, au Champ-de-Mars, une fête des Victoires, et la paix est signée avec la Sardaigne.

17 MAI. — Prise de la ville de Côme.

L'approche d'une colonne de troupes françaises décide le duc de Modène à faire la paix. Il consent à donner vingt de ses plus beaux tableaux, et 7 millions 500,000 francs.

20-26 MAI. — Mouvements insurrectionnels dans le Milanais, causés par l'enlèvement de l'argenterie des églises, et la levée de la contribution exigée par le gouvernement français. Des mesures vigoureuses étouffèrent en peu de jours toute tentative de soulèvement. Le village de Binasco fut pris d'assaut et livré aux flammes. Pavie faillit éprouver le même sort. « Trois fois, écrit le général en chef « dans son rapport du 26 mai, l'ordre de « mettre le feu à la ville de Pavie expira sur « mes lèvres. Si le sang d'un seul Français « eût été versé, je voulais faire élever, des « ruines de Pavie, une colonne sur laquelle « j'aurais fait écrire :

« *Ici était la ville de Pavie.*

« J'ai fait fusiller la municipalité, arrêter

« 200 otages que j'ai fait passer en France;
« tout est aujourd'hui parfaitement tran-
« quille, et je ne doute pas que cette leçon
« ne serve de règle aux peuples de l'Italie. »

31 mai. — L'armée française poursuit les Autrichiens, passe le Mincio à Borghetto et s'empare de Valeggio, quartier général de Beaulieu.

3-4 juin. — La division Masséna entre dans Vérone. Le 4, elle forme le blocus de Mantoue, capitale du Mantouan, que l'Autriche possédait depuis 1713.

4 juin. — Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles, s'engage à garder la neutralité et à payer une somme de huit millions.

26 juin. — Le souverain pontife Pie VI s'engage à livrer Ancône, à fermer tous ses ports aux bâtiments des puissances en guerre avec la république, à donner cent tableaux, statues, vases et bustes, au choix des commissaires français, à payer à la France vingt et un millions de livres en numéraire ou denrées, à mettre en liberté dans ses États tous les détenus pour cause politique.

26 JUIN. — Proclamation de Bonaparte à l'armée rassemblée dans la ville d'Albi, à neuf lieues de Turin.

Les harangues de Napoléon égalent celles des plus grands orateurs. Elles sont énergiques, saisissantes. En les lisant, les soldats sentaient dans leurs cœurs le feu qui animait leur chef; ils se rappelaient leurs triomphes récents, et en rêvaient de nouveaux; ils étaient vainqueurs dans le passé et dans l'avenir.

Voici quelques passages de la proclamation d'Albi.

« SOLDATS,

« Vous avez en quinze jours remporté six « victoires, pris 21 drapeaux, 50 pièces de « canon, plusieurs places fortes, conquis la « partie la plus riche du Piémont; vous avez « fait 15,000 prisonniers, tué ou blessé « 10,000 hommes... Dénués de tout, vous « avez suppléé à tout; vous avez gagné des « batailles sans canons, passé des rivières « sans ponts, fait des marches forcées sans « souliers, bivouaqué plusieurs fois sans « pain... Grâces vous en soient rendues, sol- « dats !...

« Vous étiez dénués de tout au commence-

« ment de la campagne ; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus. Les magasins pris à vos ennemis sont nombreux. L'artillerie de siége est arrivée. La patrie attend de vous de grandes choses. Vous justifierez son attente ; vous brûlez tous de porter au loin la gloire du peuple français ; d'humilier les rois orgueilleux qui méditaient de nous donner des fers ; de dicter une paix glorieuse qui indemnise la patrie des sacrifices qu'elle a faits. Vous voulez tous, en rentrant dans vos familles, dire avec fierté : « *J'étais de l'armée conquérante d'Italie!...* »

28 JUIN. — Les Anglais occupaient le port de Livourne, en Toscane ; Bonaparte charge la division Vaubois de s'assurer de cette ville. Il s'y rend lui-même et fait mettre au séquestre des magasins appartenant à l'empereur et au roi d'Angleterre.

29 JUIN. — Le château de Milan capitule. Bonaparte se rend à Florence, auprès de Ferdinand-Joseph, grand-duc de Toscane. Le soldat de fortune, vainqueur de l'Autriche et général de la république, s'assied à table à côté du grand-duc, frère de l'empereur au-

trichien, et mari d'une princesse du sang des Bourbons.

29 JUILLET. — 25,000 Autrichiens, commandés par le général Wurmser, entrent en Italie, et marchent sur Mantoue. La division Masséna bat en retraite devant eux.

2-3 AOUT. — Bataille de Castiglione.

L'ennemi s'était emparé du village de Castiglione-di-Stivere. Le 2 août, une partie des troupes françaises est dirigée sur Lonato, et en chasse une colonne autrichienne, pendant qu'Augereau reprend Castiglione; Bonaparte établit son quartier général, à Lonato.

Le 3 août un parlementaire autrichien est introduit auprès du général en chef. Il lui annonce que Lonato est cerné de tous côtés, et qu'il ne reste aux Français qui se trouvent dans Lonato d'autre parti à prendre que de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion.

Bonaparte, qui n'avait avec lui que deux cents hommes, ne se laisse point intimider par l'apparence du danger : les troupes dont il aperçoit l'avant-garde sur la route de Brescia ne peuvent être qu'un débris de celles qu'on a battues la veille, et qui emploient la

ruse pour se frayer un passage. Ces forces sont trop considérables pour qu'on les combatte avec des chances de succès; mais le général français devra son salut à son audace et à sa présence d'esprit.

Il s'adresse au parlementaire : « Comment « osez-vous, dit-il, venir ainsi sommer un « vainqueur au milieu de son quartier général et entouré de son armée? Allez dire au « général qui vous a envoyé que s'il a pré« tendu faire une insulte à l'armée française, « je suis ici pour la venger; qu'il est lui« même mon prisonnier ainsi que ses soldats: « je sais que sa troupe n'est qu'une des co« lonnes coupées par des divisions de mon « armée. Dites-lui que si dans huit minutes « il n'a pas mis bas les armes, et si une seule « amorce est brûlée, je le fais fusiller lui et « ses gens. »

Puis il fait enlever le bandeau qui couvre les yeux du parlementaire :

« Voyez, ajoute-t-il, le général Bonaparte « au milieu de son état-major et de l'armée « républicaine; rapportez à votre chef qu'il « lui est loisible de faire une bonne capture.»

Il ordonne sur-le-champ une démonstration d'attaque. Le général ennemi demande à son tour à capituler. « Non, dit fièrement Bona-

« parte, je ne capitule point avec mes pri-
« sonniers. » L'Autrichien se rend à discrétion avec 3,000 hommes, et livre 3 drapeaux et 4 pièces de canon.

Le lendemain Wurmser est mis en déroute et poursuivi jusqu'au Mincio. Il perdit, en cinq jours, 70 pièces de canon, tous ses caissons, 12 à 15,000 prisonniers, et 6,000 hommes tués ou blessés.

7 AOUT. — Reprise de Parme. L'armée de Wurmser est en fuite.

3-5 SEPTEMBRE. — Les divisions Masséna et Vaubois enlèvent les retranchements de Roveredo, défendus par 10,000 hommes des milices autrichiennes, font 7 à 8,000 prisonniers, s'emparent de 25 pièces de canon, de 50 caissons, de 7 drapeaux et d'une grande quantité de fusils. Le 5 Masséna entre dans la ville de Trente.

8 SEPTEMBRE. — Bonaparte se dirige sur Bassano qu'occupait Wurmser avec son état-major. La division Augereau y entra par la gauche au pas de charge, pendant que Masséna y pénétrait par la droite. Wurmser et le trésor de l'armée autrichienne furent sur '

point d'être pris. 5 drapeaux, 3,000 prisonniers, 35 pièces de canon, 200 fourgons et 2 équipages de ponts furent les trophées de cette bataille.

13 SEPTEMBRE. — Le corps de Wurmser, réduit à 14,000 hommes, se réfugie dans Mantoue, dont l'armée française forme le siége.

20-30 SEPTEMBRE. — Bonaparte se rend à Milan, et provoque la création de la république *Cisalpine*, composée de la Lombardie, de Ferrare et de Bologne, et des duchés de Modène et de Reggio.

10 OCTOBRE. — La paix est signée avec Ferdinand IV.

19-21 OCTOBRE. — Le général Gentili, envoyé en Corse par Bonaparte, reprend cette île aux Anglais.

NOVEMBRE. — Une troisième armée autrichienne, forte de 45,000 hommes, aux ordres du feld-maréchal Alvinzi, vient au secours de Wurmser.

15, 16 ET 17 NOVEMBRE. — **Bataille d'Arcole.**

Le village d'Arcole est à cinq lieues S. E. de Vérone. Il est situé au milieu d'un marais, sur lequel les habitants ont élevé plusieurs digues et chaussées. Celle qui mène du village de Ronco à Arcole est coupée par le torrent de l'Alpon, que l'on passe sur un pont de bois très-étroit.

Le 15, l'aile droite des Français, commandée par Augereau, après avoir culbuté dans les marais une division ennemie, se présente au pont de l'Alpcn. Il était barricadé, défendu par de l'artillerie, et aboutissait à des maisons crénelées. Arcole était occupé par des bataillons hongrois et croates.

Ces troupes résistèrent à plusieurs attaques. Les généraux français s'élancèrent en vain à la tête de la colonne; le feu de l'ennemi était si violent et la masse des assaillants si serrée, que tous les coups portaient et que les pelotons ne pouvaient parvenir à déboucher.

Bonaparte arrive avec son état-major : « N'êtes-vous plus, crie-t-il aux grenadiers, « les guerriers de Lodi? Qu'est devenue cette « intrépidité dont vous avez donné tant de « preuves? » Il saisit un drapeau, s'avance suivi des grenadiers et parvient à moitié du pont; mais l'approche d'une division enne-

mie et un feu de flanc déterminent un mouvement rétrograde. Bonaparte est entraîné au milieu des mourants et des morts, précipité dans un marais et exposé à tomber au pouvoir des Autrichiens qui poursuivaient nos soldats sur la chaussée. Les grenadiers s'aperçoivent du danger de leur chef; un cri spontané se fait entendre : « En avant, pour sauver le général! » Bonaparte est sauvé, et l'ennemi repoussé au delà du pont.

La bataille d'Arcole coûta dix mille hommes aux Autrichiens.

1797, 13 JANVIER. — Bataille de Rivoli.

Du 12 au 16, l'armée d'Alvinzi se vit enlever toute son artillerie et fut mise hors d'état de tenir la campagne. On lui fit plus de 20,000 prisonniers.

22 JANVIER. — Capitulation de Mantoue.

9 FÉVRIER. — Le général Victor occupe Ancône.

19 FÉVRIER. — Par le traité de Tolentino, le pape cède le comtat Venaissin, Bologne, Ferrare, la Romagne, 15 millions en numéraire et 5 millions en objets d'art.

16 MARS. — Combat du Tagliamento. L'archiduc Charles avait pris au mois de février le commandement de l'armée autrichienne.

31 MARS. — Bonaparte, vainqueur, écrit à l'archiduc Charles pour l'engager à faire la paix.

31 MARS. — Gènes s'organise en république *Ligurienne.*

3 SEPTEMBRE. — Coup d'état dit *du 18 fructidor.*

Des troupes tirées de l'armée d'Italie sous prétexte d'un envoi de drapeaux, et commandées par Augereau, occupent la capitale et envahissent la salle des séances du Corps législatif. Pichegru et cinquante autres membres du parti royaliste sont arrêtés et déportés à Cayenne. Les élections de quarante-huit départements sont annulées : on impose aux fonctionnaires publics l'obligation de jurer haine à la royauté et à l'anarchie, fidélité et attachement à la république et à la constitution de l'an III. Une loi ordonne à tous les émigrés de sortir de Paris dans vingt-quatre heures et du territoire dans quinze jours, sous peine d'être jugé

militairement. Les parents d'émigrés sont exclus des assemblées, les biens des proscrits séquestrés, et les éditeurs, propriétaires et éditeurs de quarante-deux journaux, condamnés à la déportation.

15 SEPTEMBRE. — Rupture des négociations entamées à Lille avec l'Angleterre, le 6 juillet.

17 OCTOBRE. — Traité de Campo-Formio.

Les conférences qui décidèrent ce traité eurent lieu à Léoben et à Udine, capitale du Frioul vénitien. Elles furent longues et orageuses.

A Udine, on s'était rassemblé chez le comte de Cobentzel, chargé d'affaires d'Autriche, le 25 vendémiaire (16 octobre). Las des objections et de l'hésitation de ses adversaires, Bonaparte se leva, saisit sur un guéridon un petit cabaret de porcelaine, et le jeta à terre en s'écriant : « Puisque vous le voulez, la « trêve est rompue! Mais souvenez-vous « qu'avant la fin de l'automne je briserai votre « monarchie comme je brise cette porce- « laine. » Puis il salua le congrès et sortit.

Les plénipotentiaires autrichiens avaient mis en tête du traité : « L'empereur reconnaît la république française. — Effacez ces

« mots, dit Bonaparte; la république fran-
« çaise est aussi visible que le soleil. Aveugle
« qui ne la voit pas! »

5 DÉCEMBRE. — Bonaparte est reçu en audience solennelle, à Paris, par le Directoire exécutif. Les deux conseils décernent un drapeau à l'armée d'Italie.

Sur une des faces de ce drapeau on lisait :

A
L'ARMÉE D'ITALIE
LA PATRIE
RECONNAISSANTE.

De l'autre côté, des inscriptions rappelaient les principaux exploits de cette armée; on y remarquait celles-ci :

« 150,000 prisonniers. — Cent soixante-
« dix drapeaux. — Cinq cent cinquante pièces
« de siége. — Six cents pièces de campagne.
« — Cinq équipages de ponts. — Neuf vais-
« seaux de 64 canons, douze frégates de 32,
« douze corvettes, dix-huit galères. — Ar-
« mistice avec le roi de Sardaigne. — Con-
« vention avec Gènes. — Armistice avec le
« duc de Modène, le roi de Naples, le pape.
« — Préliminaires de Léoben, etc.

« Donné la liberté aux peuples de Bologne,

« Ferrare, Modène, Massa-Carrara, de la
« Romagne, de la Lombardie, etc.

« Envoyé à Paris les chefs-d'œuvre de Mi-
« chel-Ange, du Guerchin, du Titien, de Paul
« Véronèze, Corrège, Albane, des Carrache,
« Raphaël, Léonard de Vinci, etc. »

Un homme qui vit Bonaparte à son passage à Mantoue (novembre 1797) en a donné le portrait suivant, inséré dans un journal au mois de décembre 1797 :

« J'ai vu avec un vif intérêt et une extrême
« attention cet homme extraordinaire qui a
« fait de si grandes choses et qui semble an-
« noncer que sa carrière n'est pas terminée.
« Je l'ai trouvé fort ressemblant à ses por-
« traits : petit, mince, pâle, ayant l'air fati-
« gué, mais non malade, comme on l'a dit.

« Il m'a paru qu'il écoutait avec plus de
« distraction que d'intérêt, et qu'il était plus
« occupé de ce qu'il pensait que de ce qu'on
« lui disait. Il y a beaucoup d'esprit dans sa
« physionomie : on y remarque un air de mé-
« ditation habituelle qui ne révèle rien de ce
« qui se passe dans l'intérieur.

« Dans cette tête pensante, dans cette âme
« forte, il est impossible de ne pas supposer
« quelques pensées hardies qui influeront sur
« les destinées de l'Europe. »

28 DÉCEMBRE. — Bonaparte est nommé membre de l'Institut, classe des sciences et des arts.

1798, 10 FÉVRIER. — Bonaparte, nommé général en chef de l'*armée d'Angleterre*, visite les ports de l'Océan.

23 FÉVRIER. — Traité d'alliance avec la république Cisalpine.

12 AVRIL. — Il est nommé général en chef de l'armée d'Orient.

16 MAI. — En vertu d'une loi du 19 fructidor, qui condamnait à mort les émigrés, un vieillard de plus de quatre-vingts ans avait été fusillé à Toulon. Bonaparte indigné écrivit la lettre suivante à la commission militaire :

« J'ai appris, citoyens, avec la plus grande
« douleur que des vieillards âgés de soixante-
« dix à quatre-vingts ans, de misérables
« femmes enceintes, ou environnées d'enfants
« en bas âge, avaient été fusillés, comme pré-
« venus d'émigration.

« Les soldats de la liberté seraient-ils donc « devenus des bourreaux?

« La pitié, qu'ils ont portée jusqu'au mi- « lieu des combats, serait-elle donc morte « dans leurs cœurs?

« La loi du 19 fructidor a été une mesure « de salut public : son intention a été d'at- « teindre les conspirateurs et non de miséra- « bles femmes et des vieillards caducs.

« Je vous exhorte donc, citoyens, toutes « les fois que la loi présentera à votre tribu- « nal des vieillards de plus de soixante ans, « ou des femmes, de déclarer qu'au milieu « des combats vous avez respecté les vieil- « lards et les femmes de nos ennemis.

« Le militaire qui signe une sentence contre « une personne incapable de porter les armes « est un lâche.

« *Signé :* BONAPARTE. »

Cette lettre sauva la vie à un malheureux sexagénaire. L'armée voyait avec joie son général employer l'influence de son nom à empêcher des actes de barbarie.

19 MAI. — Expédition d'Egypte.

Une escadre de treize vaisseaux de ligne, de deux vaisseaux de 64 armés en flûte, de

deux bricks, soixante-douze petits bâtiments de guerre et quatre cents bâtiments de transport, sort de Toulon et prend la route de l'Egypte ; elle portait 26,000 soldats (11 demi-brigades) et 10,000 matelots.

La fondation d'une colonie en Egypte avait pour but d'établir un entrepôt de commerce de l'Inde, et d'arracher par la suite cette dernière contrée aux mains des Anglais. La lecture de quelques mémoires rédigés à ce sujet avait inspiré à Bonaparte l'idée d'exécuter un plan dont les résultats devaient être également glorieux pour lui et profitables à la nation. Le Directoire consentit avec joie à éloigner de l'Europe un général dont il redoutait l'influence, mais il est certain que Bonaparte seul combina le projet et les moyens d'exécution ; il voulait attaquer l'Inde après avoir colonisé l'Egypte.

L'Egypte formait une province ottomane, gouvernée nominativement par un pacha, mais de fait par les mamelucks et leurs vingt-quatre chefs qu'on appelait *beys* ou *sangiaks*.

La milice des mamelucks, fondée par le sultan Saladin, se recrutait d'esclaves achetés en Géorgie, sur le Caucase, et même en Europe. Elle se composait de 8,000 cavaliers très-habiles à monter à cheval, à tirer, à lan-

cer des traits, à se battre avec le sabre ou la masse d'armes. Chacun d'eux était suivi, dans le combat, de deux ou trois domestiques portant deux grands fusils; il avait à la ceinture deux paires de pistolets; plus, dans un carquois, dix-huit flèches qu'il lançait avec la main, et au côté une masse d'armes et deux sabres.

12 JUIN. — Prise de l'île de Malte.

2 JUILLET. — Débarquement de l'armée française et prise d'Alexandrie. La colonne de Pompée, au pied de laquelle furent enterrés quarante victimes de ce premier combat, est placée sur une légère éminence au bord de la mer : elle est haute de 98 pieds 6 pouces, y compris le chapiteau qui est d'ordre corinthien.

12-15 JUILLET. — L'armée française traverse le désert.

23 JUILLET. — Mourad-Bey, à la tête de 6,000 hommes, est vaincu près du village d'Embabeh, en vue des Pyramides.

Dans la nuit du 22 au 23 juillet, 200 hommes de la 32e demi-brigade entrent au Caire,

capitale de l'Egypte, sous la conduite du chef de brigade Dupuy. La ville, quoique peuplée de 300,000 habitants, semblait déserte. Pour hâter le pas des traînards, Dupuy fit battre la charge, pénétra jusqu'au quartier central, enfonça la porte d'une maison et s'y installa paisiblement.

14 AOUT. — Traité d'alliance offensive et défensive entre l'empereur et le roi des Deux-Siciles contre la France.

Le même jour, Bonaparte apprend que la flotte française a été détruite, le 1er août, par les Anglais, dans le port d'Aboukir.

En parcourant le rapport rédigé par le contre-amiral Ganteaume, le général de l'armée d'Egypte ne laissa paraître sur son visage aucune émotion; il questionna l'envoyé, lui demanda quelques détails, et après l'avoir écouté, dit tranquillement : « Nous n'avons « plus de flotte : eh bien! il faut rester en « ces contrées, ou en sortir grands comme « les anciens. »

22 AOUT. — Bonaparte assiste à la cérémonie de la rupture de la digue : cette digue retient les eaux du Nil, jusqu'à ce que ce fleuve, dans son débordement périodique, ait atteint

la hauteur nécessaire pour qu'on puisse naviguer dans la ville.

Création de l'*Institut d'Egypte*, destiné à la propagation des lumières dans cette contrée et à des recherches archéologiques ou paléographiques.

5 septembre. — La conscription militaire est établie, sur le rapport du général Jourdan. Elle appelle au service, par voie de tirage au sort, lès Français âgés de vingt à vingt-cinq ans qui sont répartis en cinq classes.

12 septembre. — La Porte Ottomane s'allie à l'Angleterre et à la Russie, et déclare la guerre à la France. Le traité fut signé le 23 décembre à Constantinople.

22 septembre. — Célébration de la fête de Mahomet et de celle de la fondation de la république française (selon le calendrier républicain, le 22 septembre 1798 correspond au 1er vendémiaire de l'an VII).

21 octobre. — Révolte du Caire.

Pendant deux mois les musulmans supportèrent patiemment le joug des vainqueurs; mais l'établissement du droit d'enregistre-

ment sur les propriétés foncières devint la cause occasionnelle d'une insurrection violente.

Le 30 vendémiaire an VII (21 octobre 1798), des rassemblements nombreux parcourent les rues et massacrent les Français qu'ils rencontrent. Bonaparte accourt et prend des mesures pour couper les communications entre les divers quartiers où se sont portés les insurgés; quinze mille d'entre eux se réfugient dans la grande mosquée et refusent de se rendre. Une grêle de bombes, d'obus et de boulets menace de les engloutir sous les débris de leur dernier asile. Bientôt ils poussent des cris lamentables, implorent la miséricorde du général en chef et se rendent à discrétion.

27-31 DÉCEMBRE. — Bonaparte visite la ville de Suez et s'occupe des moyens de percer l'isthme qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée.

1799, 15 JANVIER. — Expédition de Syrie, motivée par les intentions hostiles d'Achmet-Djezzar (le boucher ou le bourreau), pacha de Saint-Jean-d'Acre. 13,000 hommes traversent le désert et marchent sur Gaza.

17 FÉVRIER. — Capitulation du fort d'El-Arick.

23 FÉVRIER. — L'avant-garde, commandée par Kléber, s'égare et erre pendant quarante-huit heures dans les sables.

26 FÉVRIER. — Prise de Gaza. Les magasins de cette ville renfermaient douze milliers de poudre, quelques canons, beaucoup de munitions de guerre, du biscuit et du riz.

7 MARS. — La ville de Jaffa est prise d'assaut et livrée au pillage par les soldats irrités de la résistance acharnée des musulmans. Le lendemain la peste se déclare dans l'armée.

12 MARS. — Le Directoire déclare la guerre à l'empereur d'Allemagne et au grand-duc de Toscane.

18 MARS. — Commencement du siége de Saint-Jean-d'Acre.

16 AVRIL. — Bataille du mont Thabor.

Les habitants de Damas envoyaient 7,000 cavaliers au secours d'Achmet-Djezzar. Les généraux Kléber et Junot, à la tête de 2,400

hommes, les attaquent dans la plaine de Souli.

Le combat demeura indécis jusqu'à une heure après midi. Bonaparte, avec la division Bon, une partie de la cavalerie et huit pièces de canon, vint achever la défaite des Damasquins qui furent repoussés jusqu'au pied du mont Thabor. Leur perte fut de 6,000 hommes et celle des Français de 200 hommes seulement.

17 MAI. — Des secours venus par mer, et introduits dans la place de Saint-Jean-d'Acre, obligent l'armée française à lever le siége, après soixante et un jours de tranchée et dix assauts.

24 MAI. — Bonaparte visite, à Jaffa, l'hôpital des pestiférés.

10 JUIN. — Retour au Caire.

15 JUILLET. — 18,000 Turcs débarquent dans le port vieux d'Alexandrie et s'emparent du fort d'Aboukir.

25 JUILLET. — Bataille d'Aboukir.

L'armée ottomane s'était couverte d'u

double ligne de retranchements. En quelques instants la première ligne fut au pouvoir des Français. et 2,000 Turcs, pressés d'un côté par la cavalerie, de l'autre par une colonne aux ordres du général Destaing, furent tués ou précipités dans la mer.

La seconde ligne présentait plus de difficultés. Bonaparte attira, par des charges vigoureuses, l'attention des Turcs sur les deux extrémités, et tout à coup porta une forte réserve sur la redoute du centre.

Cette manœuvre eut un succès complet.

Le général ennemi, Seid-Mustapha-Pacha, fut blessé par Murat, qui commandait la cavalerie française, et fait prisonnier avec deux cents janissaires.

2 AOUT. — Les débris de l'armée turque, enfermés dans le fort d'Aboukir, se rendent au général Menou.

Après la bataille d'Aboukir, Bonaparte envoya un parlementaire à un vaisseau anglais qui se trouvait en rade. Le commandant lui remit une gazette française de Francfort, du 10 juin 1799. On était depuis longtemps sans nouvelles d'Europe. Une lettre du 26 mai, par laquelle les directeurs exprimaient le désir de voir de nouveau Bonaparte à la tête des

armées républicaines, n'était point parvenue à son adresse.

22 AOUT. — Les nouvelles d'Europe déterminent Bonaparte à quitter l'Égypte. Il remet à Kléber le commandement de l'armée.

9 OCTOBRE. — Bonaparte débarque à Fréjus, et se rend à Paris, au milieu d'une foule immense accourue sur son passage.

8 NOVEMBRE (journée du 18 brumaire an VIII). — Bonaparte jouissait d'une popularité justement acquise ; le Directoire exécutif était depuis longtemps discrédité dans l'opinion ; on conspirait ouvertement contre le gouvernement et la constitution de l'an III.

Dès que Bonaparte fut de retour, tous les partis lui firent des offres. Il s'aboucha avec quelques membres du conseil des Anciens et deux des directeurs, Roger Ducos et Siéyes, qui avaient rédigé, pour lui être remis, un mémoire sur la situation présente.

Le 8 novembre, 148 membres du conseil des Anciens, réunis aux Tuileries, rendirent un décret qui transférait les deux conseils à Saint-Cloud ; Bonaparte, nommé commandant

de la première division militaire, fut chargé de l'exécution de ce décret.

9 NOVEMBRE. — Les deux conseils se réunissent à dix heures du matin. Celui des Cinq-Cents s'agite ; les députés prêtent serment à la constitution de l'an III ; on parle de dictature ; on fait la proposition de mettre Bonaparte hors la loi ; Lucien Bonaparte, qui présidait l'assemblée, cherche en vain à calmer le tumulte : la présence du général l'augmente encore. Pour le protéger, un piquet de grenadiers entre dans la salle des séances, et les députés effrayés s'enfuient à toutes jambes, laissant la plupart leurs manteaux dans les bosquets de Saint-Cloud.

Le soir, 25 ou 30 députés des Cinq-Cents, partisans de Bonaparte, se réunissent et rédigent un projet de loi qui renverse le Directoire, pour lui substituer trois consuls, dont Bonaparte est le premier. Le conseil des Anciens l'adopta pendant la nuit. Le 20, à cinq heures du matin, tous les acteurs de cette scène étaient de retour à Paris.

Quelques jours avant ce coup d'État, on conseillait à Bonaparte de ne se présenter aux Cinq-Cents que bien accompagné. « Je le ferai, dit-il, pour complaire à mes amis ; en

« vérité, j'ai la plus grande envie d'y paraître « comme Louis XIV au parlement, avec des « bottes et un fouet à la main. »

16 DÉCEMBRE. — Nouvelle organisation de l'École polytechnique, fondée par la Convention le 21 mars 1795. Elle formera 300 élèves pour l'artillerie, le génie, les ponts et chaussées, la construction civile et navale, les mines, et le génie géographique.

24 DÉCEMBRE. — Constitution de l'an VIII. Elle établit, outre les trois consuls avec 500,000 fr. de traitement, un ***sénat conservateur*** de 60 membres nommés à vie par les consuls, et un ***tribunat***.

Peu de jours après l'élévation de Bonaparte au consulat, le général Murat lui dit : « La « république ne pouvait moins faire pour « vous. — Ni moi non plus, répondit le con« sul, je ne pouvais rien faire de moins pour « elle. Il fallait peut-être que je fusse un des « tomes d'une collection de gouvernants ?... « Non, la France en a déjà trop eu ; il est « temps qu'elle se résume. »

25 DÉCEMBRE. — Organisation du conseil d'État.

26 DÉCEMBRE. — Le premier consul demande à Georges III, roi d'Angleterre, de s'entendre avec lui pour la pacification de l'Europe. Le parlement anglais refusa d'accéder à cette proposition. Plus heureux auprès de Paul Ier, empereur de Russie, Bonaparte le détacha de la coalition.

29 DÉCEMBRE. — Rétablissement du libre exercice des cultes. On rouvre les églises fermées en 1793.

1800, 19 FÉVRIER. — Loi qui règle la forme de l'administration, et crée les préfectures, sous-préfectures, mairies, conseils de préfecture, d'arrondissement et municipaux. Le premier consul se réserve la nomination de tous les administrateurs, à l'exception des maires et conseils des villes de moins de 5,000 âmes, qui sont nommés par le préfet.

24 FÉVRIER. — Etablissement des octrois dans les villes dont les hospices civils n'ont point de revenus suffisants.

7 MARS. — Création d'une armée de réserve à Dijon.

14 MARS. — Organisation des tribunaux. Le premier consul se réserve la nomination des officiers ministériels, avoués, greffiers et huissiers.

6 MAI. — Le premier consul quitte Paris, et se rend à Dijon.

13 MAI. — Bonaparte passe en revue les troupes destinées à la conquête de l'Italie. Leur force s'élevait à 60,000 hommes, qui occupaient tout le pied des grandes Alpes, depuis les sources de l'Isère et de la Durance jusqu'à celles du Rhin et du Rhône.

18 ET 19 MAI. — L'avant-garde de l'armée passe le mont Saint-Bernard pendant que d'autres colonnes françaises pénètrent en Italie par divers points. Bonaparte rejoignit l'armée le 19 mai. Il se reposa une heure à l'hospice, y déjeuna debout avec son état-major, et descendit par un sentier qu'avaient frayé quelques fantassins.

Le mont *Saint-Bernard*, situé dans la chaîne des Alpes, entre le Valais et le Val-d'Aoste, s'appelait autrefois *Mont-Joux* (*Mons Jovis*). Saint-Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, y fonda, en 970, un hospice où

il établit des chanoines réguliers de l'ordre de saint Augustin; ils ont été depuis remplacés par une congrégation de religieux séculiers.

Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, deux domestiques, que l'on nomme *marronniers*, sortent de l'hospice à huit heures du matin, pour aller recueillir les voyageurs égarés. Ils sont munis de provisions, et d'une sonde de seize pieds de long qui leur sert à fouiller la neige aux endroits où ils soupçonnent la présence de quelque malheureux englouti par les avalanches. Ils sont accompagnés de chiens admirablement dressés.

Si à midi l'un des *marronniers* n'est pas de retour, quatre religieux vont à sa recherche. Si un accident empêche ces quatre hommes de revenir au bout d'un certain temps, d'autres suivent leurs traces.

Les victimes que les soins des bons religieux ne peuvent rappeler à la vie sont déposées dans la *chapelle des morts*.

On lit sur le premier palier de l'hospice cette inscription consacrée à la mémoire de l'empereur, elle est écrite en lettres d'or sur une plaque de marbre noir :

NAPOLEONI PRIMO, FRANCORUM IMPERATORI,
SEMPER AUGUSTO,
REIPUBLICÆ VALESIANÆ RESTAURATORI,
SEMPER OPTIMO,
ÆGYPTIACO BIS ITALICO SEMPER INVICTO,
IN MONTE JOVIS ET SEMPRONII,
SEMPER MEMORANDO,
REIPUBLICA VALESIANA, XI DECEMBRIS
ANNO MDCCCIV.

C'est-à-dire :

A Napoléon Ier, empereur des Français,
à jamais auguste,
restaurateur de la république du Valais,
à jamais excellent,
vainqueur de l'Égypte, deux fois *Italique*,
toujours invincible,
dont le Mont-Joux et le Simplon
garderont le souvenir,
la république du Valais, 11 décembre
année 1804.

Qui eût dit alors que le héros d'une inscription aussi pompeuse périrait dans l'exil, à 3,000 lieues de l'Europe, dont il était le dominateur suprême ?

2 JUIN. — L'armée française entre dans Milan.

7 JUIN. — L'avant-garde occupe Pavie

9 JUIN. — 16,000 Autrichiens, commandés par le général Ott, sont défaits au village de Montebello, et perdent 8,000 hommes, dont 5,000 prisonniers.

11 JUIN. — **Bataille de Marengo.** Le généralissime Mélas, à la tête de 30,000 hommes, passe la Bormida et attaque l'armée française.

La division Desaix avait été envoyée avec 4,000 hommes à Rivalta, pour observer la route d'Acqui, et il n'y avait pas 30,000 Français sur le champ de bataille. Toutefois ils luttèrent jusqu'à cinq heures et demie du soir, et Desaix, arrivant à marches forcées, décida la victoire.

Les Autrichiens perdirent 4,500 morts, près de 8,000 blessés, 6 à 7,000 prisonniers, 12 drapeaux et 30 pièces d'artillerie. Les Français eurent 2,000 morts, 3,600 blessés et 700 prisonniers.

Au nombre des morts fut Desaix, *enseveli dans son triomphe.*

Desaix (Louis Charles-Antoine), né à Saint-Hilaire-d'Ayat près de Riom, le 17 août 1768, servait depuis l'âge de quinze ans. Il avait contribué aux succès des armées françaises, en Alsace, en Allemagne et en Égypte. Bonaparte le regardait comme le premier général

de l'armée. Il fut frappé d'une balle au milieu de la poitrine, et tomba dans les bras de l'aide de camp Lebrun. Ses dernières paroles furent, dit-on : « Allez dire au premier con-« sul que je meurs avec le regret de n'avoir « pas assez fait pour la postérité. »

15 JUIN. — Un armistice est conclu à Alexandrie.

28. — Des préliminaires de paix sont signés, à Paris, entre la France et l'Autriche.

20 OCTOBRE. — Un arrêté des consuls rappelle tous les émigrés, sauf quelques exceptions.

23 DÉCEMBRE. — Conspiration de la machine infernale.

Un tonneau rempli d'artifice éclate sur le passage de Bonaparte, rue Saint-Nicaise, au moment où il se rendait à l'Opéra. Vingt-deux personnes furent tuées et cinquante-six blessées. Les principaux auteurs du complot étaient Carbon et Saint-Régent, officiers des troupes royales de l'Ouest.

1801, 26 JANVIER. — Un nouvel armistice est signé à Lunéville.

9 FÉVRIER. — Paix entre l'Autriche et la France, conclue à Lunéville. Le Rhin devient les limites de la France.

MARS. — Organisation de plusieurs camps sur les côtes de la Manche, et principalement à Boulogne (Pas-de-Calais), pour effectuer une descente en Angleterre.

21 MARS. — Traité avec l'Espagne.

28 MARS. — Traité d'alliance avec le roi de Naples contre l'Angleterre. Le roi de Naples renonce à la souveraineté de l'île d'Elbe, des présides de Toscane, et de la principauté de Piombino; il paie à la république française une somme de cinq millions.

15 JUILLET. — Concordat avec le pape et rétablissement du culte catholique. Le concordat crée neuf archevêques, quarante et un évêques et des curés de première et seconde classe. Le traitement des archevêques est de 15,000 fr., celui des évêques de 10,000 fr., et celui des curés de 1,300 et de 1,000 fr.

19 SEPTEMBRE. — L'amiral Nelson se présente devant Boulogne avec 30 bâtiments de

guerre. Il jette sur la flotte française 8 à 900 boulets qui n'atteignent personne, et se retire.

14 SEPTEMBRE. — Nelson reparaît avec des forces plus considérables, mais sans plus de succès. La chaloupe la *Surprise* coule bas quatre péniches anglaises.

Dans cette attaque, un aide-canonnier, ayant eu les yeux et le visage brûlés par une grenade, remonte sur le pont après avoir été pansé, et dit à ses camarades : « Portez-moi « dans les manœuvres, afin que je puisse « encore être utile à ma patrie. »

29 SEPTEMBRE. — Traité de paix avec le Portugal.

1802, 26 JANVIER. — Bonaparte est nommé président de la république cisalpine.

1er FÉVRIER. — Nouvelle constitution de la Suisse, avec la médiation du premier consul.

4 MARS. — Un arrêté consulaire charge l'Institut de tracer un tableau général des progrès et de l'état des sciences, des lettres et des arts, depuis 1789 jusqu'en 1801, et ordonne l'exposition annuelle des produits

de l'industrie et des manufactures de la France.

27 MARS. — Paix d'Amiens.

L'Angleterre avait fourni aux étrangers, pendant la durée de la guerre, 321,000,000 de francs de subsides.

1er MAI. — Loi qui organise les lycées, écoles primaires et secondaires.

11 MAI. — Bonaparte est réélu premier consul pour dix ans.

13 MAI. — Rétablissement de la peine de la marque.

18 MAI. — Levée de 120,000 conscrits.

19 MAI. — Institution de la Légion d'honneur, pour récompenser les services civils et militaires.

Ce fut la première récompense de ce genre donnée à tous ceux qui la méritaient, sans distinction de rang ni d'état. Napoléon disait un jour à Lacépède : « Vous ne savez pas, « Monsieur le comte, tout ce que je dois à la « Légion d'honneur ! Quand vous en dressez

« un brevet, vous pouvez dire à coup sûr :
« C'est une belle action dont j'expédie l'or-
« dre. »

20 MAI. — Loi qui maintient l'esclavage dans les colonies françaises rendues à la France par le traité d'Amiens.

13 JUIN. — Une somme de 60,000 fr. est affectée aux progrès que les savants français ou autres pourraient faire faire au galvanisme et à l'électricité.

4 AOUT. — Bonaparte est nommé consul à vie, avec le droit de désigner son successeur, et de présenter ses deux collègues à la nomination du sénat. Les membres du tribunat sont réduits de cent à cinquante.

24 DÉCEMBRE. — Formation du conseil général et des chambres de commerce à Paris et dans les principales villes de la république.

1803, 2 JANVIER. — Un arrêté des consuls organise l'Institut.

PREMIÈRE CLASSE : Sciences physiques et mathématiques ;

Deuxième classe : Littérature ;
Troisième classe : Histoire et littérature anciennes ;
Quatrième classe : Beaux-arts.

23 mars. — Loi qui met 120,000 conscrits à la disposition du gouvernement.

14 juin. — Arrêté qui organise une armée d'Angleterre, divisée en six corps occupant les camps de Saint-Claude, de Gand, de Saint-Omer, de Compiégne, de Saint-Malo et de Bayonne.

Décret qui accorde le droit de citoyen français, après une année de domicile, à tout étranger qui, dans l'espace des cinq années suivantes, aura bien mérité de la république.

27 octobre. — Arrêté des consuls portant que : « *pour assuser la liberté de la presse*,
« aucun libraire ne peut vendre un ouvrage
« avant de l'avoir présenté à une commission
« de révision, laquelle le rendra s'il n'y a pas
« lieu à la censure. »

29 novembre. — Alliance entre la France et la Suisse.

30 NOVEMBRE. — Traité de neutralité entre la France, l'Espagne et le Portugal.

1804, 25 FÉVRIER. — Etablissement de la régie des *droits réunis*, ou impôts sur les boissons, le tabac, les voitures, les cartes et la garantie des matières d'or et d'argent.

26 FÉVRIER. — Complot contre le premier consul, tramé par le général Pichegru, Georges Cadoudal, chef de chouans ; Conzié, évêque d'Arras, et le général Moreau. Ce fut comme compromis dans cette conspiration que le duc d'Enghien fut enlevé par des gendarmes à Elteinhein, château de l'électeur de Bade, jugé par un conseil de guerre et fusillé. Il était prévenu d'avoir porté les armes contre la république, d'avoir offert ses services aux Anglais, d'avoir commandé un corps d'émigrés soldés par eux, d'avoir conspiré avec leurs agents contre la France, d'avoir entretenu des intelligences avec les conspirateurs, etc.

21 MARS. — Loi qui ordonne au conseil d'Etat de s'occuper de la réunion des lois françaises en un seul corps, sous le titre de *Code civil des Français*.

18 MAI. — Sur la proposition du tribun Cu-

rée, le sénat et le tribunat investissent Napoléon Bonaparte de la dignité impériale, et la déclarent héréditaire dans sa famille. Napoléon dit, en acceptant, qu'il serait toujours guidé par cette grande vérité, « que la souveraineté réside dans le peuple français, « en ce sens que tout, tout sans exception, « doit être fait pour son intérêt, pour son « bonheur et pour sa gloire. »

18 MAI. — Napoléon crée *maréchaux de l'empire* les généraux Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust et Bessières, et les sénateurs et généraux Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier. C'étaient, pour la plupart, des fils d'artisans, parvenus, comme leur souverain, à la puissance par la gloire.

4 JUILLET. — Organisation du ministère de la police, qui est confié à Fouché.

14 JUILLET. — Inauguration de l'ordre de la Légion d'honneur au temple de Mars (église des Invalides).

16 JUILLET. — L'École polytechnique est soumise au régime militaire.

20 JUILLET. — Napoléon visite le camp de Boulogne.

16 AOUT. — Distribution de croix de la Légion d'honneur au camp de Boulogne.

30 OCTOBRE. — L'amiral Keit, avec 25 bricks et 27 brûlots, essaye d'incendier la flottille de Boulogne.

2 DÉCEMBRE. — Sacre de Napoléon et de l'impératrice Joséphine, dans l'église Notre-Dame de Paris, par le pape Pie VII, venu de Rome à la voix du nouveau monarque. Les dépenses de ce sacre, en y comprenant les gratifications, s'élevèrent à quatre-vingt-cinq millions.

5 DÉCEMBRE. — Napoléon distribue aux troupes de nouvelles enseignes surmontées d'une aigle.

30 DÉCEMBRE. — Etablissement de douze Ecoles de droit et de l'Ecole des ponts et chaussées.

1805, 26 MAI. — Napoléon est proclamé à Milan roi d'Italie.

8 JUIN. — Eugène Beauharnais est nommé vice-roi d'Italie.

Le rétablissement du royaume d'Italie augmentait la puissance de l'empereur à un point qui alarma les grands Etats européens ; une coalition se forma entre l'Autriche, la Russie, la Suède et l'Angleterre. L'Autriche ouvrit la campagne au mois de septembre en envahissant la Bavière.

Une grande armée française, sous les ordres de Napoléon, passe immédiatement le Rhin. Elle était divisée en huit corps, commandés par Davoust, Soult, Lannes, Ney, Augereau, Bernadotte, Marmont et Masséna. Murat fut placé à la tête d'une réserve de cavalerie, et le maréchal Bessières reçut le commandement de 800 vélites à cheval, formant la garde particulière de l'empereur. Le huitième corps fut destiné à agir en Italie, et le septième en Souabe.

25 SEPTEMBRE. — La grande armée, sous les ordres de Napoléon, passe le Rhin.

6 OCTOBRE. — La division Vandamme (du quatrième corps) défait sur le pont de Donawerth un régiment autrichien.

8 OCTOBRE. — La réserve de cavalerie met

en déroute, à Mortingen, douze bataillons de grenadiers et quatre escadrons de cuirassiers ennemis.

9 OCTOBRE. — Prise de Guntzbourg par le sixième corps.

11 OCTOBRE. — 6,000 Français, de la division Dupont, cernés à Albeck par 26,000 hommes, battent l'ennemi et font 15,000 prisonniers.

13 OCTOBRE. — Napoléon, en arrivant à Elchingen, trouve le pont sur le Danube défendu par 16,000 Autrichiens. Le maréchal Ney se met à la tête du 62e régiment, formé en colonnes serrées, se place à l'avant-garde, force le pont, culbute l'ennemi, et lui fait 3,000 prisonniers.

17 OCTOBRE. — Capitulation d'Ulm.

20 OCTOBRE. — La garnison d'Ulm, forte de 30,000 hommes, pose les armes. Le feld-maréchal Mack qui la commandait et 1,800 officiers remirent leurs épées.

31 OCTOBRE. — Premiers engagements a-

les troupes russes venues en poste de Russie au secours des Autrichiens.

3 NOVEMBRE. — La réserve de cavaleric bat l'armée russe à Ansttem.

7 NOVEMBRE. — Le sixième corps entre à Inspruck.

13 NOVEMBRE. — Entrée de Napoléon dans Vienne.

19 NOVEMBRE. — Jonction de l'armée d'Italie avec le sixième corps.

20 NOVEMBRE. — Entrée de Napoléon à Brunn, capitale de la Moravie.

27 NOVEMBRE. — Entrée du maréchal Davoust à Presbourg, capitale de la Hongrie.

2 DÉCEMBRE. — Bataille d'Austerlitz.

Forces ennemies : 64,000 Russes et 18,000 Autrichiens.

Forces françaises : 70,000 hommes.

Perte des Français : 2,000 morts et 4,000 blessés.

Perte de l'ennemi : 18,000 hommes hors

de combat, 30,000 prisonniers, 45 drapeaux, les étendards de la garde impériale russe, 120 pièces de canon, 400 voitures d'artillerie, les équipages, un grand nombre de chevaux.

Le général Rapp, aide de camp de l'empereur, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde à cheval, fit prisonnier le prince Repnin, commandant les chevaliers-gardes de l'empereur de Russie.

La garde impériale à pied fut tenue en réserve. Comme elle semblait s'indigner de ne point prendre part à l'action : « Restez tranquilles, dit l'empereur aux soldats; tant « mieux si aujourd'hui l'on n'a pas besoin de « vous. »

Le 4 décembre, l'empereur d'Allemagne vint au bivouac de Napoléon solliciter la paix. Le czar de Russie ne dut son salut qu'à la générosité de Napoléon, qui lui envoya un sauf-conduit et lui accorda la liberté sans rançon des soldats de la garde noble, des chevaliers-gardes et du prince Repnin.

6 DÉCEMBRE. — Suspension d'armes.

26 DÉCEMBRE. — Paix de Presbourg. Napoléon fut reconnu roi d'Italie, et ses alliés, le-

électeurs de Bavière et de Wurtemberg, prirent le titre de rois.

1806, 12 JANVIER. — Le royaume de Naples est envahi par une armée de 50,000 hommes que dirigent Masséna et Joseph Bonaparte, frère aîné de l'empereur. Cette agression était justifiée par les intelligences du roi de Naples avec les Russes et les Anglais.

15 MARS. — Un décret érige en duchés la Dalmatie, l'Istrie, le Frioul, Cadore, Bellune, Conegliano, Trévise, Feltre, Bassano, Vicence, Padoue, Rovigo.

13 AVRIL. — Joseph Bonaparte est proclamé roi des Deux-Siciles.

10 MAI. — Création de l'Université impériale.

5 JUIN. — Création des principautés de Ponte-Corvo et de Bénévent, fiefs immédiats de l'empire.

29 JUIN. — Louis Bonaparte est nommé roi de Hollande.

8 JUILLET. — Traité conclu à Paris avec la Russie : le czar refusa de le ratifier.

12 JUILLET. — François II abdique le titre d'empereur d'Allemagne, et prend celui d'empereur d'Autriche, sous le nom de François Ier. Quatorze princes du midi et de l'ouest de l'Allemagne se réunissent en confédération du Rhin et reconnaissent Napoléon pour protecteur.

SEPTEMBRE. — Nouvelle coalition de la Prusse, de la Suède et de l'Angleterre : le roi de Saxe est contraint d'y adhérer et de fournir un contingent.

17 SEPTEMBRE. — La grande armée française se met en mouvement.

14 OCTOBRE. — Batailles d'Iéna et d'Averstaedt.

Pendant que Napoléon battait à Iéna l'aile droite des Prussiens, le maréchal Davoust, avec 27,000 hommes, mettait en déroute, à Averstaedt, 50,000 ennemis.

Perte des Français : 7,000 hommes.

Perte des Prussiens : 15,000 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers, plus de 100 pièces d'artillerie, un grand nombre de drapeaux.

Le roi et la reine de Prusse assis

cette bataille. La reine était, selon le récit de M. Cornano, aide de camp du prince Eugène, « coiffée d'un casque en acier poli qu'ombra« geait un magnifique panache ; elle portait « une cuirasse étincelante d'or et de pierre« ries, et, pour compléter cette parure que « rehaussait encore sa beauté naturelle, une « tunique d'étoffe d'argent retombait jusqu'à « ses pieds, chaussés de bottines rouges, « brodées d'or et éperonnées d'argent. »

Lorsque la cavalerie de Murat eut achevé la déroute des Prussiens, cette belle reine, abandonnée des siens, fut poursuivie vivement par deux hussards du 9e, et n'échappa qu'avec peine, et grâce à la vitesse de son cheval.

15 OCTOBRE. — Napoléon pardonne au duc de Weimar qui avait porté les armes contre lui.

15-26 OCTOBRE. — Occupation d'Erfurth, de Greissen, de Hall, de Leipsig, d'Ascherleben, de Bemburg, de Spandau et de Postdam.

26 OCTOBRE. — Les magistrats de Berlin apportent les clefs de cette ville à Napoléon,

qui y entre le 27. On trouve dans l'arsenal de Berlin 100 pièces de canon, plusieurs centaines de milliers de poudre, des magasins de vivres et d'approvisionnements.

29 OCTOBRE. — Prise de Stettin.

8 NOVEMBRE. — Prise de Magdebourg.

21 NOVEMBRE. — Décret qui établit le *blocus continental*, et déclare interdits tout commerce et toute correspondance avec les Iles Britanniques.

Napoléon viola le premier ce décret, et accorda, à prix d'or, des licences au moyen desquelles plusieurs Français eurent le droit de trafiquer avec l'Angleterre. Toutefois il persévéra constamment à exiger des souverains étrangers l'observation de la loi qui réduisait l'Angleterre à son commerce intérieur.

10 NOVEMBRE. — La grande armée entre en Pologne.

6 DÉCEMBRE. — Prise de Thorn.

16 DÉCEMBRE. — Napoléon arrive à Varsovie, capitale de la Pologne.

1807, 7 FÉVRIER. — L'armée française se range en bataille autour du village de Preussich-Eylau, d'où l'arrière-garde russe est chassée.

8 FÉVRIER. — Dès la pointe du jour, l'armée russe, forte de 80,000 hommes, parut en colonnes à une demi-portée de canon de la ville, et engagea le combat par une vive canonnade; 150 bouches à feu lui ripostèrent, et portèrent la mort dans ses rangs serrés. La bataille était gagnée à quatre heures du soir.

Perte des Français : 2,000 morts, 6,000 blessés.

Perte des Russes : près de 7,000 morts, 12,000 prisonniers, 16,000 blessés, 45 pièces de canon.

1er FÉVRIER-24 MAI. — Siége et prise de Dantzig.

14 JUIN. — Bataille de Friedland.

Le 12 juin, Napoléon se porta sur Friedland avec les corps d'armée des maréchaux Ney, Lannes, Mortier et du général Victor. Le 13, le 9e régiment de hussards entra dans Fried-

land ; mais il en fut chassé par 3,000 Russes. Le 14, l'ennemi débouche par le pont de Friedland.

Aux premiers coups de canon, Napoléon s'écrie : « C'est un jour de bonheur, c'est « l'anniversaire de Marengo. » Aussitôt les troupes françaises sont rangées en bataille, et marchent contre les Russes.

Le combat dura jusqu'à la nuit ; à cinq heures et demie du soir, le maréchal Ney, à la tête de l'aile droite, emporta le village de Friedland, où était postée la garde impériale russe. Les Russes, poursuivis jusqu'à onze heures du soir, perdirent 18,000 hommes, vingt-cinq généraux tués ou blessés, quatre-vingts canons, une grande quantité de caissons.

Les Français ne comptèrent pas 3,500 hommes hors de combat.

15 juin. — Le maréchal Soult entre dans Kœnisberg, évacuée par les Russes. On y trouva 20,000 blessés, des munitions de guerre fournies par l'Angleterre, et d'immenses magasins.

16 juin. — L'armée russe, diminuée en dix jours de 60,000 combattants, se re'

l'intérieur de la Russie. Le général Beningsen sollicite un armistice.

21 JUIN. — Armistice.

25 JUIN. — Entrevue de Napoléon, du czar Alexandre et de Frédéric Guillaume, à Tilsit, dans un pavillon sur le Niémen.

18 JUILLET. — Paix de Tilsitt. L'électeur de Saxe reçoit le titre de roi ; la Westphalie, érigée en royaume, est donnée à Jérôme Bonaparte.

19 AOUT. — Suppression du tribunat.

2 SEPTEMBRE. — Les Anglais bombardent Copenhague.

27. — Traité de Fontainebleau, par lequel le Portugal est divisé en deux États, et rendu dépendant de l'Espagne.

13 DÉCEMBRE. — Une proclamation annonce que la maison de Bragance a cessé de régner en Portugal. Une armée française, commandée par Junot, occupe cette contrée.

1808, 2 JANVIER — FÉVRIER. — Occupation en Espagne, par les Français, de Pampelune,

de Barcelone, de San-Fernando et de San-Sebastien.

23 MARS. — Une insurrection populaire ayant contraint Charles IV d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand, les troupes françaises, conduites par Murat, sous prétexte de défendre le vieux roi, entrent à Madrid.

3 AVRIL. — Napoléon arrive à Bayonne. Charles IV et Ferdinand s'y rendent le 30. Napoléon leur déclare qu'il ne convient plus que les Bourbons règnent en Espagne.

3 MAI. — Abdication de Charles et de Ferdinand. Joseph Bonaparte est nommé roi d'Espagne et des Indes, et remplacé par Murat sur le trône de Naples.

Levée en masse des Espagnols pour combattre les Français.

25 MAI. — Siége de Saragosse.

14 JUILLET. — Le maréchal Bessières, avec 13,000 hommes, défait à Medina-del-Rio-Serro 40,000 Espagnols.

19-22 JUILLET. — Désastre de Baylen. Le général Dupont, cerné par des forces supérieures, se rend avec 12,000 hommes.

24 JUILLET. — Entrée de Joseph à Madrid.

30 AOUT. — Convention des cortès, en vertu de laquelle les Français évacuent le Portugal.

5 NOVEMBRE. — Napoléon arrive à Vittoria.

9 NOVEMBRE. — Prise de Burgos.

12 NOVEMBRE. — Prise de Regnosa.

11-19 NOVEMBRE. — Les insurgés de l'Estramadure, de la Galice, de l'Andalousie, de l'Aragon, de Valence et de la Castille sont successivement mis en déroute.

4 DÉCEMBRE. — Entrée de Napoléon dans Madrid.

1809, 24 FÉVRIER. — Prise de Saragosse.

MARS. — L'Autriche reprend les armes, et met en campagne six corps d'armée, d'environ 30,000 hommes chacun.

16 AVRIL. — Napoléon arrive à Dillingen, sur le Danube. Déjà 160,000 Autrichiens étaient rassemblés en Allemagne, sous les ordres de l'archiduc Charles. L'empereur ne pouvait leur opposer que 76,000 hommes, Français, Wurtembergeois et Bavarois.

24 AVRIL. — Prise de Ratisbonne.

10 MAI. — L'empereur entre à Vienne.

Dans une revue passée au palais do Schœnbrunn, un jeune homme nommé Staps, fils d'un ministre protestant de Nuremberg, tente d'assassiner Napoléon.

L'empereur lui offrit de lui faire grâce s'il demandait pardon du crime qu'il avait voulu commettre; Staps répondit: « Je ne veux pas « de pardon; j'éprouve le plus vif regret de « n'avoir pas réussi. » Devant ses juges il montra beaucoup de résolution; il avait la conviction qu'en tuant l'empereur il rendait le plus grand service à l'Allemagne. Condamné à être fusillé, il refusa, pendant huit jours, de prendre des aliments : on lui en présenta le matin de l'exécution, il dit qu'il se sentait assez de force pour aller au supplice, et y marcha d'un pas ferme.

22 MAI. — Bataille d'Essling. Les deux armées, après avoir lutté toute la journée avec une perte égale, conservèrent leurs positions respectives.

Lannes, duc de Montebello, eut les deux genoux fracassés par un boulet à Essling, sur les six heures du soir : douze grenadiers formèrent un brancard de branches de ch

de leurs fusils entrelacés, et y placèrent le maréchal expirant. En apercevant ce triste cortége, Napoléon saute à bas de son cheval; il presse le blessé dans ses bras : « Pauvre « Lannes! me reconnais-tu? c'est moi! c'est « l'empereur, c'est Bonaparte! » s'écrie-t-il. Le maréchal l'entendait à peine. Amputé deux fois, il ne survécut que peu de jours.

Les dépouilles mortelles de Lannes furent déposées au Panthéon.

26 mai. — L'armée française d'Italie, après avoir repoussé les troupes qui lui étaient opposées, opère sa jonction avec l'armée d'Allemagne.

1er juillet. — Le quartier général de l'armée française est établi dans l'île Lobau, sur le Danube.

2 juillet. — L'armée quitte l'île Lobau et se place en ligne dans la plaine d'Enzersdorf.

6 juillet. — Bataille de Wagram.

Perte des Français : 2,600 morts et 6,000 blessés.

Perte des Autrichiens : 4,000 morts, deux drapeaux, quarante pièces de canon, 18,000 prisonniers et des équipages.

Dans la nuit, le prince Jean de Lichstensten fut envoyé en parlementaire et obtint un armistice qui fut signé à minuit chez le prince Berthier. A deux heures du matin, l'envoyé autrichien fut présenté à l'empereur, qui dit en signant l'armistice : « Il y a eu assez de « sang versé. »

Cet armistice nous livra les deux rives du Danube jusqu'à Raab et toutes les provinces allemandes : l'armée autrichienne se retira au delà de Presbourg.

14 OCTOBRE. — Paix de Vienne avec l'Autriche. La principale clause, qui fut tenue secrète, était le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche.

Peu de temps après, Gustave Adolphe IV, roi de Suède, fut forcé à une abdication, et le général Bernadotte fut élu par les états généraux prince héréditaire de Suède. Un oncle de Gustave, Charles XIII, monta sur le trône.

16 DÉCEMBRE. — Un sénatus-consulte déclare dissous le mariage de Napoléon avec Joséphine.

A cette époque, les rois de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg, de Westphalie, de Hollande, de Naples, des Deux-Siciles, vinrent à Paris saluer leur suzerain.

1810, 17 FÉVRIER. — Un sénatus-consulte réunit Rome à l'empire français et suspend le règne temporel des papes.

Napoléon voulait transporter à Paris le siége du pouvoir pontifical; grande conception qui eût fait de Paris la capitale temporelle et spirituelle de l'Europe. Napoléon accusait le souverain pontife d'avoir employé son autorité contre les intérêts de la France dans la Péninsule. « Je reconnais, dit-il au « Corps législatif, la nécessité de l'influence « spirituelle des descendants du premier des « pasteurs : je n'ai pu concilier ces grands « intérêts qu'en annulant la donation des em-« pereurs français, mes prédécesseurs, et en « réunissant les États romains à la France. »

11 MARS. — Mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise à Vienne.

2 AVRIL. — Célébration du mariage à Paris.

1er JUILLET. — Louis Bonaparte renonce à la couronne de Hollande; son royaume, et les villes anséatiques sont réunies à la France.

1811, 20 MARS. — Naissance du roi de Rome. Quelques mois après, l'empereur et l'impé-

ratrice visitèrent la Hollande. Pendant ce voyage, Napoléon étant monté sur un yacht pour aller à Cologne, engagea la conversation avec le matelot placé à la barre, et lui fit demander à combien il estimait son bâtiment : « Mon bâtiment, répondit-il, il n'est pas à « moi ; je serais trop heureux, il ferait ma « fortune. — Eh bien! je te le donne, » dit l'empereur. Il envoya aussitôt Duroc, grand maréchal du palais, payer le patron du yacht. Le matelot, hors de lui, riait et pleurait en même temps ; il tira plusieurs coups de fusil en signe de joie lorsque son bienfaiteur eut mis pied à terre.

A Aix-la-Chapelle, l'empereur déjeunait avec Marie-Louise dans une des îles du Rhin ; il fit venir un fermier d'une petite terre voisine, lui offrit à boire, le questionna sur ses besoins, obtint des renseignements sur les projets d'améliorations du paysan, et lui fournit les moyens de les mettre à exécution.

Ces traits de générosité sont louables ; ils indiquent une âme bienveillante, quoique celui qui possède beaucoup n'ait point de mérite à donner peu.

Les grands n'ont qu'à ouvrir la main, et à laisser tomber quelques parcelles de leur superflu, pour que la flatterie les élève jusqu'aux

nues. Mais le pauvre, qui soulage en secret la misère d'un plus malheureux que lui, est au-dessus de l'homme opulent récompensé de sa bienfaisance par les applaudissements du peuple.

A son retour, au mois de novembre, l'empereur se reposa, au milieu des fêtes, des fatigues de ses campagnes. C'était tous les soirs, à la cour de Saint-Cloud, concert, spectacle ou bal masqué; les femmes ne pouvaient s'y présenter qu'en grande toilette, et les hommes n'étaient admis qu'avec un habit à la française et l'épée au côté. Le palais et ses hôtes resplendissaient d'or et de diamants. Le temps était bien loin où le capitaine Bonaparte dormait, comme Turenne, à côté de ses canons. En quittant le métier de soldat pour celui de roi, avait-il gagné au change? Il avait plus de pompe et d'éclat, et peut-être moins de grandeur.

D'après le recensement de 1811, la France comptait 34,900,000 âmes entre le Rhin, les Pyrénées et les Alpes; 4,900,000 dans les départements italiens; 6,400,000 dans le royaume d'Italie; 15,000 dans l'Illyrie; 3,300,000 en Hollande et en Allemagne.

L'empire, composé de 130 départements, comprenait la Hollande, les villes anséati-

ques, la Toscane, le Valais, l'Italie, les provinces Illyriennes; il s'étendait du N. O. au S. O., depuis Travesmunde sur la mer Baltique jusqu'aux Pyrénées, et du N. E. au S. E., depuis Brest jusqu'à Terracine.

1812, 27 JANVIER. — La Catalogne est réunie à l'empire.

24 MARS. — Alliance de la Suède et de la Russie.

3 MAI. — La Suède et la Russie contractent une alliance avec l'Angleterre.

La Russie voyait avec peine la Pologne sortir de ses ruines, et la France demeurer en paix avec la Turquie; le blocus du continent ruinait les négociants russes et suspendait les échanges.

9 MAI. — Napoléon quitte Saint-Cloud avec Marie-Louise et traverse la partie orientale de la France.

16 MAI. — Le roi et la reine de Saxe vont au-devant de l'empereur et de l'impératrice et les rencontrent à Freyberg.

18 MAI. — Entrée solennelle du couple impérial à Dresde.

19 MAI. — Lever de l'empereur à huit heures. Napoléon avait pour courtisans les princes régnants de Saxe-Weimar, de Saxe-Cobourg et de Nassau, le roi de Westphalie et le grand-duc de Wurtzbourg. Le roi de Prusse arriva à Dresde le 26.

L'empereur d'Autriche embrassa tendrement son gendre, et lui dit à plusieurs reprises « qu'il pouvait compter sur l'Autriche et sur lui pour le triomphe de la cause commune. » François II avait des preuves authentiques que la famille Bonaparte avait été souveraine à Trévise. A la première entrevue, il annonça avec joie cette découverte à son gendre et à sa fille. Napoléon n'en parut pas émerveillé ; il dit à l'Impératrice : « On se « trompe sur ma noblesse, elle ne date que de « Marengo. »

6 JUIN. — Napoléon visite Dantzig. Le général Rapp, qui en était gouverneur, demanda à reprendre auprès de l'empereur son service d'aide de camp, et fut remplacé par le général Daendels.

22 JUIN. — Une proclamation, datée de Wilkowistzki, commence l'ouverture de la campagne. Le lendemain l'armée se met en mar-

che pour passer le Niémen. Elle était forte de 335,000 hommes d'infanterie, de 59,500 de cavalerie, et divisée en neuf corps principaux, et trois corps de réserve de cavalerie.

240,000 hommes restèrent en réserve entre le Niémen et le Boristhène; 160,000 marchèrent sur Moscou, et 40,000 d'entre eux demeurèrent échelonnés entre Smolensk et Mojaïsk.

La Russie avait levé près de 150,000 hommes, formant quarante-deux divisions, parmi lesquelles huit de cavalerie. Ces troupes étaient réparties en deux armées sous les ordres des généraux Barclay de Tolly et du prince Bragation.

23 JUIN. — Passage du Niémen à Kowno.

1er JUILLET. — Prise de Wilna; établissement d'un gouvernement provisoire lithuanien.

18 JUILLET. — Traité d'alliance et de subsides entre l'Angleterre et la Russie.

23 JUILLET. — Le prince Bragation est battu par le maréchal Davoust à Mohilow.

25 JUILLET. — Deux divisions de carabiniers, commandées par le général Nansouty, culbu-

tent un détachement russe, en avant d'Ostrowno.

27 JUILLET.— L'arrière-garde russe, forte de 10,000 hommes, est défaite à Ostrowno.

17 AOUT. — Bataille de Smolensk.

Les deux armées russes réunies sous les murs de cette ville essayèrent en vain de la défendre ; elles perdirent 5,000 morts environ, et eurent 7,000 blessés, dont 2,000 restèrent prisonniers. L'armée française eut 1,200 morts et près de 3,000 blessés.

7 SEPTEMBRE. — Bataille de la Moskowa.

Les Russes avaient réuni sur les bords de la Moskowa 100,000 hommes d'infanterie, et 55,000 de cavalerie; les Français leur opposaient un nombre égal de fantassins et 25,000 cavaliers.

Cette bataille fut une des plus sanglantes qui eussent été livrées depuis longtemps; elle coûta aux Français 20,000 morts, aux Russes plus de 30,000 et 5,000 prisonniers. On y tira plus de 60,000 coups de canon de chaque côté.

Napoléon y déploya autant de courage que d'activité. Il allait de rang en rang, exhortant les officiers et les soldats ; il disait à des troupes qui passaient : « Mes compagnons, con-

« servez cette bravoure qui vous a valu le ti-
« tre d'invincibles. — Braves soldats, criait-il
« au 9e régiment de ligne, souvenez-vous qu'à
« Wagram vous étiez avec moi lorsque nous
« enfonçâmes le centre de l'ennemi. » Les soldats lui répondaient : « Sois tranquille ; tes
« soldats ont tous juré de vaincre, et ils réus-
« siront. »

Le général de cavalerie Montbrun fut tué en chargeant le flanc gauche des Russes. Le général Caulincourt le remplaça. « Suivez-
« moi, dit-il aux aides de camp de Montbrun,
« ne le pleurez plus et venez le venger. »

Chargé par Murat d'attaquer la principale redoute de l'ennemi, Caulincourt répondit : « Vous m'y verrez tout à l'heure mort ou vif! » Il se mit à la tête des cuirassiers, pénétra dans la redoute, et y succomba.

L'empereur disait après cette bataille : « Oui, la guerre n'est qu'un métier de barba-
« res, où tout consiste à être plus fort sur un
« point donné. »

14 SEPTEMBRE. — Entrée des Français dans Moscou. Les Russes avaient traversé cette capitale dans sa plus grande longueur, et se retiraient vers l'est.

Depuis le commencement de la campagne

les Russes saccageaient tout ce qu'ils abandonnaient, employant la dévastation comme moyen de résistance. Rostopchin mit le comble à ce système barbare en ordonnant l'incendie de Moscou dont il était gouverneur. Cette ville détruite, l'armée française fut contrainte à la retraite, décimée par le froid et la faim, presque anéantie, dans un état complet de démoralisation et de dénûment.

1812, 23 octobre.—Conspiration de Mallet pour renverser le gouvernement impérial.

5 décembre. — Napoléon quitte l'armée.

1813, 14 février. — Napoléon demande des renforts au Corps législatif.

27 mars. — La Prusse déclare la guerre à Napoléon.

15 avril. — L'empereur quitte Paris pour se mettre à la tête de sa nouvelle armée, forte de 166,000 hommes.

2 mai. — Bataille de Lutzen.

Force des Français : 85,000 hommes.

Forces ennemies : 107,000 hommes.

Perte des Français : 12,000 hommes tués ou blessés, 600 prisonniers.

Perte des alliés : 15,000 hommes tués ou blessés, 2,000 prisonniers.

Le maréchal Bessières (Jean-Baptiste) périt à cette bataille. Né en Poitou, en 1769, il était entré au service en 1792. Après la bataille de Rivoli il fut nommé capitaine des guides de Bonaparte. Au combat de Rovcredo, accompagné de deux guides seulement, il s'empara de deux pièces de canon.

Dévoué à Bonaparte, Bessières combattit constamment auprès de lui. Lorsqu'il fut frappé d'un boulet, le 1er mai 1813, il était maréchal de l'empire, duc d'Istrie et colonel général de la cavalerie de la garde impériale.

8 MAI. — L'armée française entre à Dresde.

20-21 MAI. — Bataille de Bautzen et de Wurtchen.

Force des Français : 150,000 hommes.
Forces ennemies : 160,000 hommes.
Perte des Français : 12,000 hommes.
Perte des alliés : 18,000 tués ou blessés, et 3,000 prisonniers.

1813, 4 JUIN. — Convention d'armes, conclue à Plesswitz et congrès de Prague. Napoléon accepte la médiation de l'Autriche,

qui demande que les bornes de l'empire français soient les Alpes, le Rhin et la Meuse.

Le congrès fut sans résultats, et les hostilités reprirent le 10 août.

12 AOUT. — Déclaration de guerre de l'Autriche.

26-27 AOUT. — Bataille de Dresde.

Les alliés ayant sur les Français une supériorité numérique de 70,000 hommes, y furent battus avec une perte de 40,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, vingt-six pièces de canon, cent trente caissons et dix-huit drapeaux. Le général Moreau y fut tué dans les rangs ennemis.

16-17-18-19 OCTOBRE. — Bataille de Leipsig.

Forces françaises : 138,000 hommes.

Forces ennemies : 300,000. Accablée par le nombre, trahie par les Saxons, l'armée française fut contrainte à la retraite.

Perte des Français : 20,000 morts (parmi lesquels le maréchal prince Poniatowski, noyé dans l'Elster), 30,000 prisonniers, cent cinquante pièces de canon, et plus de cinq cents chariots.

Perte des alliés : 80,000 hommes hors de combat.

30 OCTOBRE. — Les Bavarois réunis aux Autrichiens veulent arrêter l'armée française à Hanau, et sont culbutés.

9 NOVEMBRE. — Napoléon arrive à Paris.

31 DÉCEMBRE. — Les alliés traversent le Rhin et envahissent les départements du Nord.

1814, 21 JANVIER. — Napoléon quitte Paris.

JANVIER. — Combats de Saint-Dizier, de Brienne, de Champ-Aubert, de Montmirail, Château-Thierry, Nangis et Montereau.

31 MARS. — Capitulation de Paris.

2 AVRIL. — Le sénat prononce la déchéance de Napoléon.

6 AVRIL. — La dynastie des Bourbons est rappelée au trône.

11 AVRIL. — Abdication de Napoléon.

Caulincourt, Ney et Macdonald furent chargés de porter aux souverains alliés l'acte d'abdication de Napoléon en faveur du roi de Rome ; mais les circonstances le rendaient inutile : le maréchal Marmont venait de

ter de la soumission du sixième corps, en stipulant, par une convention des 3 et 4 avril, des garanties pour la vie et la liberté de l'empereur. Souham, qui l'avant-veille était venu, sous prétexte de gêne momentanée, arracher à l'empereur deux mille écus, conduisait le sixième corps d'Essonne à Versailles. Tous les généraux enrichis par l'empereur, las de la guerre et pressés du besoin de jouir de leur fortune, envoyaient successivement leur adhésion. Ney déclara, par une lettre du 5 avril, qu'il ne restait plus aux Français, pour éviter à la mère-patrie les maux d'une guerre civile, qu'à embrasser entièrement la cause de leurs anciens rois. La désertion de presque tous ses serviteurs contraignit Napoléon à renoncer à l'empire, et à accepter, en remplacement de la couronne de France, la principauté de l'île d'Elbe. On lui donna, pour sa garde, 400 hommes de bonne volonté pris dans l'armée.

Le 16 avril, le général russe Schouwarow, le général autrichien Koller, le colonel anglais Campbell et le général prussien Woldeburg-Truchses, commissaires des puissances alliées, se réunissent à Fontainebleau pour accompagner Napoléon jusqu'au port de Fréjus. On fixa le départ au 20.

Ce jour-là, à midi, l'ex-empereur descen-

dit dans la cour du château, où étaient rangés en bataille les grenadiers de la vieille garde; le général Petit était à leur tête. Napoléon, les larmes aux yeux, prononça ce discours qui fut écouté avec un respectueux silence :

« Généraux, officiers, sous-officiers et sol-
« dats de ma vieille garde, je vous fais mes
« adieux. Depuis vingt ans je suis content
« de vous; je vous ai toujours trouvés sur le
« chemin de la gloire.

« Les puissances alliées ont armé toute
« l'Europe contre moi, une partie de l'armée
« a trahi ses devoirs, et la France elle-même
« a voulu d'autres destinées.

« Avec vous et les braves qui me sont res-
« tés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre
« civile pendant trois ans; mais la France
« eût été malheureuse, ce qui était contraire
« au but que je me suis proposé.

« Soyez fidèles au nouveau roi que la France
« s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère
« patrie trop longtemps malheureuse : aimez-
« la toujours bien, cette chère patrie. Ne plai-
« gnez pas mon sort; je serai toujours heu-
« reux, lorsque je saurai que vous l'êtes.
« J'aurais pu mourir, rien ne m'eût été plus
« facile; mais je suivrai le chemin de l'hon-

« neur ; j'ai encore à écrire ce que nous avons
« fait.

« Je ne puis pas vous embrasser tous ; mais
« j'embrasserai votre général... Venez, géné-
« ral... (il serre le général Petit dans ses
« bras). Qu'on m'apporte l'aigle (il l'em-
« brasse). Chère aigle, que ces baisers reten-
« tissent dans le cœur de tous les braves !...
« Adieu, mes enfants !... Mes vœux vous ac-
« compagneront toujours : conservez mon
« souvenir. »

Il donna sa main à baiser à tous les officiers qui l'entouraient, monta ensuite en voiture avec le grand-maréchal du palais, Bertrand, et prit la route du Midi.

28 avril. — Napoléon s'embarque sur une frégate anglaise pour aller à l'île d'Elbe.

1815, 20 février. — Déterminé à reconquérir sa couronne, Napoléon partit de l'île d'Elbe, à cinq heures du soir, sur le brick de guerre l'*Inconstant*.

Son voyage fut sans danger. Seulement, le 27, à six heures du soir, l'*Inconstant* se croisa avec un brick qu'on reconnut être le *Zéphyr*, capitaine Andrieux. On proposa d'a-bord d'arraisonner le brick, et de lui faire ar-

borer le drapeau tricolore. Cependant l'empereur donna ordre aux soldats de la garde d'ôter leurs bonnets, et de se cacher sous le pont. Les deux bricks passèrent bord à bord. Le lieutenant de vaisseau Taillade était très-connu du capitaine Andrieux. Dès qu'on fut à portée, on parlementa; on demanda au capitaine Andrieux s'il avait des commissions pour Gènes; on se fit quelques honnêtetés, et les deux bricks, allant en sens contraire, furent bientôt hors de vue, sans que le capitaine Andrieux se doutât de ce que portait ce frêle bâtiment.

1er MARS. — A cinq heures du soir, on débarque au golfe Juan, près de Cannes (Var). La troupe de l'empereur, composée de 1,100 soldats, arbore la cocarde tricolore et bivouaque au bord de la mer. Napoléon adresse à l'armée française une proclamation, par laquelle il lui annonce son retour.

« Soldats, leur dit-il, venez vous ranger « sous les drapeaux de votre chef. Son exis- « tence ne se compose que de la vôtre; ses « droits ne sont que ceux du peuple et les « vôtres; son intérêt, son honneur, sa gloire, « ne sont autres que votre intérêt, votre hon-

« neur et votre gloire. La victoire marchera
« au pas de charge ; l'aigle, avec les couleurs
« nationales, volera de clocher en clocher
« jusqu'aux tours de Notre-Dame ; alors vous
« pourrez montrer avec honneur vos cicatri-
« ces ; alors vous pourrez vous vanter de ce
« que vous aurez fait : vous serez les libéra-
« teurs de votre patrie.

« Dans votre vieillesse, entourés et consi-
« dérés de vos concitoyens, ils vous enten-
« dront avec respect raconter vos hauts faits ;
« vous pourrez dire avec orgueil :

« Et moi aussi je faisais partie de cette
« grande armée qui est entrée deux fois dans
« les murs de Vienne, dans ceux de Rome,
« de Berlin, de Madrid, de Moscou ; qui a
« délivré Paris de la souillure que la trahi-
« son et la présence de l'ennemi y ont em-
« preinte. »

La marche de l'empereur fut triomphale. Il fit vingt lieues le premier jour. Ses proclamations, répandues avec profusion, rallièrent à sa cause tout le Dauphiné. Il rencontra près de Vizille 800 hommes de la garnison de Grenoble qu'on envoyait contre lui. Il mit pied à terre, alla droit au bataillon, suivi de sa garde portant l'arme sous le bras, et dit : « Le pre-

« mier qui veut tuer l'empereur peut le faire. » Ce bataillon, qui avait été sous les ordres de Napoléon, lors de la campagne d'Italie, répondit par des acclamations. La garde et les soldats s'embrassèrent; ceux-ci tirèrent de leurs sacs et du creux des tambours des cocardes tricolores, et les arborèrent, les larmes aux yeux. « C'est la même, disaient les uns « en passant devant l'empereur, c'est la même « que nous portions à Austerlitz! Celle-ci, di- « saient d'autres, nous l'avions à Marengo ! »

Peu de temps après, le colonel Labédoyère vint avec tout son régiment augmenter les forces impériales. Le 6 mars, à dix heures du soir, Napoléon entra dans Grenoble. Le 8, il était à Lyon.

13 mars. — Décret qui abolit la noblesse et les titres féodaux, et remet en vigueur les lois des assemblées nationales. Les titres donnés par l'empereur sont conservés.

Décret qui rétablit l'ordre judiciaire impérial.

Décret qui casse les nominations faites dans l'armée par Louis XVIII.

Décret qui supprime la garde suisse.

Décret qui rétablit la cocarde tricolore.

Décret qui bannit les émigrés rentrés en France avec les Bourbons.

Décret qui dissout la chambre des pairs, comme composée en partie de personnes qui ont porté les armes contre la France et qui ont intérêt au rétablissement des droits féodaux, et à la destruction de l'égalité entre les différentes classes.

Convocation des colléges électoraux des départements en *assemblée extraordinaire du Champ-de-Mai.*

Tous ces décrets sont datés de Lyon.

20 MARS. — Napoléon arrive à neuf heures du soir aux Tuileries, que Louis XVIII avait quittées dans la nuit du 19 au 20.

On lisait dans le *Moniteur officiel* du 13 mars 1815, à l'occasion des adresses votées par les administrations : « Toutes respirent l'indignation la plus profonde contre « l'entreprise la plus sacrilége qui met en péril les droits les plus sacrés de la nation. « Presque toutes sont terminées par une expression qui les renferme toutes, et ce mot « est *vive le roi!* »

Le *Moniteur* du 14 mars traitait les bonapartistes de *rebelles*, *qui avaient abjuré l'honneur*; d'après les nouvelles qu'on recevait de Nantes, de Besançon, de Caen, de Soissons, d'Orléans, de Toulouse, d'A-

miens, etc., etc., il semblait que la France tout entière allait se soulever contre l'usurpateur, en faveur de *l'auguste monarque qui avait séché les pleurs de la patrie* : mais à peine Napoléon eut-il paru que toute idée de résistance fit place à un enthousiasme universel; une foule de villes envoyèrent des adresses remplies d'expressions *de zèle, de dévouement et de fidélité*, et le *Moniteur* disait : « Honneur, gloire, patrie! En« fin, nous les avons revues ces aigles mille « fois triomphantes, et jamais vaincues! » (21 mars.)

40,000 hommes s'étaient successivement rangés sous les drapeaux de l'empereur : il avait fait en vingt jours deux cent quarante lieues, qu'en temps ordinaire, avant l'établissement des chemins de fer, les troupes mettaient quarante-cinq jours à parcourir.

21 mars. — Napoléon passe l'armée en revue, la harangue, et remet à la garde impériale ses anciennes aigles, en disant :

« Qu'elles vous servent de point de rallie« ment! En les donnant à la garde, je les « donne à toute l'armée. La trahison et des « circonstances malheureuses les avaient « couvertes d'un crêpe funèbre! Mais, grâce

« au peuple français et à vous, elles repa-
« raissent resplendissantes de toute leur
« gloire. Jurez qu'elles se trouveront tou-
« jours partout où l'intérêt de la patrie les
« appellera ! Que les traîtres et ceux qui vou-
« draient envahir notre territoire n'en puis-
« sent jamais soutenir les regards ! »

« Nous le jurons ! » s'écrièrent avec enthousiasme tous les soldats. Les troupes défilèrent ensuite au son de la musique, qui jouait l'air :

Veillons au salut de l'empire,

2 AVRIL. — Par un traité signé à Vienne, l'Europe se coalise contre la France. La Suède et le Portugal refusèrent seuls de fournir leur contingent.

21 AVRIL. — L'empereur publie l'acte additionnel aux constitutions de l'empire.

Napoléon signa avec répugnance cet acte, qui accordait quelques libertés à la nation. Dans son opinion, l'unité indispensable à la force d'un bon gouvernement n'était pas compatible avec la diversité de vues et d'idées d'une chambre représentative ; il aimait mieux agir que délibérer, il préférait les soldats aux orateurs, la force qui combat à celle qui discute.

12 JUIN. — Napoléon quitte Paris pour se

mettre à la tête de l'armée française de Flandre.

16 JUIN. — Les Prussiens sont battus au village de Ligny.

18 JUIN. — Bataille de Waterloo.

L'armée française se composait de quatre-vingt-quinze bataillons et cent dix escadrons, et était forte de 68,650 hommes, avec deux cent quarante bouches à feu. Les troupes anglo-hollandaises comptaient 89,500 hommes, et celles des Prussiens 75,000 hommes.

Perte des Français du 15 au 19 juin : 36,500 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Perte des alliés : 55,000 hommes.

« Tout a été fatal dans cette affaire, disait « Napoléon à Sainte-Hélène (4 décembre 1815); « Grouchy s'est égaré, Ney était tout hors de « lui. On se peindrait difficilement l'armée « dans cette nuit de douleur; c'était un tor- « rent qui entraînait tout. »

23 JUIN. — Seconde abdication de Napoléon.

24 JUIN. — Création d'un gouvernement provisoire.

3 JUILLET. — Par une convention d'armes

signée à Saint-Cloud, l'armée française évacue Paris et se retire derrière la Loire.

6 JUILLET. — Louis XVIII et les alliés entrent à Paris.

15 JUILLET. — Napoléon s'embarque sur le vaisseau anglais le *Bellérophon*, et se confie à la générosité du peuple anglais ; il est transporté à bord du *Northumberland*, qui fait voile pour Sainte-Hélène.

1er AOUT. — L'armée française est licenciée.

15 OCTOBRE. — Napoléon arrive à Sainte-Hélène avec les généraux Bertrand, Montholon, Gourgaud et M. de Las-Cases.

1816, 21 NOVEMBRE. — Le gouvernement français cède aux alliés, par un traité, le territoire et les places de Philippeville, Marienbourg, Sarre-Louis et Landau ; restitue la Savoie au roi de Sardaigne ; accorde la démolition des fortifications d'Huningue ; s'engage à payer une indemnité de sept cents millions, et à entretenir pendant trois ou cinq ans, à la volonté des alliés, une armée de 150,000 hommes occupant une ligne le long des frontières.

1821, 5 MAI. — A huit heures du soir, mort de Napoléon.

Les matériaux abondent pour écrire l'histoire de Napoléon : outre les documents officiels, nous possédons une foule de mémoires particuliers. Des chroniqueurs ont pris soin de nous apprendre les moindres circonstances de la vie de l'empereur : nous savons combien il buvait de demi-tasses de café ; nous savons que son maître d'hôtel lui avait trouvé trois cent soixante-cinq manières d'assaisonner le poulet ; qu'il aimait les omelettes et les lentilles ; qu'il mangeait très-vite, qu'il se faisait frotter le corps avec de l'eau de Cologne.

Ces détails mesquins encombrent l'histoire. Il ne faut pas oublier les choses pour les individus. Un grand homme a besoin d'être étudié non dans son corps, mais dans son esprit, non dans ses habitudes physiques qui diffèrent peu de celles des autres hommes, mais dans l'activité intellectuelle qui lui est propre.

Émule de Charlemagne, il voulut comme lui instituer un empereur d'Occident, des suzerains, des feudataires, des vassaux, des princes, des ducs, toute une hiérarchie féodale, qu'il consolida par des majorats. Il était

essentiellement mathématicien, et le besoin d'ordre et de régularité qui le dominait lui fit chercher dans le passé le plan d'une vaste organisation sociale. Mais l'Europe avait grandi depuis le neuvième siècle, et ce système d'oligarchie ne lui convenait pas plus que des langes à un adolescent.

L'élévation même de Napoléon devait lui prouver qu'on était entré dans une ère nouvelle où le mérite était plus que la naissance, et que c'était sur les principes du droit nouveau qu'on devait établir les bases de l'ordre public. Il s'était frayé un chemin au trône à travers les ruines de l'antique monarchie. Roi de fortune, il représentait la multitude triomphante et fière d'être enfin comptée pour quelque chose; il pouvait dire avec raison, comme il le disait en 1815 à Benjamin Constant : « Je ne suis pas seulement l'empereur « des soldats, je suis celui des paysans, des « plébéiens de la France. La fibre populaire « répond à la mienne. Je suis sorti des rangs « du peuple; ma voix agit sur lui. »

L'homme qui reconstruisait un empire et une noblesse sur les débris de la république, était toujours, aux yeux de la nation et de l'étranger, le missionnaire armé de la révolution française.

L'ennemi même a rendu justice à sa capacité militaire. Il perfectionna et appliqua avec un admirable talent le système d'attaqne créé en 1793 par le comité de salut public; ce système consistait à réunir les troupes en un seul bloc et à les porter sur le centre ennemi, pour isoler les ailes.

Il était brave de sa personne, et on le vit s'exposer plusieurs fois audacieusement. Pendant la bataille de Lutzen, il appuyait de son cheval au travers les rangs des conscrits, en leur criant : « Enfants, ce n'est rien ! Du cou-« rage ! la patrie vous regarde. »

L'enthousiasme des soldats pour lui allait jusqu'à la frénésie. A Waterloo, un soldat ayant le bras gauche fracassé par un boulet, l'arrache de la main droite, et le lance en l'air, en criant : *Vive l'empereur, jusqu'à la mort!* C'est un Anglais, lord Byron, qui raconte ce fait dans une note d'un de ses poëmes.

A Lutzen, un colonel, revenant seul de son régiment, blessé d'un coup de feu au bas-ventre, et soutenant de ses deux mains ses entrailles, criait : « C'est égal, mes amis, « nous vaincrons : *Vive l'empereur !* »

Napoléon établit une puissante unité, et contribua à lier en un seul corps homogène

toutes les parties constitutives de la France. Tout en repoussant les conséquences extrêmes de la révolution, il réalisa une partie de ce qu'avaient commencé les assemblées précédentes.

L'ordre judiciaire, la constitution du clergé, le système de contributions directes et indirectes, les lois civiles, reçurent de son gouvernement une organisation nouvelle.

Actif, laborieux, fuyant le sommeil et les plaisirs, sans cesse dictant des ordres et des décrets, il s'occupait avec ses ministres huit ou dix heures de suite, et lassait plusieurs secrétaires; il vaquait à toutes les affaires, il prévoyait tous les besoins, il régularisait tous les services.

« J'ai connu, disait-il, les limites de mes « yeux; j'ai connu les limites de mes jambes; « je n'ai jamais connu celles de mon travail. »

Il était infatigable. En 1808, il vint à franc étrier de Valladolid à Burgos, parcourant plus de sept lieues à l'heure. Il faisait souvent des chasses de trente-huit lieues. Au conseil d'État, il siégeait huit ou neuf heures de suite. A Sainte-Hélène, Las-Cases rapporte l'avoir vu lire, dix ou onze heures de suite, des sujets abstraits, sans en paraître nullement fatigué.

Les travaux industriels qu'il commanda sont immenses. D'après ses ordres, furent établis : 9 marchés, des greniers d'abondance de 2,077 pieds de long, un entrepôt des vins et eaux-de-vie contenant 175,000 hectolitres, un lavoir et dépôt de laines, 5 abattoirs, 4 ponts, 11 quais, 3 canaux avec bassins, 1 aqueduc, 24 fontaines, 26,010 mètres d'égouts, 4 cimetières; le tout dans la seule ville de Paris. 75 fontaines furent mises en état de fournir de l'eau; on répara les catacombes. Des chefs-d'œuvre cédés par des traités enrichirent le Musée. Il faut joindre aux établissements ci-dessus mentionnés la Bourse, le temple de la Gloire, fondé après la paix de Tilsitt, la Chambre, la Colonne, la grille des Tuileries, les arcs du Carrousel et de l'Étoile, une aile du Louvre, le palais du roi de Rome commencé en face du pont d'Iéna, le palais des Archives, près du Champ-de-Mars, celui des Postes, de la Légion d'honneur, des casernes, et un grand nombre de rues nouvelles, des routes, entre autres celle du Simplon, le port d'Anvers, etc., etc.

Il encouragea les gens de lettres; mais la manière dont il organisa l'Institut, en plaçant en première ligne les sciences exactes, prouvait qu'il n'accordait à la littérature e‘ ---

beaux-arts qu'une considération secondaire.

La France fut un moment sous son règne la reine des nations et la maîtresse du monde. Si des revers nous firent perdre le fruit de ses conquêtes, elles eurent sur les peuples une immense influence; l'adoption de notre administration et de nos lois fit faire des progrès rapides à toutes les nations soumises par nos armes. Ainsi, dans quelques parties de l'Allemagne, et notamment dans les provinces rhénanes, des royaumes ont été fondés, de petits Etats supprimés, d'anciens priviléges abolis : le Code Napoléon y est devenu national.

Il n'appartient qu'à la postérité de juger Napoléon en dernier ressort. Les grands tableaux historiques demandent à être vus à distance. Ce n'est que longtemps après l'accomplissement des faits qu'on peut rigoureusement déterminer leur corrélation avec ce qui les précède et ce qui les suit.

HISTOIRE POSTHUME

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON

1833, 28 juillet. — Inauguration solennelle de la statue de Napoléon au faîte de la colonne de la place Vendôme.

Ce monument avait été consacré, en 1810, à la mémoire de la grande armée, et douze cents canons pris sur l'ennemi avaient fourni la matière des bas-reliefs qui le décorent. Il était surmonté d'une figure colossale de l'empereur, représenté en grand costume officiel. La restauration l'avait renversée ; Louis-Philippe en avait ordonné le replacement par

ordonnance du 5 avril 1831. La statue nouvelle, exécutée par M. Seurre, est consacrée au général plutôt qu'à l'empereur; elle nous montre Napoléon avec le chapeau et la redingote qu'il portait au milieu des batailles.

1840, 12 MAI. — Sur la proposition de M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, la chambre des députés vota un crédit provisoire d'un million pour élever un tombeau à Napoléon sous le dôme des Invalides.

7 JUILLET. — Le prince de Joinville s'embarque pour Sainte-Hélène, à bord de la frégate la *Belle-Poule*, escortée de la frégate la *Favorite*, capitaine Guyot. Ses principaux compagnons de voyage sont les généraux Gourgaud et Bertrand, M. de Las-Cases, l'abbé Coquereau et quatre anciens serviteurs de l'empereur : MM. Archambauld, piqueur; Noverraz, Saint-Denis, et Pierron, officier de bouche.

On a ménagé dans l'entrepont une chapelle ardente, tendue en velours noir lamé d'argent. Un cénotaphe peint en grisaille, qui porte en lettres d'or le nom de *Napoléon*, renferme un sarcophage en bois d'ébène, et ce sarcophage contient lui-même un cercueil de

plomb sur lequel est gravée, au milieu de branches de laurier, cette inscription :

NAPOLÉON
EMPEREUR ET ROI
MORT A SAINTE-HÉLÈNE
LE V MAI
M DCCC XXI

8 OCTOBRE. — Arrivée de la *Belle-Poule* à Sainte-Hélène.

18 OCTOBRE. — Exhumation du corps de Napoléon. Les travaux commencent à minuit, sous la surveillance de M. de Rohan-Chabot, commissaire du roi des Français, et du capitaine Alexander, commandant le corps royal du génie à Sainte-Hélène. Plusieurs heures sont employées à percer les couches de maçonnerie qui encadrent le cercueil. Enfin, à onze heures du matin, il paraît, et tous les assistants le saluent avec une profonde émotion. On le transporte sous une tente; on l'ouvre avec précaution, et le corps de l'empereur est mis à découvert. Ses traits sont à peine altérés; il semble dormir. Les membres paraissent avoir conservé leur forme, les vêtements leur couleur. On reconnaît l'uniforme des chasseurs à cheval de la vieille garde au vert foncé de l'habit, au rouge vif des r

ments; la culotte blanche est en partie cachée par le petit chapeau qui repose sur les cuisses.

A trois heures et demie, le cercueil est placé sur un char funèbre. Le général Middlemore, gouverneur de l'île, vient présider à la formation d'un cortége ainsi composé :

Le régiment de milice de l'île;

Un détachement du 91e régiment d'infanterie anglaise; l'abbé Coquereau avec deux enfants de chœur;

Le char, conduit par un détachement de l'artillerie anglaise; les coins du drap mortuaire étaient portés par les généraux Bertrand et Gourgaud, M. de Las-Cases et M. Marchand, un des exécuteurs testamentaires de l'empereur;

MM. Saint-Denis, Noverraz, Archambauld, Pierron;

MM. de Rohan-Chabot; Guyot, commandant de *la Favorite*; Charner, commandant en second de la *Belle-Poule*; M. Arthur Bertrand, fils du général; les autorités civiles et militaires de l'île, ayant à leur tête le gouverneur; enfin les principaux colons en costume de deuil.

A cinq heures et demie, le prince de Joinville, qui est resté à son bord, reçoit le cercueil impérial.

18 OCTOBRE. — La *Belle-Poule* quitte Sainte-Hélène à huit heures du matin.

30 NOVEMBRE. — La *Belle-Poule* mouille sur la rade de Cherbourg à cinq heures du matin.

8 DÉCEMBRE. — La dépouille mortelle de Napoléon est transbordée sur la *Normandie*, pour être conduite à l'embouchure de la Seine. Le maire de Cherbourg, au nom de ses concitoyens, en présence d'une foule immense, dépose une branche de laurier d'or sur le cercueil. Une salve de mille coups de canon, tirée de la digue et des forts, salue le départ du bâtiment qui porte le catafalque.

14 DÉCEMBRE. — Arrivé jusqu'à Maisons sur le bateau à Vapeur la *Dorade*, le cercueil impérial est transporté sur un bateau spécial, que surmonte un temple funèbre en boiseries bronzées; quatre cariatides dorées en ornent la façade; alentour, l'encens fume dans des trépieds; à l'avant, une aigle d'or déploie ses ailes; à l'arrière, flottent des drapeaux environnés de palmes et de lauriers.

15 DÉCEMBRE. — Entrée du cercueil dans Paris. Le souvenir de cette mémorable journée est encore présent à la mémoire

Parisiens. Ce qu'elle eut de remarquable, ce fut moins la splendeur inouie des préparatifs officiels, que l'enthousiasme de la population. Il faisait un froid excessif; le thermomètre était descendu à 12 degrés; et cependant, dès le matin, une multitude innombrable s'échelonnait depuis les Invalides jusqu'à Neuilly. L'intérieur de la ville était abandonné; les magasins, les boutiques, les études, les administrations, tout était fermé comme en un jour de fête solennelle. Sur toute la ligne que devait parcourir le cortége se pressait une foule compacte; les arbres des Champs-Élysées étaient chargés de grappes vivantes; la garde nationale, qui formait la haie concurremment avec la troupe de ligne, était presque tout entière sous les armes (1).

L'espace nous manque pour décrire les magnificences du cortége; pour énumérer les statues élevées sur le pont de la Concorde ou

(1) Ce qu'il y eut de remarquable dans cette journée, c'est que le ciel qui avait été sombre toute la matinée s'éclaircit tout à coup lorsque le char qui portait le corps de Napoléon s'arrêta sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile, le soleil brilla pendant tout le temps que le char resta sous l'Arc et disparut aussitôt après son départ; toutes les personnes qui, comme moi, étaient présentes, en firent la remarque. ARTHUR DELANOUE.

Voir les journaux du temps.

sur l'esplanade des Invalides; pour rendre compte de la décoration de l'église, où l'on avait prodigué les trophées, les draperies de velours, les cippes funéraires, les bannières, les chiffres d'or, les faisceaux de lances, les images symboliques de victoires. Le char funèbre, traîné par seize chevaux noirs, avait trois étages bien distincts : sur les quatre roues massives reposait un soubassement, orné d'aigles, de lauriers, et flanqué de renommées. Il portait un piédestal que décoraient des draperies violettes, fourrées de vair, rehaussées d'abeilles, d'aigles, de foudres et de lauriers en or. Douze grandes cariatides, représentant des victoires, debout sur ce piédestal, soutenaient un large bouclier. Au faîte de cet édifice roulant apparaissait le cercueil sur lequel étincelaient la couronne impériale, le sceptre et la main de justice.

Louis-Philippe reçut le corps à la porte de l'église des Invalides. A la cérémonie religieuse assistaient les ministres, les députés, les pairs, les maréchaux et amiraux, le conseil d'Etat, la cour de cassation, la cour des comptes, enfin tous les grands corps de l'Etat.

15-25 DECEMBRE. — Le corps de Napoléon, déposé dans une chapelle ard^-^-

sous le petit dôme latéral de droite, est visité par un grand nombre de citoyens de toutes les classes.

1841, 6 février. — Le corps de Napoléon est transféré dans la chapelle Saint-Jérôme.

Douze années se sont écoulées depuis cette époque ; plusieurs fois, les assemblées délibérantes se sont occupées de la sépulture impériale ; des crédits ont été votés, des millions dépensés, les plus habiles artistes appelés à concourrir à l'œuvre monumentale, et cependant le tombeau est à peine achevé.

C'est dans une crypte circulaire, sous le dôme imposant des Invalides, près de l'asile ouvert aux vieux soldats, que doit reposer l'illustre capitaine. La porte du séjour funèbre s'ouvre dans le soubassement du grand autel, aux deux côtés duquel serpente un large escalier de marbre vert. Deux génies de bronze gardent l'entrée de la crypte : l'un, couronné de feuilles de chêne, tient sur un coussin le sceptre qui symbolise l'autorité civile ; l'autre, le front ceint de lauriers, tient le glaive, symbole de la puissance militaire.

A droite et à gauche de la porte sont les mausolées des deux maréchaux du palais ; Duroc, qui fut tué par les boulets ennemis, au

commencement de nos désastres; Bertrand, exilé volontaire, qui resta fidèle à l'infortune comme à la prospérité.

En s'ouvrant, la porte laisse voir un vestibule, sur le pavé duquel une aigle en mosaïque étend ses ailes. Vingt-cinq marches de marbre conduisent de là à l'entrée d'une galerie éclairée par des lampes funéraires, et creusée sous le pavé du temple. Les dalles d'une petite salle qui la termine sont décorées de deux médaillons en mosaïque, représentant la croix de la Légion d'honneur et la couronne de Charlemagne.

La galerie est un véritable musée historique; les travaux de l'empereur dans l'ordre civil y sont rappelés en une série de dix bas-reliefs dont voici les titres :

1° Création de l'ordre de la Légion d'honneur.
2° Les Travaux publics.
3° Le Commerce et l'Industrie.
4° La Cour des comptes.
5° L'Université.
6° Le Concordat.
7° Le Code Napoléon.
8° Création du Conseil d'État.
9° Administration française.
10° Pacification des troubles.

Toutes ces compositions sont d'un st-le

antique; Napoléon demi nu, à peine vêtu de quelques draperies, en occupe invariablement le centre; ses institutions y sont symbolisées par des allégories païennes.

Nous pénétrons maintenant dans une enceinte circulaire dont le cercueil impérial est le centre; alentour règne une galerie aux douze pilastres de laquelle sont adossées autant de statues colossales, en beau marbre de Carrare. Ce sont des victoires, reconnaissables aux palmes, aux trompettes, aux sceptres qu'elles tiennent entre leurs mains. Bien qu'il y ait peu de différence entre elles, elles portent chacune un nom différent.

Elles s'appelent :

Ire Campagne d'Italie.	Campagne d'Espagne.
Campagne d'Égypte.	IIme Campag. d'Autriche.
IIme Campagne d'Italie.	Campagne de Russie.
Ire Campagne d'Autriche.	Campagne de Saxe.
Campagne de Prusse	Campagne de France.
Campagne de Pologne.	Campagne de Belgique.

L'enceinte funéraire est pavée de marbres de couleur, au milieu desquels se dessine une couronne de feuillages, en mosaïque d'une admirable perfection. La crypte n'a point de

voûte; les rayons de soleil qui pénètrent par les hautes fenêtres du dôme des Invalides peuvent se refléter sans obstacles sur le porphyre du sarcophage.

Une balustrade, entourant la circonférence supérieure de la crypte, permet aux visiteurs placés dans l'église d'examiner d'en haut ce sarcophage. Il a été taillé dans des blocs amenés à grands frais des plages de la Finlande. Exhaussé sur un socle de granit vert des Vosges, il se compose de deux supports, d'une cuve, et d'un couvercle dont les arrêtes sont arrondies.

En face de la galerie d'entrée, de l'autre côté du mausolée, on a ménagé une petite salle, pour y conserver, sur un autel de trépieds en bronze doré, l'épée que Napoléon portait à Austerlitz, et soixante drapeaux conquis dans diverses batailles. L'intérieur de l'autel renferme les insignes dont l'empereur se parait dans les grandes cérémonies. Au fond de cette salle, qu'on désigne sous le nom de *Reliquaire*, se dresse une statue en marbre blanc de l'empereur, paré de son cos-d'appparat, tenant dans ses mains le sceptre et le globe.

Tel est ce tombeau grandiose. Il a été conçu par M. Visconti, qui, mort prématurément le

30 décembre 1838, n'a pu mettre la dernière main à son œuvre. Les deux génies du portail sont du sculpteur Duret. M. Simart a composé les dix bas-reliefs; sept ont été exécutés par lui, les trois autres par MM. Lamo, Petit et Ottin. Le modèle des douze victoires a été donné par Pradier, qui a été, comme l'architecte du tombeau, prématurément enlevé aux arts. Ses élèves, Lequesne et Guillaume, les ont terminées. La statue placée au fond du reliquaire est l'œuvre de M. Simart.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

BONAPARTIANA

OU

LA FLEUR DES BONS MOTS

DE L'EMPEREUR

NAPOLÉON

PREMIER

ANECDOTES, JEUX DE MOTS, TRAITS SUBLIMES
PENSÉES INGÉNIEUSES, ETC.

RECUEILLIS

PAR COUSIN D'AVALLON et H. LE GAI

---

1 vol. in-18 de 179 pages

PRIX : 50 CENT.

'e Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

